

vie par des mortifications exagérées. — V. V^o Cousin, *M^o de Longueville*, 1853, in-8^o.

Longueville (CHARLES-PARIS D'Orléans, duc DE), fils des précédents, né à Paris, 1649, d'abord appelé le comte de Saint-Paul, et destiné à l'Eglise, s'entendit avec son frère aîné, qui lui abandonna tous ses titres et biens, et qui devint l'abbé d'Orléans, 1671. Brillant gentilhomme, mais d'une vie dissipée, il fut tué par sa faute, au passage du Rhin, sous les yeux du prince de Condé, 1672, au moment où la diète de Pologne avait décidé de lui offrir la couronne.

Longueville (EDME-PAULIN-MARCELLIN), helléniste, né à Paris, 1785-1855, paralysé des jambes dès l'enfance, a consacré sa vie à l'étude du grec. On lui doit : *Harangues tirées des historiens grecs*, 2 vol. in-12; *Cours de thèmes grecs adaptés à la méthode de Burnouf*, 3 vol. in-8^o; traduction de la *Grammaire grecque de Aug. Matthiæ*, 3 vol. in-8^o; *Traité élémentaire de l'accentuation grecque*, 1845, in-8^o; *Prosodie grecque*, 1848, in-8^o; *Traité théorique et pratique de l'accentuation grecque*, 1849, etc. Il a travaillé aux dictionnaires grecs de Planche et d'Alexandre, au *Thesaurus linguæ græcæ*, publié par MM. Didot; il a donné de nombreuses éditions.

Longus, romancier grec d'une époque incertaine, peut être du IV^e siècle après Jésus-Christ. On le considère comme l'auteur des *Pastorales de Daphnis et Chloé*, roman gracieux en 4 livres, souvent d'une naïveté et d'une délicatesse charmantes, mais d'un style qui manque de naturel et de simplicité. Publié par Philippe Junta, en 1598, il a été souvent réimprimé depuis. On cite les éditions de Boden, Leipzig, 1777; de Villoison, Paris, 1778; de Bodoni, Parme, 1786; de Mitscherlich, Deux-Ponts, 1794; de Didot aîné, Paris, 1802; de Schæfer, Leipzig, 1805; de P.-L. Courier, qui retrouva à Florence un passage du 1^{er} livre, 1810; de Seiler, Leipzig, 1843; de la Bibliothèque grecque de Didot, *Erotici græci scriptores*, 1856. La traduction française d'Amyot, quoique peu exacte, est restée célèbre; elle a eu plusieurs éditions, avec gravures, celle du régent, 1718, et celle de 1745; Courier a retouché avec bonheur le style d'Amyot, en 1810. Il y a encore la traduction de M. Zévort dans sa collection des *Homans grecs*, 1855, 2 vol.; les Italiens vantent les traductions d'Annibal Caro, de Manzini et de Gaspard Gozzi.

Longuyon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. N. O. de Briey (Moselle), sur le Chiers; 1,840 hab. Forges et fonderies.

Longwood, petit plateau de l'île de Sainte-Hélène, au-dessus de la vallée du Géranium. C'est dans la maison de Longwood que résida Napoléon jusqu'à sa mort. L'habitation et la vallée du Géranium ont été achetées à la compagnie des Indes par le gouvernement français, en 1857.

Longwy, *Longus vicus*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. N. O. de Briey (Meurt.-et-Mos.), à 2 kil. de la front. belge, près du Chiers; 5,553 hab. Fab. de porcelaine et de faïence. La ville basse est un village avec quelques établissements industriels; la ville haute, construite par Louis XIV, est une place qui se compose d'un hexagone régulièrement fortifié. Prise par les Prussiens en 1792; assiégée par eux en 1815, elle capitula après une résistance héroïque.

Lonjumeau. V. LONGJUMEAU.

Lonlay-l'Abbaye, bourg à 8 kil. N. de Domfront (Orne). Anc. abbaye de bénédictins; 5,153 hab.

Lons-le-Saulnier ou **le-Saunier**, *Ledo Salinaris*, ch.-l. du département du Jura, par 46° 40' 28" lat. N. et 5° 13' 15" long. E., à 400 kil. S. E. de Paris; 9,945 hab. Eaux minérales. Tanneries et corroieries; commerce de sel, fer, bois de construction, vins et fromages. Au nord de la ville se trouve le puits des *salins*, qui a 19^m,50 de profondeur sur 5 m. de largeur; 4 pompes aspirent l'eau pour la conduire aux salines de Montmorot, situées à 2 kil. Le produit est de 20,000 quintaux. Patrie du général Lecourbe et de Rouget de l'Isle, auteur de la *Marseillaise*.

Loos, bourg de Belgique, sur le canal de Furnes (Flandre orientale); 2,000 hab. Bestiaux.

Loos, château royal où réside pendant l'été la famille royale de Hollande, à 24 kil. N. d'Arnheim.

Lochristy, v. de Belgique, à 10 kil. E. de Gand (Flandre orientale); 4,000 hab. Draps, bestiaux.

Loon (THÉODORE VAN), peintre belge, né à Bruxelles, mort très-âgé en 1650, se lia intimement à Rome avec Carlo Maratti, et eut, comme lui, de la noblesse et de l'élevation, mais on lui reproche ses ombres trop grises.

Ses œuvres sont à Rome, à Florence, à Bruxelles, à Malines.

Loos, bourg de l'arr. et à 5 kil. S. O. de Lille (Nord), sur la Deule; 2,600 hab. Maison de détention. Toiles, calicots, produits chimiques.

Lopatka, cap de l'Asie, dans le Grand Océan, au S. de la presqu'île de Kamtchatka, par 51° 0' 15" lat. N., et 154° 22' 50" long. E.

Lope de Rueda. V. RUEDA.

Lope de Vega-Carpio. V. VEGA-CARPIO.

Lopes (FERNAO), chroniqueur portugais, né vers 1580, mort en 1449, chevalier de la maison de dom Henrique, devint garde général des archives du Portugal, et fut engagé par le roi Edouard à écrire les chroniques des rois. Les Portugais estiment beaucoup les Chroniques de D. Pedro et de dom Fernando. Imprimées par Bayam en 1753, elles ont été publiées avec plus de soin en 1816 par Correa de Serra dans le t. IV de sa *Collection des ouvrages inédits de l'hist. portugaise*.

Lopez (NARCISSE), aventurier américain, né dans l'Etat de Venezuela, 1799-1851, fils d'un riche négociant, combattit dans l'armée espagnole, alla s'établir à Cuba, vint en Espagne, où il entra dans l'armée d'Isabelle II, fut nommé gouverneur de Madrid, puis sénateur. Il donna bientôt sa démission, repartit pour Cuba, puis songea à enlever cette île aux Espagnols. Il se rendit aux Etats-Unis et y organisa successivement trois expéditions, qui échouèrent en 1849, 1850 et 1851. Il fut pris et condamné à mort.

Lopez, cap de l'Afrique, dans l'Océan Atlantique, au N. de la Guinée méridionale, par 0° 36' lat. S., et 6° 14' 24" long. E.

Lop-Noor. V. LOB.

Lora-del-Rio, v. d'Espagne, dans la prov. et à 44 kil. E. de Séville (Andalousie), sur le Guadalquivir; 5,500 hab. Elève de vers à soie.

Lorca, *Ilorcis*, v. d'Espagne, dans la prov. et à 80 kil. S. O. de Murcie, sur la Sangonera, au pied du mont Oro; 42,000 hab. Evêché. Commerce de laines. Environs bien arrosés par un système de canaux. Prise par les Français en 1811.

Lorch, v. de Wurtemberg, dans le cercle du Jaxt; 2,000 hab. — V. de Prusse, dans l'anc. duché de Nassau, sur le Rhin; 2,200 hab. — V. d'Autriche, anc. *Lauriacum*, colonie romaine florissante détruite par les Huns, autrefois archevêché, auj. simple village.

Lord, titre honorifique en Angleterre; il signifie *seigneur*. On le donne particulièrement aux membres de la chambre haute ou *Chambre des lords*; on le donne aussi, par courtoisie, aux fils des ducs et marquis, aux fils aînés des comtes. Quelquefois il est ajouté au titre d'un office; ainsi le chef de justice, le chancelier, le grand amiral, le chambellan, le maire de Londres, le prévôt d'Edimbourg, le lieutenant d'Irlande, les 15 juges de la cour criminelle d'Ecosse, portent le titre de *lord*.

Lords (Chambre des). V. GRANDE-BRETAGNE.

Loredano (LEONARDO), doge de Venise, né en 1458, succéda à Ant. Barbarigo, en 1501, lorsque le grand conseil venait d'établir les trois *inquisiteurs d'Etat*. Il fit la paix avec les Turcs et établit un *bayle* ou consul à Constantinople. Jules II, voulant reprendre aux Vénitiens les villes qu'ils avaient enlevées à ses prédécesseurs, s'efforça depuis 1504 de former une ligue contre eux. Il réussit, et la ligue de Cambrai réunit de nombreux ennemis qui furent sur le point d'accabler Venise. Vaincus à Agnadel, les Vénitiens étaient presque réduits à leurs lagunes, 1509; mais l'habileté de leurs diplomates et la jalousie de leurs ennemis les sauvèrent. Jules II traita avec eux en 1510, et ils soutinrent la lutte contre les Français, comme membres de la Sainte Ligue jusqu'en 1513. Ils s'allièrent alors à Louis XII, puis à François I^{er}, l'aiderent dans la campagne de Marignan, et recouvrèrent Vérone. Loredano mourut en 1521.

Loredano (PIETRO), né en 1481, fut élu doge, en 1567, après Gieronimo Priuli, fut en lutte avec le pape Pie V, et mourut en 1570.

Loredano (FRANCESCO), fut doge en 1752, après P. Grimani, et mourut au bout de deux mois.

Lorenzetti (AMBROGIO), peintre italien, né à Sienne, 1271-1360, a décoré sa patrie de plusieurs fresques justement estimées; malheureusement elles sont aujourd'hui presque entièrement détruites. Il semble avoir été le précurseur de fra Angelico.

Lorenzetti (PIETRO), peintre, frère du précédent, travailla de 1327 à 1355. Il imita la grâce et la noblesse du Giotto; il le surpassa peut-être par la pureté

du dessin. Ses fresques à Sienne ont presque disparu ; au Campo Santo de Pise, il peignit la *Vie des pères du désert*. On voit quelques-uns de ses tableaux à Sienne et à Florence.

Lorenzo-Marquez, fl. d'Afrique, se jette dans la baie de Lagoa, formée par l'Océan Indien.

Lorco, v. d'Italie, prov. et à 45 kil. S. O. de Venise, sur le canal de l'Adige au Pd; 4,000 hab.

Loret (JEAN), né à Carentan, au commencement du XVII^e siècle, mort en 1665, fut protégé par Mazarin, se fit connaître par quelques vers burlesques, mais surtout par une sorte de journal, en vers de huit syllabes, qu'il commença en 1650. Tous les samedis, il remettait sa lettre sur les événements de la semaine à la duchesse de Longueville; cette gazette devint bientôt célèbre; il obtint un privilège, et elle fut régulièrement imprimée depuis 1655, sous le nom de *Muse historique*; ce fut un puissant moyen de publicité, qui fit la fortune de Loret, et qui renferme beaucoup de détails curieux; le style est plat, d'un bourgeois facile. Loret eut pour collaborateurs Mayolas et Robinet. La *Muse historique*, qui comprend 750 numéros, forme trois volumes in-folio. On en a publié une nouvelle édition chez Jannet, 1857, 4 vol. in-8°.

Loreto, v. d'Italie, dans la prov. de Teramo; 4,500 hab. Papeteries.

Lorette, en ital. *Loreto*, dans la prov. et à 16 kil. S. d'Ancone, près de l'embouchure du Musone; 8,000 hab. Evêché. La *Santa Casa*, ou sanctuaire de Notre-Dame de Lorette, est un lieu de pèlerinage célèbre. Suivant la tradition, les anges enlevèrent à Nazareth, en 1291, la maison de la sainte Vierge, et la déposèrent à Tersato, en Dalmatie; trois ans après, ils la transportèrent en Italie, près de Recanati, et, quelques mois plus tard, elle vint se placer sur le terrain d'une dame appelée Lauretta, à l'endroit où la ville s'est élevée; 200,000 pèlerins la visitent tous les ans. Elle est incrustée de marbre de Carrare et placée au milieu d'une église, bâtie par Sixte-Quint, dont on admire les trois portes de bronze, la coupole et les mosaïques. La madone de Lorette, enlevée par l'armée française en 1796, fut rendue au pape par Napoléon, en 1801.

Lorges (GUI-ALPHONSE DE DURFORT DE DURAS, duc DE), frère du maréchal de Duras, 1650-1702, neveu de Turenne, se distingua, sous ses ordres, en Flandre et en Hollande, et était lieutenant général, lorsque son oncle fut tué. Il conduisit habilement la retraite et fut nommé maréchal en 1676. Il commanda l'armée du Rhin, en 1692 et 1693, et remporta quelques succès. La ville de Quintin, en Bretagne, fut érigée en duché, sous le titre de Lorges-Quintin.

Lorgna (ANTONIO-MARIA), mathématicien italien, né à Vérone, 1736-1796, d'une famille noble, devint colonel du génie, puis enseigna les mathématiques à Vérone. Ses nombreux travaux sur la salure et la phosphorescence des eaux de la mer, sur les nitrières artificielles, sur la mécanique, les baromètres, les thermomètres, etc., le rendirent célèbre dans toute l'Europe. Il fonda la *Société italienne pour l'encouragement des sciences*.

Lorgues, ch.-l. de canton de l'arr. et à 11 kil. S. O. de Draguignan (Var), sur l'Argens; 4,729 hab. Huiles, eaux-de-vie, draps. Couvent de capucins établi en 1852.

Loria (ROGER DE), amiral italien, né à Loria (Basili-cate), vers 1250, mort en 1305, quitta son pays, lorsque Charles d'Anjou s'en empara, 1266, et servit Pierre III, roi d'Aragon. Celui-ci le nomma amiral de ses flottes, après le massacre des *Vépres siciliennes*, 1282; R. de Loria battit plusieurs fois les vaisseaux de Charles d'Anjou, surtout près de Reggio et devant Naples; dans cette dernière bataille, 1284, il prit Charles le Boiteux, fils du roi de Naples. Il soumit une partie des Calabres, s'empara de Tarente, 1285, mais fut forcé d'aller défendre la Catalogne contre les Français; il battit plusieurs fois la flotte de Philippe III, puis ravagea les côtes du Languedoc en 1286, celles de Naples en 1287. Il fit ensuite la guerre aux infidèles sur les côtes de l'Archipel. Après les négociations d'Anagni, 1295, il fit proclamer roi de Sicile don Frédéric, frère du roi d'Aragon; mais, irrité des cruautés de ce prince, il se déclara contre lui, se mit à la tête de la flotte aragonaise, battit plusieurs fois les Siciliens, et fut arrêté par la paix de Calatavellota, 1302.

Lorient, ch.-l. d'arrond., par 47°44'45" lat. N. et 5°41'50" long. O., à 57 kil. N. O. de Vannes (Morbihan), au confluent du Scorf et du Blavet, au fond de la baie de Saint-Louis; 57,655 hab. Ville forte, grande et bien bâtie; port vaste et sûr, rade excellente. L'un des

5 grands ports de guerre français, le 1^{er} comme port de construction; on peut mettre à la fois sur ses cales 30 vaisseaux. Parc d'artillerie, arsenal, atelier de machines à vapeur, fonderies, forges. Commerce très-actif de sardines, fournitures de la marine, fers, cire, miel. Collège, bibliothèque, école d'artillerie, d'hydrographie, d'application du génie maritime. — Lorient a été fondée par la compagnie des Indes, que créa Louis XIV en 1664; en 1689, elle n'était encore qu'un petit port de commerce. Le mouvement commercial créé par John Law, en 1718, profita beaucoup à Lorient: la ville fut bâtie et fortifiée; en 1745, des escadres de la Compagnie en sortaient sous le commandement de la Bourdonnais, pendant que Dupleix ouvrait dans l'Inde, par ses conquêtes, un vaste débouché à son commerce. La guerre de Sept ans détruisit cette prospérité; la Compagnie dut liquider, et Louis XV lui acheta le port, les bâtiments, magasins et vaisseaux.

Loriol, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 22 kil. S. de Valence (Drôme), sur la Drôme; 3,512 hab. Filatures de soie.

Loriquet (JEAN-NICOLAS), né à Epernay, 1767-1845, entra dans les ordres, s'affilia de bonne heure à la congrégation des Pères de la Foi, fut professeur au petit séminaire de l'Argentière, devint, en 1814, supérieur de la maison d'Aix, puis il fut chargé, par les jésuites, de fonder une maison d'éducation à Saint-Acheul, près d'Amiens. Cet établissement fut très-célèbre pendant la Restauration jusqu'en 1828. Loriquet se réfugia en Suisse, 1830, fut nommé supérieur de la maison de Paris en 1833, et préfet spirituel de la congrégation en 1838. On lui doit un très-grand nombre de livres d'éducation portant les initiales A. M. D. G. (*ad majorem Dei gloriam*). On a beaucoup parlé de son *Histoire de France à l'usage de la jeunesse*, où les faits ont été souvent défigurés d'une manière étrange.

Lormes, ch.-l. de canton de l'arr. et à 38 kil. S. E. de Clamecy (Nièvre); 2,939 hab. Exploitation de pierres de taille, fours à chaux, briqueteries. Commerce de bois.

Lormont, bourg de l'arrond. et à 10 kil. N. E. de Bordeaux (Gironde), sur la Garonne; 2,932 hab. Construction de navires et de machines à vapeur.

Loroux-Bottereau (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. E. de Nantes (Loire-Inférieure); 4,195 hab., dont 1,500 agglomérés. Vins, bestiaux.

Lorquin, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. S. O. de Sarrebourg (Lorraine); 1,035 hab. Tanneries importantes.

Lorrain (Le). V. GELÉE (Claude).

Lorrain (Le). V. LE LORRAIN.

Lorraine (Royaume de), *Lotharingia*, *Loherrègne*, royaume formé à la mort de Lothaire I^{er}, en 855, pour son second fils Lothaire II. Il comprenait le pays situé entre la mer du Nord depuis la bouche septentrionale du Rhin, jusqu'à la bouche occidentale de l'Escaut au N., l'Escaut et la Meuse à l'O., le Rhône au S., les Alpes, le Jura et le Rhin à l'E. Après la mort de Lothaire II, son royaume fut occupé par Louis le Germanique, son oncle, qui le transmit, en mourant, à ses deux fils, Louis de Saxe et Charles le Gros. Au 2^e démembrement de l'empire carlovingien, à la mort de Charles le Gros, la Lorraine échut à Zwentibold, fils d'Arnoul, roi de Germanie, en 895. Zwentibold fut tué par ses sujets en 900. Dès lors, la Lorraine fut disputée par les maîtres de l'Allemagne et de la France, et porta son hommage tantôt à l'E., tantôt à l'O., suivant les intérêts de ses maîtres ou la puissance de ses voisins. En 900, elle se donna à Louis l'Enfant, roi de Germanie; en 911, à Charles le Simple, roi de France; en 925, elle est occupée par Henri I^{er} l'Oiseleur, roi de Germanie; en 959, elle est reprise par Louis d'Outre-mer, et, en 940, elle revient à Henri I^{er}; 14 ans après, la Lorraine, donnée par Otton le Grand à son frère Bruno, archevêque de Cologne, fut divisée en deux duchés.

Lorraine (Duché de Basse-), ou de *Lothier*, partie septentrionale du royaume de Lorraine, au N. de la Moselle; il appartient d'abord à Charles, oncle de Louis V le Fainéant, et compétiteur malheureux de Hugues Capet. En 1004, il passa à Godefroy de Verdun, dont le 3^e successeur fut Godefroy de Bouillon. En partant pour la 1^{re} croisade, il céda son duché à Henri de Limbourg, dont le successeur fut Godefroy le Barbu, comte de Louvain, 1106. Ce dernier fut le 1^{er} des ducs de Brabant.

Lorraine (Duché de Haute-), partie méridionale du royaume de Lorraine, au S. de la Moselle, comprenait, outre la Lorraine propre, l'Alsace, le Luxembourg et le territoire de Trèves. Il appartient d'abord à Frédéric, comte de Bar, et à sa famille jusqu'en 1052. Alors l'em-

pereur Henri III le donna à un seigneur d'Alsace, nommé Gérard, tige de la maison de Lorraine, qui règne aujourd'hui en Autriche. Les empereurs se réservèrent cependant les villes de Metz, Toul et Verdun, qui devinrent villes libres impériales; 15 ducs succédèrent, en ligne masculine, à Gérard d'Alsace, pendant 382 ans. La plupart eurent des rapports étroits avec les rois de France, et plusieurs se mirent à leur service. Le dernier, Charles I^{er}, mourut en 1450, ne laissant qu'une fille, mariée à René d'Anjou, duc de Bar. René maria sa fille, Yolande, au comte de Vaudemont, son compétiteur, et René II, fils d'Yolande, devint duc en 1473. Il battit, à Nancy, Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, en 1477, et dès lors ses descendants, vassaux des empereurs pour la Lorraine, et des rois de France pour le Barrois, s'efforcèrent, sans succès, de conserver leur indépendance. Henri II, roi de France, s'empara des trois évêchés en 1552, Louis XIII occupa tout le pays en 1632; et ce fut seulement Léopold I^{er}, son petit-fils, qui le recouvra au traité de Ryswick, en 1697. En 1755, le duché fut donné à Stanislas Leczinski, roi de Pologne, et réuni à la France à sa mort, en 1766.

Lorraine, ancienne province de France, qui formait le grand gouvernement de Lorraine-et-Barrois, capit. Nancy, le petit gouvernement de Metz et Verdun, capit. Metz, et le petit gouvernement de Toul, capit. Toul. — Le duché de Lorraine se divisait en 3 parties : le bailliage de Nancy : Nancy, Lunéville et Saint-Dié; le bailliage des Vosges : Mirecourt, Remiremont, Epinal, Salm; le bailliage allemand : Vaudrevange, Sarreguemines et Bitche. — Le duché de Bar avait pour villes princ. : Bar-le-Duc, Ligny, Commercy, Pont-à-Mousson, Saint-Mihiel et Neufchâteau. — Le gouvernement de Metz et Verdun comprenait : le pays Messin : Metz, Vic, Marsal, Sierck, Baccarat; le Luxembourg français : Thionville, Ivoy-Carignan, Montmédy; le pays de la Sarre : Sarrelouis, Sarrebourg, Phalsbourg; le Barrois français : Longwy, Clermont-en-Argonne, Dun, Stenay; le Verdunois : Verdun. — Le gouvernement de Toul ne comprenait que le Tulois. V. pour l'histoire, l'article précédent. V. SUPPLÉMENT. *Alsace-Lorraine*.

Lorraine (Maison de). Quoique des généalogies complaisantes, surtout au xvi^e s., l'aient fait remonter jusqu'aux Carolingiens; jusqu'aux Mérovingiens et même jusqu'à Priam, on s'accorde à reconnaître comme son fondateur Gérard, de la famille des ducs d'Alsace, qui fut nommé par l'empereur Henri III, duc de Haute-Lorraine en 1048. Le mariage de François de Lorraine avec Marie-Thérèse unit les maisons de Lorraine et de Habsbourg. Leurs descendants ont depuis lors régné sur les États autrichiens. V. AUMALE, GUISE, MAYENNE, ELBEUF, MERCEUR, etc., noms de différentes branches de la maison de Lorraine.

DUCS DE LORRAINE.

Gérard d'Alsace.	1048
Thierry.	1070
Simon I ^{er}	1115
Matthieu I ^{er}	1159
Simon II.	1176
Ferri I ^{er}	1205
Ferri II.	1206
Thibaut I ^{er}	1213
Matthieu II.	1220
Ferri III.	1251
Thibaut II.	1304
Ferri IV.	1312
Raoul.	1328
Jean I ^{er}	1346
Charles I.	1391
René I ^{er} d'Anjou.	1431
Jean II.	1453
Nicolas.	1470
René II.	1473
Antoine.	1508
François I ^{er}	1544
Charles II.	1545
Henri.	1608
Charles III et Nicolas-François.	1624
Charles IV.	1675
Léopold.	1690
François III.	1729-1737

Lorrez-le-Bocage, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 32 kil. S. E. de Fontainebleau (Seine-et-Marne); 911 hab.

Lorris, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 21 kil. S. O. de Montargis (Loiret); 2,085 hab. Lorris reçut de Louis VII

une charte qui lui conférait d'importants privilèges civils, et qui fut accordée ensuite à beaucoup d'autres villes.

Lorris (GUILLAUME de). V. GUILLAUME.

Lorry (ANNE-CHARLES), médecin, né à Crosne (Seine-et-Oise), 1726-1785, fut un médecin distingué, eut une brillante clientèle, et cependant, à cause de son désintéressement, vécut dans une gêne honorable. Parmi ses ouvrages on cite : *Essai sur l'usage des Aliments*, 1781, 2 vol. in-12; *de Melancholia et Morbis melancholicis*, 1765, 2 vol. in-8°; *Tractatus de morbis cutaneis*, 1777, in-4°; *de Præcipuis morborum mutationibus*, 1784, in-12, ouvrage posthume, publié par son neveu Hallé, etc.

Lorsch, v. de la Hesse-Darmstadt, à 9 kil. E. de Worms; 2,600 hab. Il y avait autrefois une abbaye de bénédictins fondée sous Pepin le Bref, en 764.

Loss (Iles de). Elles sont près de la côte de Sierra-Leone, à l'O. de l'Afrique, et appartiennent aux Anglais; trois sont habitées.

Lot, *Oltis*, riv. de France, affl. de droite de la Garonne, prend sa source dans les Cévennes, un peu au N. du mont Lozère, coule vers l'O. par Mende, Espalion, Entraygues, Cahors, Villeneuve-d'Agen, Aiguillon, et finit après un cours de 440 kil., navigable depuis Entraygues. Lit profond, cours rapide, débordements rares, navigation difficile en amont de Cahors. Il traverse les dép. de l'Aveyron, du Lot et de Lot-et-Garonne, et reçoit à droite la Truèyre ou Truère.

Lot, département du S. de la France, formé du Quercy, partie de la Guyenne. Superf., 521,175 hect.; popul., 288,919 hab., soit 56 par kil. carré. Il est composé d'un plateau élevé, couvert de montagnes au N. E., de collines au centre et au S. O. Ses 3 vallées principales sont celles du Lot, du Cellé et de la Dordogne. Il a 252,000 hectares de terres de labour, 93,000 hectares de bois, 66,000 de landes, 55,000 de vignes, 30,000 de châtaigneraies, 25,000 de prés. Les productions princ. sont les châtaignes, les noix, les grains, les vins, le tabac, le chanvre. Ch.-l., Cahors. Il a 3 arrondissements : Cahors, Figeac et Gourdon, 29 cantons et 318 communes. Il comprend l'évêché de Cahors, dépend de la Cour d'appel d'Agen, de l'Académie de Toulouse et de la 12^e division militaire.

Lot-et-Garonne, départ. du S. O. de la France, formé de l'Agénois et d'une faible portion du Condomois. Superf., 535,395 hect.; popul., 327,962 hab., soit 62 par kil. carré. Son territoire est une haute plaine traversée par des vallées ouvertes et riches, celles de la Garonne, du Tarn et de l'Aveyron. Entre les vallées sont des plateaux couverts de vignes. Les productions princ. sont les vins, les grains, le tabac, le chanvre, les châtaignes, les fruits (prunes d'Agen). Ch.-l., Agen. 4 arrondissements : Agen, Marmande, Nérac et Villeneuve; 35 cantons et 316 communes. Il comprend l'évêché d'Agen, dépend de la Cour d'appel d'Agen, de l'Académie de Bordeaux et de la 14^e division militaire.

Loterie. Les Romains avaient l'usage, surtout dans les grands festins, de faire aux convives une distribution de lots à gagner. Auguste aimait beaucoup ces loteries; Agrippa fit des loteries pour le peuple, dans les théâtres; Néron et d'autres empereurs, plus tard d'autres souverains, dans tous les pays, à Bagdad comme en France, distribuaient soit au peuple dans les spectacles, soit aux courtisans, des billets qui faisaient gagner des lots plus ou moins considérables. — En Italie, la loterie fut une espèce de jeu pour gagner de l'argent. François I^{er} établit une loterie royale en 1559, sous le nom de *blanque* (billet blanc); plusieurs fois supprimée, la loterie fut une véritable institution, ou plutôt un véritable impôt levé sur la cupidité et la sottise, lorsqu'on établit à Paris une *loterie royale*, au capital de 10,000,000. La *loterie royale de France* date de 1776; elle rapportait à l'Etat de 10 à 12 millions; supprimée en 1793, rétablie en 1797, elle eut 5 bureaux, Paris, Bordeaux, Lille, Lyon, Strasbourg; il y eut 15 tirages par mois. Elle fut définitivement supprimée, le 1^{er} janvier 1839. L'extrait était un seul numéro et rapportait 15 fois la mise; l'ambe, 2 numéros, donnant 270 fois; le terne, 3 numéros, donnant 3,500 fois; le quaterne, 4 numéros, donnant 75,000 fois; la mise pour le quaterne était limitée à 12 francs; on ne pouvait pas jouer le quine ou 5 numéros; il suffit de dire que les chances en faveur du joueur pour le quaterne étaient d'une contre 2,555,189.

Loth, neveu d'Abraham, suivit d'abord à Haran son grand-père Tharé et son oncle Abraham; visita l'Égypte avec ce dernier, se sépara de lui à Béthel et vint s'établir à Sodome. Enlevé par le roi des Elamites, Chodorla-

homor, il fut délivré par son oncle. Lorsque Dieu voulut détruire Sodome, Loth fut sauvé par deux anges qu'il avait protégés contre les Sodomites. Il s'enfuit avec sa famille, mais sa femme, ayant regardé derrière elle, malgré la recommandation des anges, fut changée en statue de sel. De l'union de Loth avec ses deux filles naquirent les Ammonites et les Moabites.

Loth (JOHANN-KARL), en italien *Carlo Lotti*, né à Munich, 1632-1698, fut l'un des brillants élèves de l'école vénitienne. Il imita Michel-Ange, le Caravage, le Guerchin, et occupa un rang distingué parmi les peintres réalistes. Il fut le peintre de l'empereur Léopold I^{er}. On cite parmi ses tableaux, remarquables par leur coloris : *la Mort d'Abel*, à Florence; *la Nativité*, *la Mort de saint Joseph*, à Venise; *Tobie endormi*, à Vicence; *Loth et ses filles*, *Job et ses amis*, à Dresde; *Sara présentant Agar à Abraham*, *Isaac bénissant Jacob*, à Munich; *Jacob bénissant les enfants de Joseph*, *Jupiter et Mercure reçus par Philémon et Baucis*, à Vienne.

Lothaire I^{er}, empereur d'Occident, né en 796, fils aîné de Louis le Débonnaire, fut associé à l'empire dans l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, 817, reçut une part plus considérable que celle de ses frères, qui durent lui être soumis. En 822, il fut chargé de gouverner l'Italie, et eut à lutter contre les papes. En 829, la constitution d'Aix-la-Chapelle fut modifiée en faveur de son jeune frère Charles. Lothaire, excité par les mécontents et par son ambition, détrôna son père, en 830; puis, fut abandonné par ses frères, Louis et Pepin. Il perdit tous ses droits et ne conserva que l'Italie. Dans une seconde révolte, les trois frères réconciliés détrônèrent une seconde fois l'empereur, 833; Lothaire fit dégrader son père par les évêques, puis, quand l'empereur fut rétabli sur le trône, 834, il le combattit sans succès et dut encore se contenter de l'Italie. Abandonné de ses plus énergiques conseillers, il consentit en 859, à la diète de Worms, au partage de l'empire avec le jeune Charles. A la mort de Louis le Débonnaire, 840, Lothaire voulut conserver l'unité de l'empire et soumettre ses frères, Charles et Louis, à son autorité. Ceux-ci protestèrent et se réunirent contre lui. La bataille de Fontanet décida que l'empire serait divisé, 841; et Lothaire vaincu dut accepter les conditions du traité de Verdun, 843. Il eut en partage, avec le titre d'empereur, l'Italie et la longue bande de terre, de la mer du Nord à la Méditerranée, comprise entre l'Ems, le Rhin, l'Aar, les Alpes, à l'E.; le Rhône, la Saône, la Meuse jusqu'à Mézières, l'Escaut, à l'O., sauf le territoire de Mayence, Spire et Worms. Lothaire, qui manquait d'énergie, ne sut pas conserver sa supériorité sur ses frères, et son règne se compose de tentatives impuissantes et d'entrevues avec eux sans résultats. Malade, il abdiqua, se retira dans l'abbaye de Prüm, où il mourut, 855, après avoir partagé ses États entre ses trois fils : Louis II eut l'Italie et le titre d'empereur; Charles, le S. E. de la France, et Lothaire II, le pays entre l'Escaut et le Rhin.

Lothaire II, 2^e fils du précédent, né vers 825, eut, en 855, le pays qui prit dès lors le nom de *Lotharii regnum*, d'où Lorraine. Souvent allié à son oncle, le roi de France, Charles, il eut à se défendre contre l'ambition de Louis le Germanique, également son oncle, et contre les réclamations de son frère, Louis II. Il répudia sa femme Teutberge, et fit prononcer le divorce par 2 synodes, que présidaient les archevêques de Trèves et de Cologne; il put alors épouser Walrade, sœur de ce dernier, 862. Teutberge trouva des défenseurs, le roi Charles le Chauve, l'archevêque de Reims, Hincmar, le pape Nicolas I^{er}. Lothaire, qui venait d'hériter de la Provence, à la mort de son frère Charles, 863, en céda une partie à son frère Louis, pour obtenir son appui auprès du pape; mais Nicolas I^{er} se montra intraitable, cassa les arrêts des conciles, excommunia Lothaire, Walrade, et força le roi à reprendre sa première femme. Ce fut une cause de troubles qui agitèrent tout l'Occident. Enfin Lothaire se rendit en Italie dans l'espoir de gagner le nouveau pape, Adrien II; il le trouva favorablement disposé, mais, à son retour, il mourut d'une épidémie, à Plaisance, 869.

Lothaire, empereur d'Allemagne, né en 1075, fils du comte de Supplingebourg ou Supplenbourg, combattit dans sa jeunesse pour Henri V et reçut de lui le duché de Saxe, en 1106. Mais il fut bientôt au nombre des ennemis les plus redoutables de l'empereur, qui voulait soumettre à son autorité les grands et l'Eglise. Lothaire contribua plus que tout autre à déjouer les projets de Henri V et à amener le concordat de Worms. A la mort de ce prince, il fut élu empereur, malgré

l'opposition de Frédéric de Souabe et de Conrad de Franconie, neveux de Henri V. Il se donna l'appui de Henri le Superbe, duc de Bavière, qui reçut la main de sa fille et le duché de Saxe. Il déploya beaucoup d'activité et de sagesse pour pacifier l'Allemagne, et força les ducs de Bohême et de Pologne, ainsi que le roi de Hongrie, à reconnaître sa suprématie. Il soutint, en Italie, le pape Innocent II contre l'antipape Anaclet, et fit deux expéditions dans la Péninsule. Il fut bien accueilli par les Italiens, reçut la couronne impériale à Rome, 1133, se montra conciliant, mais ne put complètement triompher du roi de Naples, Roger II, qui défendait Anaclet et son indépendance. Il mourut en revenant vers l'Allemagne, 1137.

Lothaire, roi de France, né en 941, succéda à son père Louis IV, en 954. Après la mort du puissant duc de France, Hugues le Grand, il vécut plusieurs années, faible, mais assez tranquille, sous la direction de sa mère Gerberge, intimement unie à sa sœur Hedwige, mère de Hugues Capet, à l'archevêque Brunon et à l'empereur Otton I^{er}, leurs frères. Pendant le règne d'Otton II, il intervint dans les affaires de Lorraine, pilla Aix-la-Chapelle, 978, et eut à repousser une invasion des Allemands qui pénétrèrent jusqu'à Paris; il les battit au passage de l'Aisne. Malgré ses efforts réitérés, il ne put s'emparer de la Lorraine; mais elle fut concédée, comme fief de l'Empire, à son frère Charles; malgré sa bonne volonté, Lothaire, presque sans ressources, n'était roi que de nom, comme l'écrivait Gerbert; Hugues Capet, duc de France, l'était déjà de fait. Il mourut en 986; l'on a accusé, sans preuves, sa femme Emma de l'avoir empoisonné.

Lothaire, roi d'Italie, fils de Hugues de Provence, fut associé au trône en 931, et succéda à son père en 945. Mais Bérenger, marquis d'Ivrée, dont il avait cependant sauvé la vie, s'empara du pouvoir et le fit probablement périr, en 950. Sa veuve, Adélaïde, appela Otton le Grand, qui plus tard l'épousa.

Lothian, contrée de l'Ecosse qui a formé les comtés de *Mid-Lothian* ou Edimbourg, *West-Lothian* ou Linlithgow, et *East-Lothian* ou Haddington.

Lotophages, anc. peuple d'Afrique, sur la côte de la petite Syrte, se nourrissait des fruits et du suc du *Lotos*. — L'île des *Lotophages* ou *Meninx* est aujourd'hui *Gerbî*.

Lotti (ANTONIO), compositeur italien, né à Venise, vers 1665, mort en 1740, fut organiste de Saint-Marc, travailla à Dresde pour l'électeur de Saxe, et revint à Venise où il mourut maître de chapelle. On a de lui dix-neuf opéras et beaucoup de musique d'église. Ses œuvres se distinguent par la clarté, par la vérité d'expression, et, si ses opéras sont froids, ses madrigaux sont pleins d'élégance et sa musique d'Eglise le place parmi les bons maîtres. Marcello, Galuppi, Pescetti furent ses élèves.

Lotti (COSME), peintre, architecte, mécanicien, né à Florence, vivait au commencement du xvii^e siècle. Il travailla pour les Médicis de Toscane et construisit pour Philippe IV, roi d'Espagne, le théâtre du palais de Buen-Retiro.

Lotto (LORENZO), peintre italien, né à Venise, mort après 1554, fut probablement élève de G. Bellini; il a imité le Giorgione; mais il a surtout visé à être original. On a de lui de beaux tableaux à Bergame; vers la fin de sa carrière, il exécuta beaucoup d'ouvrages inférieurs aux premiers.

Loubny, v. de Russie, gouvernement de Poltava, sur la Soula; 6,000 hab. Anc. place forte; grande pharmacie fondée par Pierre le Grand, école vétérinaire avec un jardin botanique.

Loudéac, ch.-l. d'arrondissement et à 50 kil. S. de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord); par 48° 10' 56" lat. N. et 5° 5' 30" long. O.; 6,072 hab., dont 2,014 agglomérés. Chambre des manufactures, forges, fabriques de toiles.

Loudes, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. O. du Puy (Haute-Loire); 1,700 hab.

Loudiana. V. LODIANA.

Loudon. V. LAUDON.

Loudun, *Juliodunum*, ch.-l. d'arr., à 54 kil. N. O. de Poitiers (Vienne), par 47° 0' 50" lat. N. et 2° 15' 16" longitude O., sur un coteau; 4,405 hab. Vins blancs, chanvre, truffes; commerce de moutons. Prise par les catholiques en 1569. Paix de 1616 imposée à Marie de Médicis par le prince de Condé. Procès célèbre intenté en 1634 au curé Urbain Grandier pour sorcellerie.

Loué, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 52 kil. O.

du Mans (Sarthe); 2,006 hab. Toiles, papier, marbre.
Louèche-les-Bains ou **Lenkerbad**, village de Suisse, à 46 kil. N. E. de Sion (Valais), dans un cirque de montagnes grises et abruptes, au pied de la Gemmi. Bains fréquentés.

Louet (GEORGES), jurisconsulte, né à Angers, 1540-1608, mourut au moment où Henri IV venait de le nommer évêque de Tréguier. Il est surtout connu par son *Recueil d'Arrêts*, Paris, 1602, in-4°, qui a été souvent réimprimé et que Julien Brodeau a allongé d'un nouveau commentaire. La meilleure édition est de 1742, 2 vol. in-fol.

Loughborough, v. d'Angleterre, près de la Soar, comté et à 15 kil. N. de Leicester; 11,000 hab. Houille; cotonnades, fil, dentelles.

Loughrea, v. d'Irlande, comté et à 34 kil. O. de Galway, sur le lac du même nom; 4,200 hab. Toiles, lainages, tanneries.

Louhans, ch.-l. d'arrond. et à 60 kil. N. E. de Mâcon (Saône-et-Loire), par 46°57'44" lat. N. et 2°53'10" long. E., sur la Seille; 5,871 hab. Commerce de bœufs, maïs, blé. Rapports d'affaires avec Lyon et la Suisse.

Louis, *Ludovicus*, *Lodoix* en latin, *Ludwig* en allemand, le même nom (?) que *Clovis*, *Hludowigh*.

LOUIS, ROIS DE FRANCE.

Louis I^{er}, *le Pieux* ou *le Débonnaire*, né à Casse-neuil (Agénois), en 778, fils de Charlemagne et d'Hildegarde, fut nommé roi d'Aquitaine, dès l'âge de trois ans, et montra de bonne heure sa piété et la faiblesse de son caractère. Seul survivant des fils de l'Empereur, il fut associé à l'Empire, à Aix-la-Chapelle, 813, et succéda à Charlemagne 814. Son règne fut sans cesse troublé par toutes les causes qui devaient amener la décadence rapide de l'empire carlovingien; Louis fut la victime des événements, mais il contribua beaucoup lui-même à hâter la ruine de la puissance impériale. Malgré ses bonnes intentions, il eut souvent une piété monacale, dure et faible à la fois; il ne sut pas se faire obéir dans sa famille; il encouragea, malgré lui, l'esprit de révolte chez les siens et chez les grands de l'Empire. Après avoir essayé de réprimer les désordres de la cour et de réparer les injustices du règne précédent, il régla sa succession et l'état futur de l'Empire, entre ses trois fils, Lothaire, Louis et Pepin, à l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, 817. Son neveu, Bernard, lésé dans ce partage, se révolta en Italie, fut battu, se livra, eut les yeux crevés et mourut de ses blessures; Louis se repentit et sembla s'humilier par une pénitence publique à Attigny, 822. Complètement soumis à l'influence d'une nouvelle épouse, l'ambitieuse Judith, il changea pour lui plaire la constitution de 817, et à Worms, en 829, donna à son dernier fils, Charles, le royaume d'Alémanie. Les fils aînés de Louis se révoltèrent alors contre leur père, le déposèrent et enfermèrent Judith et Charles dans des monastères, 850. La diète de Nimègue, composée surtout d'Austrasiens, qui voulaient conserver l'unité de l'Empire, rendit le pouvoir à Louis. Mais en 855, une seconde révolte éclata; le pape Grégoire IV se joignit aux fils rebelles; l'Empereur fut abandonné par les siens au *Champ du Mensonge*, près de Colmar; il fut dégradé par les évêques à Compiègne, et condamné à la réclusion. Louis et Pepin s'éloignèrent de leur frère aîné, Lothaire, dont ils étaient jaloux, et Louis fut pour la seconde fois rétabli, 854. Mais il se montra incapable et faible, comme par le passé, ne songeant qu'à laisser le plus d'États possible au jeune Charles, son fils de prédilection; de là de nombreux traités de partage, et surtout celui de Worms, 859, qui divisait l'Empire entre Lothaire et Charles, au détriment de Louis et du jeune Pepin II. L'Empereur mourut dans une île du Rhin, en marchant contre son fils Louis de Germanie, qui s'était de nouveau soulevé.

Louis II, *le Bègue*, fils de Charles le Chauve et d'Hermentrude, né à Compiègne, 846, se souleva contre son père, fut forcé de se soumettre, devint roi d'Aquitaine, 867, et roi de France, 877. Il fut sacré par l'archevêque de Reims, Hincmar. Il gagna les grands par des largesses, leur distribuant les abbayes, les comtés, les domaines royaux. Il ne put soutenir le pape Jean VIII, qui s'était réfugié en France, et mourut en 879, laissant de sa première femme, Ansgarde, Louis et Carloman, et sa seconde femme Adélaïde enceinte du fils qui fut Charles le Simple.

Louis III, fils du précédent, né vers 863, partagea le trône avec son frère, Carloman, 879; il eut la Neustrie ou pays entre la Loire et la Meuse. Bozon, beau-frère

de Charles le Chauve, se rendit alors indépendant, et fut proclamé, à Mantaille, roi de Bourgogne cisjurane. Louis marcha contre les pirates Normands et leur tua 9,000 hommes à Saucourt, près d'Amiens, 881. Il mourut par accident, à Saint-Denis, 881.

Louis IV, *d'Outre-mer*, né en 918, fils de Charles le Simple, fut conduit par sa mère Ogive en Angleterre, pendant la captivité de son père. A la mort du roi Raoul, 936, il fut rappelé par Hugues, duc de France, Guillaume, duc de Normandie, Herbert de Vermandois; il fut sacré à Reims, mais il ne possédait que le comté de Laon. Louis IV montra du courage, contre les Hongrois, qui se jetèrent plusieurs fois sur la France, mais surtout contre les grands. Il avait voulu s'emparer de la Lorraine, qui se donnait à lui; le roi de Germanie, Otton I^{er}, envahit la France et fut même reconnu roi par les principaux seigneurs, à Attigny, 939. Louis se réconcilia avec Otton, épousa sa sœur Gerberge, abandonna la Lorraine, et se tourna contre les grands. Pris par les Normands, il fut forcé d'abandonner Laon, sa dernière ville. Il implora contre Hugues le Grand surtout les services d'Otton I^{er}, vint plaider sa cause à l'assemblée d'Ingelheim, obtint l'appui des évêques, mais resta sans puissance jusqu'à sa mort. Il mourut à Reims d'une chute de cheval, laissant deux fils, Lothaire, qui fut roi, et Charles, duc de Lorraine.

Louis V, *le Fainéant*, né en 966, fils de Lothaire et d'Emma, succéda à son père en 986. Son règne de quatorze mois n'est rempli que par des querelles domestiques; et l'on a accusé sa mère ou sa femme, Blanche d'Aquitaine, de l'avoir empoisonné, 987.

Louis VI, *le Gros*, *l'Eveillé* ou *le Batailleur*, né en 1078, fils de Philippe I^{er} et de Berthe de Hollande, eut à lutter dans sa jeunesse contre Bertrade, seconde femme de son père. Associé au trône en 1100, il régna de 1108 à 1137. Le domaine royal était peu considérable, et l'autorité du roi presque nulle dans la société féodale. Louis, prince actif et de bon sens, soutenu par l'Eglise surtout, comprit le rôle que pouvait jouer la royauté, et il commença à en faire un *pouvoir public*, chargé de défendre l'ordre et la justice, dans l'étendue du royaume de France. Il eut d'abord à lutter contre les seigneurs du domaine royal, qui infestaient les routes, maltrahaient les marchands et les paysans, ravaquaient les terres des églises; de là des guerres contre les sires de Coucy, de Montmorency, du Puiset, de Monthéry, de Corbeil, de Mantes, de Montfort, etc. Il intervint ensuite dans les affaires des grands vassaux, disputa le château de Gisors au duc de Normandie, Henri I^{er}, roi d'Angleterre; soutint contre lui son jeune neveu, Guillaume Cliton, fut battu à Brenneville, 1119, mais sut se maintenir. Il protégea l'évêque de Clermont contre le comte d'Auvergne, vengea en Flandre le meurtre du comte Charles le Bon; et, lorsque l'empereur d'Allemagne, Henri V, gendre du roi d'Angleterre, menaça la France, en 1124, Louis réunit une grande armée, de seigneurs et de bourgeois des communes, marchant sous la bannière royale, *l'oriflamme*. Louis VI n'a pas institué les communes; mais il a favorisé, comme roi, les premiers efforts de la bourgeoisie des villes, cherchant à obtenir des garanties; il a été soutenu dans ses luttes contre les seigneurs par l'influence morale du clergé et par les secours matériels des gens d'église, des paysans des paroisses. Avec lui commence l'œuvre monarchique de nos rois. Son fils, Louis VII, lui succéda; Henri devint archevêque de Reims; Robert fut chef de la maison de Dreux, et Pierre, qui épousa Isabelle de Courtenay, fut la tige de cette famille qui a existé jusqu'au xviii^e siècle.

Louis VII, *le Jeune*, fils du précédent, né en 1119, venait d'épouser Eléonore de Guyenne, lorsqu'il succéda à son père, en 1137. Il eut pour principal conseiller, Suger, abbé de Saint-Denis, et se montra, pendant tout son règne, pieux, brave, mais politique médiocre. Après avoir échoué dans une tentative contre Toulouse, il entra en lutte avec Innocent II, qui, malgré lui, avait nommé son neveu, archevêque de Bourges; Thibaut de Champagne se déclara contre le roi; pendant la guerre, 1500 personnes périrent dans l'incendie de l'église de Vitry, 1143. Le roi fut touché de remords, il s'humilia devant le pape; et lorsque saint Bernard prêcha une 2^e croisade, Louis VII prit la croix à Veze-lay, malgré les conseils de Suger, 1147. Il suivit la route de terre vers Constantinople, recueillit les débris de l'armée allemande de Conrad III, signala son courage dans plusieurs combats contre les Turcs de l'Asie Mineure, perdit une partie de ses compagnons, s'em-

barqua à Satalieh pour Antioche, et échoua au siège de Damas ; il fut, à son retour, pris par les Grecs et délivré par les Normands, 1149. Un concile de Beaugency prononça son divorce avec la reine Eléonore, 1152, qui alla donner son riche héritage à Henri Plantagenet, au moment où Louis perdait son sage conseiller, Suger. Dès lors, il eut à lutter contre un redoutable ennemi, le roi d'Angleterre, Henri II, maître de tout l'ouest de la France. Il soutint contre lui Toulouse qu'il assiégeait, Thomas Becket qui s'était réfugié en France, ses fils qui se révoltaient continuellement contre leur père. Il mourut en 1180, après avoir fait sacrer à Reims son jeune fils, Philippe Auguste.

Louis VIII, le Lion, fils de Philippe Auguste et d'Elisabeth de Hainaut, né en 1187, épousa Blanche de Castille, combattit Jean sans Terre sur les bords de la Loire, en 1214, fut appelé en Angleterre par les barons révoltés contre leur roi, 1216 ; mais, après la mort de ce prince, fut abandonné par eux et défait à Lincoln. Il avait fait plusieurs expéditions contre les Albigeois du Midi, lorsqu'il monta sur le trône, en 1223. Il continua d'abord l'œuvre de son père, et enleva à Henri III d'Angleterre tout le pays jusqu'à la Garonne. Mais Honorius III détourna ses armes contre les hérétiques ; héritier des droits d'Amaury de Montfort sur le comté de Toulouse, Louis VIII marcha contre Raymond VII ; il s'empara d'Avignon, qui avait fermé ses portes, 1226, soumit le Languedoc oriental, et, au retour, mourut d'une épidémie à Montpensier, en Auvergne. Il laissait plusieurs enfants : Louis qui lui succéda ; Robert, qui eut en apanage l'Artois ; Alphonse, qui reçut le Poitou et l'Auvergne ; Charles, l'Anjou et le Maine ; Isabelle, qui fonda le monastère de Longchamps.

Louis IX, ou Saint Louis, fils du précédent, né à Poissy, 1215, succéda à son père en 1226. Sa mère, Blanche de Castille, sans avoir le titre de régente, eut tout le pouvoir, sut déjouer par la force et par l'adresse les tentatives des seigneurs qui voulaient affaiblir la royauté ; rattacha à la cause royale le comte de Bologne et Thibaut de Champagne ; imposa à Raymond VII, comte de Toulouse, le traité de Meaux ou de Paris, 1229, qui lui enlevait la moitié du Languedoc, et préparait l'acquisition du reste par le mariage d'Alphonse, frère du roi, et de Jeanne de Toulouse ; força Pierre Mauclerc, duc de Bretagne, à s'humilier par la paix de 1234, enfin rendit inutiles les tentatives de Henri III d'Angleterre pour soutenir les seigneurs. Elle donna à son fils une éducation chrétienne, conserva son autorité sur lui, même après son mariage avec Marguerite de Provence, même après sa majorité, 1236. Louis IX signala bientôt son courage, en triomphant d'une dernière ligue des seigneurs, excités par Hugues de Lusignan, comte de la Marche, et soutenus par Henri III ; seigneurs et Anglais furent battus au pont de Taillebourg et à Saintes, 1242 ; Henri III dut signer la trêve de Bordeaux, en 1243. Louis IX avait également montré sa modération et sa fermeté, en intervenant dans les malheureuses querelles de Grégoire IX et de Frédéric II, et il avait soutenu hautement les droits de la justice et l'honneur de la nation française. L'Orient était menacé par les Mongols ; Louis IX fut le dernier héros des croisades ; malgré ceux qui l'entouraient, malgré sa mère elle-même, il fit vœu d'aller combattre pour le tombeau de Jésus-Christ. Il partit d'Aigues-Mortes, en 1248, après avoir laissé la régence à sa mère ; réunit les croisés dans l'île de Chypre, débarqua en Egypte, 1249, prit Damiette, perdit un temps précieux, s'avança vers le Kaire ; mais, après le combat de Mansourah, où périt son frère, Robert d'Artois, voyant son armée décimée par la famine et par la peste, il rétrograda vers Damiette. Il fut pris par les Mameluks, et montra dans les fers une grandeur d'âme et une résignation chrétienne, qui frappèrent d'admiration ses farouches ennemis. Délivré, au prix de Damiette et de 8,000 besants d'or, il passa quatre ans en Palestine, pour réconcilier les chrétiens, réparer leurs dernières places, et surtout racheter des milliers de prisonniers. La mort de sa mère le rappela en France, 1254. Il songea dès lors à la réforme de son royaume et au rétablissement de la paix. Il signa avec le roi d'Aragon le traité de Corbeil, 1258, par lequel il renonçait à toutes prétentions sur le Roussillon et la Catalogne, tandis que Jayme I^{er} abandonnait tous ses droits de suzerain sur les pays français, sauf la seigneurie de Montpellier. Par le traité d'Abbeville, 1259, il termina le long différend avec le roi d'Angleterre, en rendant, par scrupule exagéré de conscience ou par politique généreuse, les pays au sud de la Charente, à

la condition que Henri III reconnaîtrait la validité des conquêtes de Philippe Auguste. Il s'interposait sans cesse entre les seigneurs pour les réconcilier ; il avait refusé jadis la couronne impériale que le pape lui offrait ; il ne put empêcher son frère Charles d'Anjou d'aller faire la conquête du royaume de Naples sur la famille de Frédéric II ; il fut pris pour arbitre par Henri III et par les barons anglais, soulevés contre lui, 1263. — Grand pacificateur du royaume, il renouvela la *Quarantaine-le-Roy*, pour diminuer les guerres privées et les abolir dans l'étendue de ses domaines. Il défendit les combats judiciaires, et remplaça le duel par les *voies de droit* ; c'est alors que le *Parlement*, composé précédemment de prélats et de barons, devint plus spécialement la grande cour de justice du royaume ; il y introduisit les *légistes*, pour rapporter les procès, établit des sessions régulières et substitua l'équité à la force. Il multiplia les *cas royaux*, dans lesquels il appelait à son parlement les causes entre les seigneurs et leurs vassaux ; il créa quatre *grands bailliages*, à Sens, Mâcon, Amiens, Saint-Pierre-le-Moutier, pour recevoir les *appels* des justices seigneuriales, et il les soumit à la juridiction supérieure du parlement. Il favorisa les progrès de la bourgeoisie, mais soumit les communs à l'action de la royauté, en nommant lui-même les maires des villes ; il réunit plusieurs fois les bourgeois dans ses conseils ; il enleva à beaucoup de seigneurs le droit de battre monnaie, dont ils abusaient, et rendit un grand service au commerce, en ordonnant que la monnaie royale, toujours de bon aloi, aurait cours dans toute l'étendue du royaume. Il établit des *enquêteurs royaux*, chargés de visiter les provinces et de surveiller les seigneurs et les agents du roi, baillis, sénéchaux et prévôts. Il aimait lui-même à rendre la justice sous les *chênes* de Vincennes, et encourageait les travaux des légistes, qu'il prenait pour conseillers, Pierre de Fontaine, Pierre de Vilette, etc. C'est alors qu'on rédigea le code appelé les *Etablissements de saint Louis* ; que, sous la direction du prévôt de Paris, Etienne Boileau, on écrivit le *Livre des métiers de Paris* ou statuts des 150 corporations qui y existaient alors ; c'est à lui que l'on attribue généralement la *Pragmatique-sanction*, pour régler les rapports de l'Eglise et de l'Etat. Rappelons encore parmi les établissements qui lui sont dus, l'hôpital des *Quinze-Vingts*, le *collège de Sorbonne* et la *Sainte-Chapelle*. Malgré la faiblesse de sa santé, il voulut entreprendre une nouvelle croisade. Partant encore d'Aigues-Mortes, il fit voile vers Tunis, où son frère, Charles d'Anjou devait le rejoindre. Il aborda près des ruines de Carthage, fut atteint de la peste et mourut le 25 août 1270, après avoir donné à son fils Philippe les plus sages *enseignements*. Saint Louis a été certainement l'un des plus grands rois du moyen âge ; les peuples avaient proclamé sa sainteté de son vivant même ; il fut canonisé par Boniface VIII, en 1297, et l'on célèbre sa fête, le 25 août. Jusqu'en 1789, l'Académie française faisait prononcer tous les ans son panégyrique. Joinville, ami du saint roi, nous l'a surtout fait connaître ; on cite l'*Histoire de saint Louis* par Filleau de la Chaise, d'après les matériaux réunis par Lenain de Tillemont, 1688, 2 vol. in-4^e, celle de M. de Villeneuve-Trans, 1839, 3 vol. in-8^e, et celle de M. Félix Faure, 2 vol. in-8^e, 1866.

Louis X, le Hutin ou Querelleur, fils aîné de Philippe IV et de Jeanne de Navarre, né à Paris, en 1289, roi de Navarre, après la mort de sa mère, succéda à son père en 1314. Il laissa le pouvoir à son oncle, Charles de Valois, qui, soutenu par la noblesse féodale, commença une effroyable réaction contre la royauté. Les ministres du dernier roi, Pierre de Latilli, Raoul de Presle, Enguerrand de Marigny, furent frappés. On accorda, aux nobles des différentes provinces, le rétablissement de leurs anciens droits, même celui de guerre privée ; la *charte aux Normands* fut suivie de concessions semblables. Louis X établit une taxe de cinq pour cent sur les biens des marchands italiens, rappela les juifs pour douze ans, et offrit, par un édit très-célèbre, aux serfs et à tous hommes de mainmorte, la liberté à prix d'argent. Il fit une expédition malheureuse contre les Flamands, et mourut en juin 1316, laissant une fille, Jeanne, et sa seconde femme, Clémence de Hongrie, enceinte d'un fils, qui fut nommé Jean.

Louis XI, fils de Charles VII et de Marie d'Anjou, né à Bourges, 1425, montra, dès sa jeunesse, son caractère turbulent et ambitieux de pouvoir. Il s'unit aux seigneurs mécontents des réformes de Charles VII, et prit part à la révolte de la Praguerie, 1440 ; puis il

se distingua dans la guerre contre les Anglais aux sièges de l'ontoise, de la Réole, de Dieppe; conduisit, en 1444, les compagnies d'écorcheurs contre les Suisses, et, au combat de Saint-Jacques, sur la Birse, apprit à connaître ces vaillants montagnards, dont il rechercha désormais les services et l'alliance. A la mort de sa femme, l'aimable Marguerite d'Ecosse, 1445, il entra de nouveau en lutte contre son père, ses ministres et Agnès Sorel; il se retira bientôt dans son gouvernement du Dauphiné, institua un parlement à Grenoble, une université à Valence, se remaria, malgré son père, à Charlotte de Savoie, 1451; mais, menacé par les troupes de Charles VII, il s'enfuit auprès du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, qui lui donna le château de Genappe, avec une pension de 2,500 livres par mois. — A la mort de Charles VII, 1461, Louis XI fut ramené en France par son trop puissant protecteur; il commença une lutte incessante, acharnée, de 22 ans, contre tous les ennemis de la royauté et surtout contre la nouvelle féodalité princière. Intelligent, habile à parler, connaissant bien les hommes, leurs vices et leurs faiblesses, mais méfiant, d'une curiosité insatiable, dur et perfide, il était capable d'employer tous les moyens pour arriver à son but; d'une simplicité bourgeoise, mais sans distinction de figure, de manières, de vêtements, il semblait complètement étranger à la race brillante des Valois; « *qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner*, » et « *diviser pour commander*, » voilà quelles furent ses maximes favorites. Son activité impatiente, dès le début de son règne, réunit contre lui tous les intérêts menacés: et les seigneurs, dirigés par le comte de Charolais, le duc de Bretagne, François II, le duc de Bourbon, les princes d'Anjou, les Armagnacs, etc., purent faire contre lui la *ligue du bien public*, en mettant à leur tête son jeune frère, Charles, duc de Berry, 1465. Après la bataille indécise de Montlhéry, Louis XI fut assiégé dans Paris par les princes; la défection de plusieurs seigneurs, de plusieurs villes, comme Rouen, le décida à signer avec eux les traités humiliants de Conflans et de Saint-Maur. « Chacun en emporta sa pièce; » ce fut comme le pillage du royaume. Le roi s'empressa de reprendre ce qu'il avait cédé, enleva la Normandie à son frère, brouilla le duc de Bretagne avec le nouveau duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, excita contre celui-ci les révoltes de Liège et de Dinant, et cependant il échoua une seconde fois. Il venait d'imposer au duc de Bretagne le traité d'Ancenis; il espéra gagner ou tromper le duc de Bourgogne; et, muni d'un sauf-conduit, vint le trouver à Péronne; une nouvelle révolte de Liège fournit à Charles l'occasion ou le prétexte d'une violente colère; Louis fut prisonnier dans le château, et forcé de signer le honteux traité de Péronne, 1468. Après avoir suivi le duc au siège de Liège, il recommença pour la 3^e fois sa lutte contre ses ennemis, punit le traître La Balue, gagna son frère en lui donnant la Guyenne au lieu de la Champagne, promise à Péronne, institua l'ordre de Saint-Michel pour s'attacher les seigneurs, s'appuya sur une assemblée des notables, 1470, et se montra plus fort contre une troisième ligue des princes, que soutenaient le roi d'Aragon, Jean II, à qui il avait enlevé le Roussillon, et le roi d'Angleterre, Edouard IV, contre qui il avait aidé le parti de Lancastre. La mort de son frère, qu'on avait encore mis à la tête de la ligue, contribua à la rompre. Charles le Téméraire accusa, sans preuves, Louis XI d'avoir empoisonné le jeune prince; mais il échoua devant Beauvais, devant Dieppe, et signa la trêve de Senlis, 1472, en apprenant que le duc de Bretagne venait de faire la paix. Dès lors la fortune récompensa l'infatigable activité du roi; pendant que Charles allait perdre la puissance de la maison de Bourgogne dans sa lutte contre l'Allemagne, les Suisses, le duc de Lorraine, René (siège de Neuss, batailles de Granson, Morat, Nancy), Louis XI arrêtait une invasion anglaise en signant habilement, avec Edouard IV, le traité de Pecquigny, 1475; il reprenait Perpignan au roi d'Aragon; il punissait impitoyablement les seigneurs qui l'avaient tant de fois trahi, le comte d'Armagnac, 1473, le duc d'Alençon, 1474, le connétable de Saint-Pol, 1475, le duc de Nemours, 1477. Puis, après la mort du duc de Bourgogne, il réunit au domaine royal le duché et le comté de Bourgogne, la Picardie et l'Artois; il aurait bien voulu prendre la Flandre et les Pays-Bas; mais la duchesse Marie de Bourgogne épousa Maximilien d'Autriche, et repoussa les intrigues comme les armes de la France; la bataille de Guinegate fut indécise, 1479; le traité d'Arras laissa à Louis XI ses conquêtes; l'Artois et la Franche-

Comté devaient servir de dot à la jeune Marguerite d'Autriche, fiancée au fils de Louis XI. A la mort de René d'Anjou et de Charles du Maine, les biens de la maison d'Anjou (Provence, Maine, Anjou, Barrois), furent réunis à la couronne, 1479, 1481; beaucoup de domaines confisqués avaient encore accru le domaine de l'Etat; l'unité territoriale de la France était fondée. — Son administration, vigilante, énergique, avait également augmenté les forces de la royauté; les tailles, les impôts de toute sorte, avaient triplé; le peuple était mécontent; mais, comme le dit Comines, le roi dépendait tout, dans l'intérêt de son gouvernement; la justice royale avait fait de nouveaux progrès (parlements de Grenoble, 1455, de Bordeaux, 1462, de Dijon, 1477; les magistrats déclarés inamovibles, etc.); mais la justice prévôtale de Tristan l'Hermitte, les jugements par commission, avaient excité les haines contre le roi; l'armée était quatre fois plus nombreuse que par le passé et exercée même pendant la paix; les places frontalières furent fortifiées. La création des postes, en 1467, était surtout favorable à l'action du pouvoir royal. — Louis XI cherchait à multiplier ses ressources en développant la richesse du peuple; il protégea le commerce, l'industrie, s'occupa des routes, des foires, appela des ouvriers étrangers, introduisit en France la culture du mûrier et l'industrie des soieries, fit plusieurs traités de commerce; établit l'imprimerie à Paris, dès 1469, et dans plusieurs villes de France: « Si je vis encore quelque temps, disait-il à Comines, il n'y aura plus dans le royaume qu'une coutume, un poids et une mesure;... je mettrai une grande police dans le royaume. » Mais il n'eut pas le temps d'achever son œuvre; retiré au château de Plessis-lès-Tours, entouré de quelques serviteurs obscurs, Olivier Le Daim, Tristan, demandant la vie à son avide médecin Coythier, redoublant de pratiques superstitieuses, faisant venir de la Calabre le vénérable saint François de Paule, toujours actif et toujours redouté et haï, il mourut en 1483, et fut enterré à Notre-Dame de Cléry. Il laissait, de sa seconde femme qu'il avait bien délaissée, un fils, le jeune Charles VIII, et deux filles, Anne, mariée au sire de Beaujeu, Jeanne, mariée à Louis, duc d'Orléans. On lui attribue les *Cent Nouvelles nouvelles*, ou du moins une part dans ces contes imités de Boccace; il fit rédiger, sous ses yeux, pour son fils, le *Rosier des guerres*, par Etienne Porchier. Les *Mémoires de Philippe de Comines*, qu'il s'était attaché depuis l'entrevue de Péronne, le font surtout connaître. Basin, de *Rebus gestis Caroli VII et Ludovici XI*, Legrand, Duclos, le P. Mathieu, ont écrit son histoire.

Louis XII, né à Blois en 1462, fils de Charles d'Orléans et de Marie de Clèves, arrière-petit-fils de Charles V, devint duc d'Orléans à la mort de son père, 1464, fut contraint, par Louis XI, d'épouser sa fille Jeanne, princesse vertueuse, mais laide et contrefaite, 1476; et, à l'avènement de Charles VIII, disputa le pouvoir à Anne de Beaujeu, avec plus de turbulence que d'ambition véritable. L'habileté de M^{me} de Beaujeu le fit échouer, malgré les Etats-Généraux de Tours, 1484; la guerre qu'il entreprit, à la tête des seigneurs, fut nommée, par les contemporains, la *Guerre folle*, et, lorsqu'il se réunit au duc de Bretagne, François II, il fut battu à Saint-Aubin-du-Cormier, 1487, et trois ans enfermé très-étroitement dans la tour de Bourges. Délivré par Charles VIII, il le seconda dans son expédition d'Italie, défit, avec l'avant-garde, les Napolitains à Rapallo, 1494, s'enferma dans Asti, compromit la retraite des Français, en élevant des prétentions sur le Milanais et en attaquant Ludovic Sforza, et fut bloqué dans Novare; la victoire de Charles VIII à Fornoue le délivra, 1495. Il succéda à son cousin, Charles VIII, 1498, sous le nom de Louis XII; il pardonna à ses anciens ennemis: « Le roi de France, disait-il, a oublié les injures du duc d'Orléans. » Il remit au peuple le droit de joyeux avènement, diminua les impôts, et, secondé par un habile ministre, son ami le cardinal Georges d'Amboise, il gouverna le royaume avec sagesse. Il sollicita d'Alexandre VI la rupture de son mariage avec Jeanne de France; après un triste procès, le divorce fut prononcé, et le fils du pape, César Borgia, qui fut nommé duc de Valentinois, lui apporta les dispenses pour son mariage avec Anne de Bretagne. Il fut célébré à Nantes, 1499; mais les clauses du traité étaient moins avantageuses à la France que celles du traité de 1491. Il put alors continuer librement les expéditions en Italie. Il fit valoir ses droits sur le duché de Milan, comme petit-fils et héritier de Valentine Visconti; avec l'aide des Vénitiens, le duché fut pris facilement en 1499,

perdu par la faute de Trivulce et repris aussitôt; Ludovic Sforza, livré par les Suisses à Novare, fut retenu jusqu'à sa mort dans la tour de Loches. Louis aida les Florentins contre Pise; Alexandre VI et César Borgia contre les barons et les villes de la Romagne; puis il conclut secrètement le honteux traité de Grenade avec Ferdinand d'Aragon, pour prendre le royaume de Naples, et partager la conquête avec les Espagnols, 1500. Le roi Frédéric, indignement trompé et dépoillé, vint mourir en France. Les alliés prirent possession du royaume; mais Louis XII put bientôt se repentir d'avoir introduit les Espagnols en Italie. La discorde éclata entre eux, surtout à cause des deux provinces de Capitanate et de Basilicate. Gonzalve de Cordoue amusa les Français et gagna un temps précieux; Ferdinand envoya à Louis XII son gendre, Philippe le Beau, qui crut pouvoir signer le traité de Lyon, 1503. Lorsque Gonzalve, d'abord resserré dans Barlette, eut reçu des renforts, Ferdinand désavoua son gendre; les Français, vaincus à Seminara et à Cérignoles, 1503, furent chassés de Naples. Alexandre VI mourut, et la puissance des Borgia fut anéantie; une nouvelle armée française fut défaite sur les bords du Garigliano, et, malgré les exploits de nos capitaines, le royaume de Naples fut perdu. Louis XII, découragé, malade, probablement dominé par l'ambitieuse Anne de Bretagne, signa alors les traités de Blois, qui unissaient Louis XII à l'empereur Maximilien contre Venise, et surtout donnaient, comme dot, à Claude, fiancée au jeune Charles d'Autriche, le Milanais, la Bretagne, la Bourgogne, etc., avec les droits de Louis sur le royaume de Naples, 1504, 1505. Ces derniers traités ne furent pas exécutés, et, sur le vœu formel des Etats-généraux de Blois, 1506, Claude de France fut fiancée à François d'Angoulême, héritier présomptif de la couronne. Louis XII, après avoir vigoureusement puni la révolte des Génois, 1507, entra maladroitement dans la ligue de Cambrai contre Venise. Jules II, qui en était l'âme, se proposait de chasser d'Italie les étrangers, les *barbares*; il entraîna contre la république Louis XII, Ferdinand d'Aragon, Maximilien, etc. Vainqueur à Agnadell, 1509, le roi de France s'avança jusqu'aux lagunes; mais Venise fut sauvée par les divisions de ses ennemis. Jules II, après avoir repris les villes de la Romagne, se rapprocha des Vénitiens, gagna à sa cause les Suisses, mécontents de l'avarice de Louis XII, Ferdinand d'Aragon, Henri VIII d'Angleterre, l'Empereur, etc., et forma la *sainte ligue* contre les Français, 1511. Louis XII eut le tort de compliquer la question en convoquant, à Pise, un concile contre le pape; Jules II redoubla d'ardeur pour le chasser du Milanais. Les Français, d'abord vainqueurs sous Gaston de Foix, à Brescia, à Bologne, à Ravenne, n'eurent plus que des revers sous ses successeurs; Maximilien Sforza rentra à Milan, Pierre de Médicis à Florence, le pape ajouta à ses Etats Parme, Plaisance, Reggio; Ferdinand le Catholique s'empara de la Navarre. Après la défaite de la Trémoille à Novare, 1513, l'Italie fut perdue et la France envahie, par les Espagnols au S.; par les Suisses, qui arrivèrent sous les murs de Dijon; au Nord par Henri VIII et Maximilien, qui furent vainqueurs à Guinegate; tandis que l'allié de Louis XII, Jacques IV, roi d'Ecosse, était tué à Flowden. La *ligue de Malines* semblait devoir ranimer la coalition; mais la mort de Jules, remplacé par le pacifique Léon X, l'alliance de Venise recouvrée par Louis XII, les divisions des alliés, permirent au roi de terminer par des traités cette guerre malheureuse. Veuf d'Anne de Bretagne, depuis 1513, il put épouser Marie, sœur de Henri VIII; il mourut peu de temps après, 1^{er} janvier 1515, laissant deux filles: Claude, femme de François I^{er}, et Renée, qui épousa le duc de Ferrare. — Louis XII avait gouverné la France avec douceur et sagesse; il ménagea le peuple, et put réduire les tailles; les courtisans se moquaient de son économie. « J'aime mieux, dit-il, les voir rire que de voir mon peuple pleurer de ma dépense. » La paix régna à l'intérieur du royaume; les populations se rapprochèrent et s'enrichirent par le travail. Il fit poursuivre le grand travail de la rédaction des coutumes; il créa deux parlements, à Rouen, 1499, à Aix, 1501; la grande ordonnance de Blois, 1499, améliora beaucoup l'administration de la justice. Mais, s'il interdit la vénalité des juges, il autorisa la vente des charges de finances. Il aurait voulu créer une infanterie nationale; il réforma l'Université de Paris et la rendit moins turbulente et plus obéissante. Il protégea les lettres et les arts; c'est le commencement de la Renaissance en France; mais il encouragea surtout le commerce, l'industrie, l'agricul-

ture. Aussi le royaume, délivré des brigandages des gens de guerre, prit un aspect nouveau; la richesse générale fut considérablement augmentée, et les Etats-généraux purent donner, sans flatterie, à Louis XII, le nom de *Père du Peuple*. — Claude de Seyssel a écrit les *Louanges du bon roi Louis XII*; Rœderer a publié des *Mémoires pour servir à l'hist. de Louis XII*.

Louis XIII fut surnommé *le Juste*, dit-on, parce qu'il était né sous le signe de la Balance. Fils aîné de Henri IV et de Marie de Médicis, il naquit à Fontainebleau, le 27 septembre 1601. Roi, à la mort de son père, 1610, il fut placé sous la tutelle de sa mère, qui conserva le pouvoir jusqu'en 1617. Concini fut alors tout-puissant; la politique extérieure de Henri IV fut abandonnée; les grands recommencèrent leurs luttes contre la royauté, et lorsque le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche fut décidé, il fallut au roi la protection d'une armée pour aller jusqu'à Bordeaux, 1615. Concini fit les plus grandes concessions aux seigneurs, pour les récompenser de la guerre civile, aux traités de Sainte-Ménéhould, 1614, et de Loudun, 1616; les Etats-généraux de 1614 furent sans résultat. L'enfance du roi avait été longue (V. *Hist. particulière de Louis XIII*, par son médecin Jean Herouard); mal élevé, tenu dans l'isolement, occupé de petites choses, déjà triste, ennuyé, froid, égoïste, il conspira avec son fauconnier, Albert de Luynes, la ruine de Concini, applaudit au meurtre du favori, exila sa mère à Blois, et combla le nouveau favori, qui devint duc et pair, connétable, garde des sceaux. De Luynes gouverna jusqu'en 1621; les grands se soulevèrent deux fois en faveur de Marie de Médicis; puis les protestants prirent les armes dans l'Ouest et dans le Midi; c'est pendant cette guerre que Louis XIII donna les premières preuves d'un courage froid et persévérant, qui ne se démentit en aucune occasion. Après la mort du connétable, Marie de Médicis, le prince de Condé, La Vieuville, se disputèrent le pouvoir que Louis XIII se reconnaissait incapable d'exercer lui-même, jusqu'au jour où Richelieu entra au ministère, 1624. Dès lors c'est le tout-puissant cardinal qui règne (V. *Richelieu*). Louis XIII n'aima jamais son ministre et souffrit de la nullité de son rôle; ses caprices, ses indéterminations furent plus d'une fois sur le point d'amener la chute de Richelieu; mais, malgré les intrigues, les complots, les guerres civiles, Louis XIII reconnaissait la grande valeur de l'homme, et il le maintint dans l'intérêt de l'Etat et de la royauté; il lui sacrifia ses favoris, sa mère, son frère Gaston, sa femme; il se laissa gouverner par le ministre qui lui semblait seul capable de diriger les affaires. Richelieu poursuivait trois grandes entreprises: l'abaissement de la maison d'Autriche, la ruine du parti protestant, la destruction de l'aristocratie. Louis XIII partageait les vues de son ministre; il montra son courage devant la Rochelle, 1628, au Pas de Suze, 1629, en Lorraine, 1632, dans le Roussillon, à la prise de Perpignan, 1642. Il montra de la fermeté, lorsque la prise de Corbie par les Espagnols jeta l'effroi dans Paris, 1635, et troubla même Richelieu; mais il montra trop souvent sa froideur et son insensibilité, lorsqu'il approuva ou laissa faire toutes les sanglantes exécutions du règne, depuis le supplice de Chalais jusqu'au supplice de Cinq-Mars et de Thou. La vie privée de Louis XIII fut sans éclat; la chasse et les lectures dévotes étaient ses passe-temps; morose et ennuyé, il était heureux de se plaindre et d'écouter les plaintes de son entourage. Froid et souvent brouillé avec la reine, il lui fallait cependant quelque favori; il aima, mais à sa manière, M^{lle} de La Fayette, M^{lle} de Haute-forest; il abandonna sans pitié le brillant Cinq-Mars, dont il avait favorisé les intrigues politiques. Il avait cependant du goût pour l'art de la guerre; il s'est occupé de l'artillerie avec intelligence; il aimait la musique et composa beaucoup d'airs et de morceaux de musique religieuse; il dessinait aussi assez bien, « et savoit mille choses auxquelles les esprits mélancoliques ont coutume de s'adonner. » (M^{lle} de Motteville.) On a imprimé sous son nom plusieurs ouvrages; *Les Préceptes d'Agapetus à Justinian, mis en français*, 1612, in-8°; *Parva christianæ pietatis officia*, 1642, in-16; *Le Codicille de Louis XIII, adressé à son très-cher fils aîné et successeur*, 1645, 3 volumes in-18. Il mourut quelques mois après son ministre, le 15 mai 1643, laissant deux fils, Louis XIV et Philippe d'Orléans. — Son *Histoire* a été écrite par Gramond, 1643; Malingre, Bernard, 1646; Le Vassor, 1700-1711; Le Cointe, 1716-1717; Mézeray, 1730; Griffet, 1758; Bazin, 1838, 4 vol.

Louis XIV, dit *le Grand*, né à Saint-Germain, le 16 septembre 1638, mort à Versailles, le 1^{er} septembre 1715, fils aîné de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, avait cinq ans à la mort de son père, 1643. La reine-mère s'empara du pouvoir, comme régente, et, après la chute de la cabale des *Importants*, donna toute sa confiance à Mazarin, qui gouverna en maître, même après la majorité du roi, 8 septembre 1651, jusqu'à sa mort, 1661. Cette époque est signalée par la fin de la guerre de Trente ans, que termina glorieusement la paix de Westphalie, 1648, et par la guerre contre l'Espagne, qui fut forcée de subir les conditions du traité des Pyrénées, 1659. Elevé au milieu des troubles de la Fronde, Louis XIV conçut dès lors une haine violente contre le désordre et une sorte d'aversion pour Paris; l'impuissance des Parlements et les folles tentatives de la noblesse préparèrent le roi et le peuple au pouvoir absolu. Louis XIV eut pour gouverneurs le duc de Beaufort et surtout le maréchal de Villeroy; son précepteur fut l'abbé Péréfixe de Beaumont; son éducation fut cependant négligée; à 18 ans, il apprit l'italien pour plaire à Marie Mancini; après son mariage avec Marie-Thérèse, il apprit l'espagnol; mais la lecture de bons ouvrages forma son goût naturellement sain; la conversation des dames de la cour lui inspira une politesse noble et galante; il avait le sens droit; il brillait dans les exercices du corps; mais sa timidité, son ignorance, son amour des plaisirs faisaient croire qu'il se laisserait toujours gouverner comme Louis XIII. Mazarin seul avait deviné qu'il y avait en lui *l'étoffe de plusieurs grands rois*; il l'avait vu renoncer, par raison d'Etat, à l'amour de Marie Mancini; il lui donna secrètement des conseils. Au grand étonnement de tout le monde, Louis XIV, dès le lendemain de la mort de Mazarin, se révéla. « A qui faut-il s'adresser », lui demandait le président de l'assemblée du clergé; « à moi », répondit Louis XIV; et, dès lors, jusqu'à son dernier jour, il dirigea lui-même le gouvernement, il fut le maître de la France, et il réalisa cette parole qu'on lui attribua, mais qu'il n'avait pas prononcée : « L'Etat, c'est moi. » — L'histoire de Louis XIV, c'est l'histoire de la France et d'une grande partie de l'Europe pendant les 54 années qu'il gouverna par lui-même. Indiquons seulement les événements considérables du règne et ce qui concerne plus particulièrement le roi lui-même. Les vingt-cinq premières années, jusqu'à la mort de Colbert, 1683, la révocation de l'édit de Nantes, 1685, et la formation de la ligue d'Augsbourg, sont une période de grandeur éclatante à l'intérieur, comme au dehors. Fouquet, fastueux et dilapidateur, espérait continuer Mazarin; Louis XIV le fit arrêter (sept. 1661); et, dès lors, sans vouloir jamais de premier ministre, il sut, en donnant l'exemple du travail, diriger les hommes intelligents qu'il appela dans ses conseils. Séguier, Letellier et Louvois, de Lionne et surtout Colbert. Pendant que Colbert réforme les finances, développe l'agriculture, fonde l'industrie, donne une vive impulsion aux travaux publics, étend notre commerce, multiplie les colonies et les grandes compagnies, donne à la France une puissante marine, et protège, par ses belles créations et par ses flatteuses récompenses, les lettres, les arts et les sciences; Louvois, secondé par des hommes comme Vauban, crée l'administration de la guerre et organise l'armée, nombreuse, disciplinée, obéissant avec dévouement, sous des généraux, comme Turenne, Condé, Luxembourg, Créqui, etc. De Lionne, fidèle aux traditions de Richelieu et de Mazarin, dirige avec habileté la politique extérieure. Louis XIV, dès le premier jour, s'est montré jaloux de l'honneur de sa couronne et impatient de donner à la France le premier rang en Europe. Il repousse les prétentions des Anglais, qui affectaient déjà la domination des mers, et achète à Charles II Mardyck et Dunkerque; il humilie l'Espagne, qui réclamait la préséance, 1662; le pape Alexandre VII, dont les soldats avaient insulté notre ambassadeur, Créqui. Il secourt la maison d'Autriche contre les Turcs (Coligny à la bataille de Saint-Gothard), 1664; les Portugais contre l'Espagne (Schomberg à Villa-Viciosa); il envoie sa marine naissante, avec Beaufort, contre les pirates d'Alger et de Tunis, ou au secours des Vénitiens, attaqués dans Candie par les Turcs. Puis, à la mort de son beau-père, Philippe IV, 1665, il réclame une partie des Pays-Bas, en vertu du *droit de dévolution*; les Espagnols, sans alliés, sont facilement vaincus; ils perdent la Flandre, 1667, la Franche-Comté, 1668. La *Triple alliance*, conclue à La Haye par la Hollande, l'Angleterre et la Suède, propose la paix; Louis XIV, encore modéré, signe le traité d'Aix-

la Chapelle, 1668; il conserve la Flandre et rend la Franche-Comté. — Mais écoutant désormais plutôt Louvois que Colbert, Louis, entraîné par son orgueil, veut se venger des Hollandais, qui ont osé s'opposer à son ambition. De Lionne a dissous la Triple alliance; par le traité de Douvres, Charles II d'Angleterre s'unit à nous contre les Hollandais. Alors, en 1672, les Provinces-Unies sont envahies par la belle armée que commande Louis XIV lui-même; le Rhin est franchi sous ses yeux; toutes les villes tombent en son pouvoir. Les Hollandais implorèrent la paix; Louis XIV, excité par Louvois, veut les *anéantir*; il impose des conditions inacceptables. C'est une grande faute que ne rachète pas la gloire de nos armes. Les Hollandais, désespérés, renversent les frères de Witt, élèvent au stathoudérat Guillaume d'Orange, qui sera désormais l'ennemi acharné de Louis XIV; ils percent leurs digues; ils excitent contre nous l'Europe émue, qui forme une première coalition (l'Empereur, l'électeur de Brandebourg, les princes de l'Empire, les rois d'Espagne et de Danemark), 1673. Nous n'avons plus qu'un seul allié, c'est la Suède; car le Parlement force Charles II à se déclarer neutre, 1673, et plus tard même à entrer dans la coalition. Grâce à Condé, Turenne, Duquesne, Créqui, Luxembourg, etc., Louis XIV est victorieux sur terre et sur mer; il force ses ennemis à signer les traités de Nimègue, qui lui donnent la Franche-Comté et notre frontière du nord, 1678-1679. L'Europe admire et s'incline; l'Hôtel de Ville de Paris décerne officiellement à Louis le nom de *Grand*, 1680. C'est l'apogée du règne. — Mais Louis XIV ne sait pas modérer son ambition; il veut partout imposer ses volontés; il continue ses conquêtes pendant la paix, au moyen des *Chambres de réunion*, il enlève des villes, des domaines à l'Espagne, à l'Empire; Strasbourg nous est vendue en 1681. L'Empire, menacé par les Turcs, se tait, mais s'irrite; l'Espagne, qui proteste, est battue et dépouillée. Les flottes de Duquesne vont bombarder sans pitié Gênes aussi bien qu'Alger. Le pape Innocent XI, déjà mécontent, à la suite de l'*affaire de la régale*, attaqué, comme pontife, dans la célèbre déclaration du clergé français, 1682, est humilié, comme souverain, dans l'*affaire des franchises*, 1687. Les craintes et les colères de l'Europe amènent enfin la ligue d'Augsbourg, au moment où Louis XIV vient de perdre Colbert et d'affaiblir les ressources de la France par la révocation de l'Edit de Nantes. Cette seconde coalition est plus formidable que la première; les princes italiens, comme le duc de Savoie, sont contre nous, et Guillaume d'Orange, détrônant le catholique Jacques II, donne à la ligue d'Augsbourg le crédit et les flottes de l'Angleterre, 1688-1689. — Dans cette guerre, qui se prolongea jusqu'en 1697, nos armées furent encore victorieuses, grâce aux talents de Luxembourg et de Catinat; mais, malgré les efforts de Tourville, nos flottes éprouvèrent le grave échec de la Hogue, 1692; Jacques II échoua en Irlande, et Louis XIV, à la paix de Ryswick, 1697, fut forcé d'abandonner tout ce qu'il avait acquis, depuis Nimègue, sauf Strasbourg, et de reconnaître Guillaume III comme roi d'Angleterre. — La France commençait à être épuisée; Louis XIV avait besoin de quelque repos, pour se préparer à la grande affaire de la succession d'Espagne. Dans la prévision de la mort prochaine de Charles II, il s'entendit avec Guillaume III, pour le partage de sa succession, dans l'intérêt de la France et de l'équilibre européen. Les deux traités de partage éventuel, qu'il signa avec l'Angleterre et la Hollande, ne furent acceptés ni par l'empereur Léopold, ni par Charles II, qui voulait conserver l'intégrité de l'empire espagnol. C'est la raison qui décida ce dernier à choisir pour son héritier universel le second des petits-fils de Louis XIV, Philippe, duc d'Anjou. Louis XIV accepta le testament, 1700, et Philippe V fut reconnu roi par toute l'Europe, excepté par l'Empereur. Mais Louis XIV sembla prendre plaisir à exciter les craintes et à braver les colères des puissances voisines; l'équilibre était rompu, au profit de la maison des Bourbons. Guillaume III jeta les bases de la *Grande ligue*, avant de mourir, 1702; Eugène, Marlborough, Heinsius, héritiers de ses haines contre la France, dirigèrent habilement la coalition, lorsque le vieux roi, aveuglé par un trop long exercice du pouvoir absolu, prétendait former ses ministres et guider ses généraux; mais il choisit trop souvent des Chamillard et des Villeroy; puis la France épuisée, mal secondée par l'Espagne en décadence, pouvait difficilement résister à l'Europe coalisée. Les défaites d'Hochstedt, 1704, de Ramillies, 1706, de Turin, 1706, d'Oudenarde, 1708; les révoltes des *Camisards*

des Cévennes; les souffrances de l'hiver de 1709, vengèrent nos ennemis de leurs défaites et de leurs humiliations. Charles d'Autriche fut proclamé roi à Madrid; mais fut deux fois chassé par Berwick, à Almanza, par Vendôme, à Villa-Viciosa, 1710. Les alliés avaient, à plusieurs reprises, repoussé cruellement les propositions de paix de Louis XIV; il se releva, plus grand que jamais, dans le malheur. La bataille sanglante de Malplaquet, 1709, la disgrâce des whigs et de Marlborough en Angleterre, 1710, l'avènement de l'empereur Charles VI, 1711, détachèrent la reine Anne de la coalition. La victoire de Villars à Denain, 1712, amena le traité d'Utrecht, 1713; une dernière campagne de Villars sur les bords du Rhin décida Charles VI et l'Empire à signer les traités de Rastadt et de Bade, 1714. La France conservait ses acquisitions du règne; Philippe V, l'Espagne et ses colonies; mais l'empire espagnol était démembré, au profit de la maison d'Autriche, de la Savoie et de l'Angleterre. Malgré ces résultats inespérés, la puissance politique de la France en Europe était moins grande alors qu'à la mort de Mazarin. A l'intérieur, le royaume était épuisé; la dette était énorme; l'administration était viciée, et la royauté commençait à ne plus être respectée, après avoir si longtemps commandé l'admiration et l'amour. — Le règne de Louis XIV a vu en effet la grandeur de l'établissement monarchique et le commencement de sa décadence. Il a cru à la puissance de droit divin et à l'infailibilité des rois; il a longtemps réalisé la théorie du pouvoir absolu; il a été le maître, avec l'assentiment de la nation tout entière; pas d'assemblée d'états généraux, les états provinciaux considérablement amoindris; le Parlement réduit au silence politique; la noblesse, disciplinée dans les armées ou à la cour, ruinée ou amusée dans les fêtes, entassée, sous les yeux du roi, dans le palais de Versailles, sans pouvoir, sans action dans le gouvernement; les ministres, pour la plupart tirés de la bourgeoisie, agents obéissants et dévoués de la royauté; le clerge lui-même, prêtant l'éclat de sa science et de ses vertus au tout-puissant monarque, même contre le pape; les dissidents, persécutés comme des rebelles; les protestants frappés par la révocation de l'édit de Nantes, 1685, les jansénistes poursuivis pendant tout le règne; Port-Royal détruit, 1709; la bulle *Unigenitus*, 1713, assombrissant les dernières années du règne; le Quietisme, frappé surtout dans la personne de Fénelon, etc.; tout nous montre Louis XIV imposant partout sa volonté; et, malgré ses grandes qualités de roi, son bon sens, son amour du travail, sa piété, son intelligence de ses devoirs, finissant par faire plus de mal que de bien à la France qu'il aimait et dont il voulait sincèrement la grandeur. Cependant son règne brille encore d'un éclat qu'aucun autre n'a surpassé; c'est avec un auguste cortège de génies immortels en tous genres qu'il se présente aux regards de la postérité, et c'est avec raison qu'on a appelé *Siècle de Louis XIV*, cette brillante époque des grands hommes, qu'il sut comprendre et grouper autour de sa royale personne, pour en rehausser la splendeur. Beaucoup de beaux monuments furent construits pendant ce règne; à Paris, les Quatre-Nations, le Val-de-Grâce, l'Observatoire, les portes Saint-Denis et Saint-Martin, les Invalides, la colonnade du Louvre, les places du Carrousel, des Victoires, Vendôme; aux environs de la capitale, le palais de Versailles, le Grand-Trianon, Meudon, Marly, etc. — Louis XIV avait épousé Marie-Thérèse d'Autriche, qui mourut en 1683; il en eut un fils, Louis, le Grand Dauphin, qui mourut en 1711, père du duc de Bourgogne, de Philippe, duc d'Anjou, et de Charles, duc de Berry. Il épousa secrètement, peu de temps après la mort de la reine, M^{me} de Maintenon; mais, pendant vingt-cinq ans, il avait donné l'exemple corrupteur de ces *amours presque mythologiques*, qu'il étala trop souvent aux regards de la cour et du peuple; il eut de M^{lle} de la Vallière, le comte de Vermandois, mort à 16 ans, et M^{lle} de Blois, qui épousa le prince de Conti; de M^{me} de Montespan, le duc du Maine, le comte de Toulouse, que par un abus scandaleux de son pouvoir, il égala, dans des lettres-patentes, aux princes du sang, M^{lle} de Nantes, mariée au duc de Bourbon-Condé, et M^{lle} de Blois, mariée au duc d'Orléans, etc. Si l'on a de graves reproches à adresser à Louis XIV, il faut reconnaître que sa mort fut admirable de résignation et de majesté; elle doit être regardée comme une grande leçon, et lui-même put demander pardon du mauvais exemple qu'il avait donné et des fautes que lui avait fait commettre l'exercice incontesté du pouvoir absolu.

L'Histoire de ce grand règne a été souvent écrite; nous ne citerons que le *Siècle de Louis XIV* de Voltaire; mais nous devons rappeler les *Oeuvres* du roi lui-même (Correspondance, mémoires historiques ou politiques, pour lui-même ou pour l'instruction du dauphin et de Philippe V); elles ont été publiées par le général de Grimoard. 6 vol. in-8°, 1806, et récemment par M. Dreyss, 2 vol. in-8°.

Louis XV, né le 15 février 1710, à Versailles, mort le 10 mai 1774, fils du duc de Bourgogne et de Marie-Adélaïde de Savoie, succéda à son bisaïeul, Louis XIV, le 1^{er} septembre 1715. Mineur de fait et de nom jusqu'en 1723, de fait jusqu'à la mort du cardinal Fleury, 1743; plus tard, insouciant, égoïste, dissolu, gouverné par des favorites, Louis XV ne fit guère qu'assister à son règne. Sous lui, la royauté, grande et respectée, lorsque Louis XIV était roi, se montre faible, incapable, et est de plus en plus méprisée; à l'intérieur, l'administration se signale par ses abus plutôt que par ses bienfaits; au dehors, la France est chaque jour moins puissante et moins considérée, par la faute de son gouvernement. Au contraire, la nation, éclairée par ses écrivains, déploie la plus grande activité, signale les abus, demande des réformes et se sépare de plus en plus de la royauté avilie. On peut diviser ce règne en six périodes. — 1^{re} période. *La Régence*, 1715-1723. — Le Parlement, cassant le testament de Louis XIV, donna la régence à Philippe, duc d'Orléans; à l'intérieur quelques satisfactions furent accordées aux sectes dissidentes, au Parlement, à la noblesse, surtout par l'établissement des conseils, qui remplaçaient les ministres. Mais à l'austérité dévote des dernières années de Louis XIV succédèrent les désordres de l'immoralité, dont le régent, ses amis, son conseiller intime, Dubois, donnèrent le funeste exemple. Les expédients du duc de Noailles ne purent remédier à la détresse financière; les aventures du système de Law eurent surtout pour résultats de bouleverser le crédit et de démoraliser la nation. Au dehors, le régent, pour s'opposer aux projets ambitieux et téméraires de Philippe V et de son ministre Albéroni, conclut la Triple alliance, puis la Quadruple alliance, avec l'Angleterre, la Hollande et l'Autriche, contre l'Espagne, qui fut vaincue et forcée de s'humilier par le traité de la Haye, 1720. Pendant ce temps Louis XV, dont la santé avait plus d'une fois donné de sérieuses inquiétudes, grandissait sous les yeux de M^{me} de Ventadour, sa gouvernante, du duc de Villeroy et de Fleury, évêque de Fréjus, son précepteur. C'est Villeroy, qui lui montrant la foule, lui disait: « Voyez tout ce peuple, mon maître; eh bien! tout cela est à vous, tout vous appartient. » Louis XV, déclaré majeur, en 1723, vit mourir à quelques mois de distance le cardinal Dubois, puis le duc d'Orléans, qui avaient été nommés premiers ministres. — 2^e période. *Ministère du duc de Bourbon*, 1723-1726. — Fleury, qui seul avait quelque influence sur l'esprit du jeune roi, timide et silencieux, fit donner le ministère au duc de Bourbon, que gouvernèrent la marquise de Prie et Paris-Duverney. Des rigueurs odieuses contre les protestants, de nouveaux impôts, comme l'édit du *cinquantième*, des mesures impopulaires, soulevèrent une opposition générale. Le renvoi brutal de l'infante d'Espagne, qui devait épouser Louis XV, le mariage du roi avec Marie Leczinska, amenèrent une rupture avec l'Espagne; et une guerre générale allait bouleverser l'Europe, lorsque Fleury, menacé dans son crédit, décida Louis XV à renvoyer le duc de Bourbon. — 3^e période. *Ministère du cardinal Fleury*, 1726-1743. — Fleury rendit la paix à l'Europe par d'habiles négociations; gouverna avec modération et avec économie; diminua les tailles, mais repoussa toute innovation et négligea systématiquement la marine. La prospérité intérieure ne fut alors troublée que par les nouvelles querelles du jansénisme, que les parlements soutenaient contre la cour. Malgré son amour pour la paix, Fleury fut entraîné dans deux guerres sérieuses: 1^o Dans la guerre dite de *Pologne*, la France, alliée à l'Espagne et à la Sardaigne, voulut punir l'Autriche, qui avait empêché Stanislas Leczinski de monter sur le trône de Pologne; les armées de l'empereur Charles VI furent battues en Allemagne et en Italie; les traités de Vienne, 1735-1738, donnèrent le royaume des Deux-Siciles à un Bourbon, don Carlos, fils de Philippe V, et la Lorraine à Stanislas Leczinski, à la condition que la province reviendrait à la France, après lui. 2^o Dans la *guerre de la succession d'Autriche*, malgré la *Pragmatic-Sanction*, Fleury soutint contre Marie-Thérèse l'électeur de Bavière, Charles-Albert, qui devint même

empereur, sous le nom de Charles VII, 1740-1748. Cette guerre impolitique et injuste, que Fleury lui-même avait condamnée, devait être mêlée de succès et de revers. Fleury mourut, au moment où Marie-Thérèse, sauvée par le dévouement des Hongrois et la défection de Frédéric II, reprenait l'offensive et chassait nos soldats de Bohême. Fleury avait fermé les yeux sur les premiers désordres du jeune roi, qui, délaissant la pieuse et douce Marie, allait étaler le scandale de ses liaisons avec les sœurs de Nesle; la plus jeune, la duchesse de Châteauroux, sembla vouloir racheter ses fautes, en inspirant quelques nobles pensées à son royal amant. C'est alors que Louis XV parut à l'armée des Pays-Bas; pendant qu'il courait au secours de l'Alsace menacée, il tomba malade à Metz; sa vie fut en danger; la France entière accueillit la nouvelle de sa guérison par de vives manifestations d'allégresse; il fut surnommé le *Bien-Aimé*, 1744. Mais il oublia bientôt ce peuple, encore confiant; et, après la mort prématurée de la duchesse de Châteauroux, il éleva au pouvoir une nouvelle maîtresse, qui devait gouverner la France et le roi pendant dix-neuf ans. — 4^e période. *Madame de Pompadour*, 1745-1764. — La célèbre marquise, qui coûta si cher à la France, joua véritablement le rôle de premier ministre. Le roi parut encore à l'armée, en 1745; il prit même part à la bataille de Fontenoy; mais dès lors, il se laissa gouverner, par indifférence égoïste, plus encore que par incapacité ou paresse. La guerre de la succession d'Autriche, poursuivie sans but contre des ennemis chaque jour plus nombreux, funeste à nos plus chers intérêts, se termina par le traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748; Louis XV ne voulut même pas profiter de nos succès; il avait hâte d'en finir et déclara qu'il voulait traiter *non en marchand, mais en roi*; il restitua toutes ses conquêtes; seulement l'infant espagnol, don Philippe, était duc de Parme et de Plaisance. Louis XV, ne vivant que pour le plaisir, et dévoré par l'ennui, repoussant toute occupation sérieuse avec un invincible dégoût, laissait la marquise gouverner les ministres. Déjà les satires et les libelles étaient des signes du mépris public; les lettres de cachet étaient impuissantes; déjà il y avait de sanglantes émeutes; une multitude de partis et de cabales se formaient dans l'Etat; la guerre recommença entre le parlement et le clergé, de 1752 à 1756, au sujet de la *bulle Unigenitus*; le parlement, exilé en 1753, rappelé en 1754, donna sa démission en 1756; le ministre d'Argenson entra en lutte avec le ministre Machault: « *La bonne machine, qui va toute seule!* » disait Benoît XIV, en parlant de notre administration. Il fallut l'attentat de Damiens, qui blessa le roi d'un coup de canif, 5 janvier 1757, pour rétablir un peu de concorde dans les hautes sphères du gouvernement. Mais déjà la France était engagée dans la triste guerre de Sept ans, 1756-1765. Les Anglais, jaloux de notre prospérité maritime, de nos colonies, nous avaient forcés à prendre les armes; Louis XV leur avait sacrifié Dupleix, les avait vus prendre nos vaisseaux, sans demander vengeance; malgré sa pusillanimité, il dut se résigner à la guerre; mais la vanité de M^{me} de Pompadour nous imposa l'alliance onéreuse de Marie-Thérèse, par le traité de Versailles, 1^{er} mai 1756. Au lieu de réunir toutes nos ressources pour défendre nos colonies et disputer la mer aux Anglais, le gouvernement français perdit notre argent, nos armées, notre réputation militaire, dans une guerre impolitique, mal dirigée, malheureuse, contre Frédéric II; le seul souvenir de cette longue lutte est celui d'une défaite, celle de Rossbach, 1757; battus en Allemagne, battus sur toutes les mers, au Canada, dans les Indes, il nous fallut, malgré le *Pacte de famille*, œuvre du ministre Choiseul, 1761, signer le traité de Paris par lequel nous abandonnions Minorque, le Canada, l'île du cap Breton, la Louisiane donnée à l'Espagne, l'empire que Dupleix avait voulu fonder dans l'Inde, 1763. — M^{me} de Pompadour et le ministre Choiseul, dont l'influence grandissait, contribuèrent à la ruine des jésuites, 1762, que Louis XV aurait peut-être voulu sauver. La favorite mourut peu de temps après; elle avait au moins protégé les gens de lettres et les artistes. — 5^e période. *Ministère de Choiseul*. — Celui-ci, élevé par la faveur de M^{me} de Pompadour, fut plutôt le courtisan de l'opinion publique que celui de Louis XV. Il tenta des réformes dans l'administration, dans l'armée, dans la marine; il essaya d'arrêter les progrès de la Russie et se prépara à une guerre contre l'Angleterre. Mais Louis XV ne l'aimait pas, était jaloux de sa réputation, et plus d'une fois contrecarra ses projets, au

moyen de la diplomatie secrète, qu'il aimait à diriger, principalement par l'intermédiaire du comte de Broglie. La Lorraine, 1766, et la Corse, 1768, furent alors réunies à la France. Louis XV avait perdu depuis quelques années plusieurs des membres de sa famille, l'infante de Parme, 1759, son petit-fils, le duc de Bourgogne, 1761, le dauphin, 1765, son beau-père, 1766, la dauphine, 1767, enfin la reine, 1768. Choiseul venait de décider le mariage du nouveau dauphin, Louis, avec Marie-Antoinette, fille de Marie-Thérèse, 1770. C'est alors qu'une basse intrigue le renversa; à la suite des luttes, sans cesse renaissantes, des parlements et de la cour, après le procès de la Chalotais et celui du duc d'Aiguillon, Louis XV exila le ministre, que l'on accusait d'être favorable à la magistrature. Une nouvelle favorite, M^{me} du Barry, avait été surtout l'instrument dont s'étaient servis les ambitieux, qui remplacèrent Choiseul. — 6^e période. *Le Triumvirat*, 1770-1774. — Le chancelier Maupeou, en détruisant les parlements, 1771, frappait, peut-être imprudemment, l'un des grands soutiens de l'ancienne monarchie; le contrôleur général Terray, pour avoir de l'argent, avait recours à la banqueroute et entraînait, comme le roi lui-même, dans le *Pacte de famine*; tandis que d'Aiguillon, ministre des affaires étrangères, laissait démembler la Pologne, sans agir, sans dire un mot. Au moment où mourut Louis XV, le pays était déconsidéré au dehors, le pouvoir était méprisé et haï, et jamais les abus, les vices du gouvernement n'avaient été plus généralement signalés par les philosophes et par les économistes. Une révolution semblait imminente; le corps du roi fut porté à Saint-Denis, sans cérémonie aucune, au milieu des injures et des cris de joie de la multitude.

Louis XVI (LOUIS-AUGUSTE), né à Versailles, le 23 août 1754, mort le 21 janvier 1793. Fils du dauphin Louis et de Marie-Josèphe de Saxe, il porta d'abord le titre de duc de Berry. Il perdit son père, en 1765, sa mère, en 1767, et succéda à son grand-père Louis XV, en 1774. D'un corps vigoureux, mais d'un extérieur vulgaire, qui n'inspirait pas le respect, de mœurs honnêtes, animé de bonnes intentions, ayant des goûts sérieux et une instruction solide, mais d'un caractère faible, timide, facile aux influences, il devait régner « seul, séparé du peuple par ses fautes, et de la noblesse « par ses vertus; étranger à la nation sur le trône, « étranger à la cour dans un palais, et comme égaré « au sommet de l'Etat. » Il connaissait l'histoire et la géographie; mais ses goûts l'entraînaient vers les arts mécaniques; il maniait avec plaisir la lime du serrurier, le marteau du forgeron, et il aimait surtout la chasse. Ajoutons que son gouverneur, le duc de la Vauguyon, lui avait inspiré tous les scrupules d'une piété aveugle. Il avait épousé, le 16 mai 1770, Marie-Antoinette, fille de Marie-Thérèse. Le règne de Louis XVI se divise en trois parties:

1^o Tentatives de réformes, 1774-1781;

2^o Ministres courtisans et incapables, 1781-1789;

3^o Révolution, 1789-1793.

1^o *Tentatives de réformes*, 1774-1791. Le jeune roi, conseillé par sa tante, M^{me} Adélaïde, confia la direction des affaires au vieux comte de Maurepas, spirituel, frivole, égoïste. Les ministres décriés de Louis XV furent remplacés: Vergennes eut les affaires étrangères; bientôt le comte de Saint-Germain commença de grandes réformes dans l'armée; Malesherbes avait le ministère de la maison du roi, Turgot, les finances. La nation espéra. Malheureusement les privilégiés devaient empêcher les réformes, et l'on avait commis la faute de reconstituer les anciens parlements, qui se montrèrent les protecteurs de tous les privilèges. Louis XVI, en voyant les résistances qui l'entouraient, commença à douter de lui et de Turgot; deux mois après avoir dit: « Il n'y a que M. Turgot et moi qui aimions le peuple, » il eut l'insigne faiblesse de lui imposer sa démission. Lorsque Malesherbes s'était retiré de lui-même, un peu auparavant, Louis XVI s'écriait: « Vous êtes plus heureux que moi; vous pouvez abdiquer. » Après l'incapable ministère de Clugny, Maurepas confia les finances au banquier genevois, Necker, 1777. Celui-ci inspira de la confiance aux capitalistes et trouva dans l'emprunt les ressources dont le gouvernement avait besoin. Louis XVI, entraîné par la force de l'opinion publique, s'était en effet déclaré le protecteur et l'allié des colonies d'Amérique, révoltées contre l'Angleterre. La guerre fut bien soutenue par notre marine, et le traité de Versailles la termina heureusement, en 1783; on avait affaibli la Grande-Bretagne, reconquis la liberté des mers et assuré

l'indépendance des Etats-Unis; mais l'on avait dépensé 1400 millions, et la guerre n'avait pas été assez décisive pour relever la royauté et la noblesse; elle avait au contraire excité l'enthousiasme en faveur des principes qui venaient de triompher. Necker avait introduit de sages réformes dans l'administration des finances; mais son goût pour les idées nouvelles et surtout la publication du *compte rendu* des finances excitèrent contre lui les parlements, les courtisans, Vergennes, Maurepas; il fut forcé de donner sa démission, mai 1781.

2° *Ministres courtisans*, 1781-1789. Maurepas étant mort, regretté de Louis XVI, 1781, Vergennes eut surtout la confiance du roi; puis la reine commença dès lors à exercer sur son époux un empire absolu; elle fut désormais plus que lui le véritable représentant de la royauté. Après Joly de Fleury et d'Ormesson, de Calonne fut porté au contrôle général des finances par la cabale du comte d'Artois et des Polignac, que soutenait la reine. Il érigea la prodigalité en système, 1783-1787 et augmenta encore les embarras financiers de la royauté, au moment où des calomnies fatales commençaient à s'attaquer à la reine comme dans l'affaire du collier (V. LAMOTTE, ROHAN); au moment où la représentation tumultueuse du *Mariage de Figaro*, joué malgré le roi, 1784, était jetée comme une provocation à la foule, avide de changements et de réformes démocratiques. Cependant Louis XVI fut bien accueilli par le peuple, lorsqu'il alla visiter les premiers travaux de Cherbourg, 1786; et il s'honorait, en rédigeant lui-même pour le voyage de la Pérouse des instructions, qui montraient son savoir et son humanité. De Calonne dut, à son tour, proposer de vastes plans de réformes; les *Notables*, qu'il fit réunir à Versailles, 22 fév. 1787, amenèrent sa disgrâce. Son successeur, Loménie de Brienne, fut également choisi par l'influence de Marie-Antoinette. Mais alors recommencèrent les luttes du Parlement, qui refusait d'enregistrer les édits et les emprunts; des troubles éclatèrent dans plusieurs provinces; en Dauphiné, l'assemblée de Vizille demanda la réunion des états généraux; et, lorsque Brienne fut forcé de donner sa démission, Necker fut rappelé pour préparer la France à ce grand événement, 1788. Dans ces dernières années, plusieurs bonnes réformes avaient été cependant accomplies; Louis XVI avait décrété la libre circulation des grains à l'intérieur, l'abolition de la mort civile pour les protestants, l'abolition de la *question préalable*, du *servage* dans les domaines royaux, etc. Mais la nation voulait une révolution complète; elle l'espérait de la réunion des Etats-généraux, tandis que le parti de la cour voyait là surtout un moyen dangereux, mais nécessaire, pour tirer la France de la crise financière, qu'il était impossible de conjurer autrement. Une seconde assemblée des notables, 1788, avait rejeté le principe de la double représentation du tiers état, que réclamait l'opinion publique. Louis XVI, conseillé par Necker, statua en faveur du doublement du tiers, mais sans rien régler sur le mode de délibération des états.

3° *Louis XVI pendant la révolution*, 1789-1793. Le roi, cédant à son entourage ne sut ni diriger, ni dominer, ni satisfaire les Etats-généraux, réunis le 5 mai 1789, à Versailles. Il sembla, au contraire, se déclarer pour les ordres privilégiés, et dès lors perdit toute la popularité qui lui restait. Le tiers état, sur la motion de Sieyès, se déclara *Assemblée nationale*, le 17 juin; le roi voulut avoir recours, mais trop tard, à l'intimidation; le fameux *serment du Jeu de Paume*, 20 juin, répondit à ses menaces, les députés refusèrent d'obéir aux ordres qu'il leur donna dans la séance royale du 23 juin; le roi parut céder et engagea les privilégiés à se réunir aux députés du tiers état; mais l'on rassembla des troupes pour employer la force, et le renvoi de Necker fut décidé. La prise de la Bastille par le peuple, 14 juillet, était bien une révolution, comme le disait à Louis XVI le duc de La Rochefoucauld-Liancourt. Le roi sembla se confier à l'Assemblée nationale, rappela Necker, et se rendit à Paris, le 17, où Bailly était nommé maire, La Fayette, commandant de la garde nationale, où la cocarde tricolore avait remplacé les insignes de la vieille monarchie. Alors l'émigration commence; Louis XVI est abandonné par ceux qui auraient pu surtout le défendre; et leurs manifestations menaçantes au dehors compromettent de plus en plus le prince infortuné, que l'opinion publique accusera dès lors d'être leur intime allié, malgré ses promesses, malgré ses déclarations solennelles. On songe dès lors à emmener le roi à Metz; l'imprudent banquet des gardes du corps à Versailles est l'occasion de la terrible émeute des 5 et 6 octobre;

la foule tumultueuse arrache Louis XVI et sa famille du palais des anciens rois pour les ramener à Paris, comme prisonniers. En quittant Versailles, Louis XVI dit, à la vue du portrait de Charles I^{er}: « Tel fut le sort de ce prince, tel sera le mien! » Le roi, cependant, avait sanctionné tous les décrets de l'Assemblée; mais, obéissant aux conseils de la reine, il se laissait aller, quoique avec répugnance, à solliciter les secours des rois étrangers; il espérait encore sauver le trône, en gagnant à sa cause plusieurs des hommes influents du parti de la révolution. De là ses négociations secrètes avec Mirabeau, puis avec Barnave et les Lameth, plus tard avec Guadet et les Girondins. Malheureusement, entraîné par la reine, il repoussa toujours l'appui plus sûr du parti constitutionnel, dont La Fayette était le chef. Deux mois après la mort de Mirabeau, le roi voulut fuir loin de Paris et se réfugier dans l'armée du marquis de Bouillé, placé sur la frontière N. E. Là, soutenu par les étrangers qui commençaient dès lors à s'unir contre la révolution (assemblée de Mantoue), il pourrait se défendre contre ses ennemis et reprendre son autorité. Reconnu par le maître de postes, Drouet, et arrêté à Varennes, 22 juin 1791, il fut ramené à Paris, et suspendu de ses pouvoirs par l'Assemblée. Les meneurs du parti républicain demandèrent sa déchéance, et l'émeute du Champ-de-Mars, qui vit couler le sang, diminua l'influence des constitutionnels. Cependant le roi prêta serment à la constitution nouvelle, que l'Assemblée nationale venait enfin de terminer, 14 septembre; il était réintégré dans l'exercice de ses droits, mais il était profondément humilié: « Ah! madame! disait-il à la reine, en rentrant au château, tout est perdu, et vous avez été témoin de cette humiliation! Quoi! vous êtes venue en France pour voir.... » L'Assemblée législative, réunie le 1^{er} octobre, commença par supprimer les qualifications de *sire* et de *majesté*. Entraînée par le parti de la Gironde, pleine de défiance à l'égard de la royauté, de haine à l'égard des nobles et des prêtres, elle prépara l'établissement de la république. Le roi refusa de sanctionner les deux décrets contre les émigrés et contre les prêtres insermentés; c'était son droit; mais dès lors tout fut rompu entre le peuple et lui. Vainement il déclara la guerre à l'empereur François II, 20 avril 1792, vainement il accepta le ministère girondin de Roland, Servan, Clavières, Dumouriez. Après la lettre si dure de Roland et la retraite du ministère, il tomba dans un découragement qui allait jusqu'à l'abattement physique; il fut dix jours de suite, sans prononcer une parole; les prières, les larmes de la reine le décidèrent à sortir de cette léthargie; il envoya Mallet-Dupan en Allemagne pour solliciter les secours des souverains. Mais une insurrection se préparait; le 20 juin, 20 à 30,000 personnes, avec des armes, des canons, envahirent les Tuileries. Louis XVI, au milieu du danger, resta ferme et digne, déclarant d'un ton calme à la foule qu'il ne s'était jamais écarté de la constitution, acceptant le bonnet rouge et le verre de vin qu'on lui offrait; mais le lendemain, il écrivait à l'abbé Hébert, son confesseur: « Venez me voir; j'ai fini avec les hommes, je n'ai plus besoin que du ciel. » Cependant il espérait encore être sauvé par les étrangers, qui allaient passer la frontière. Mais l'insolent manifeste du duc de Brunswick souleva les passions patriotiques et les fureurs révolutionnaires. La patrie fut déclarée en danger, quarante-sept sections de Paris demandèrent la déchéance du roi; une dernière insurrection fut publiquement organisée. Au 10 août, les Tuileries furent envahies, les Suisses, les derniers défenseurs de la famille royale, furent massacrés, et Louis XVI se réfugia dans le sein de l'Assemblée. Le roi, suspendu de ses fonctions, prisonnier au Luxembourg, puis renfermé au Temple avec sa famille, n'était plus désormais que la victime malheureuse de la révolution triomphante. Dès lors il déploya dans l'adversité le plus ferme caractère; sa courageuse résignation ne se démentit pas un instant. Soumis à la surveillance la plus vexatoire, il montra ces modestes vertus de père et de chrétien, qui firent oublier à beaucoup les fautes et les faiblesses du roi. La Convention avait proclamé la république; le 13 novembre, on demanda le jugement de Louis XVI; s'il était coupable d'intelligences avec les émigrés et les étrangers, sa déchéance était la peine qu'on pouvait légalement lui infliger; mais pour les montagnards, comme le disait Robespierre, il s'agissait, non d'un jugement, mais d'une mesure de salut public: « Louis doit mourir parce qu'il faut que la patrie vive. » Conduit le 11 décembre devant la Convention, il fut

interrogé, répondit aux 54 chefs d'accusation, et put se choisir un défenseur. Il prit Tronchet et Malherbes, qui s'adjoignirent le jeune Desèze; mais on le sépara de sa famille. Le 26 décembre, il reparut à la barre de la Convention; il fut vainement défendu par Desèze. La discussion dura douze jours, du 27 décembre au 7 janvier; les Girondins cherchèrent vainement, par humanité, à sauver la vie de Louis XVI; déclaré coupable de conspiration par 695 voix, il fut condamné à mort par 387 voix sur 721 votants; l'appel au peuple, proposé par les Girondins, avait été rejeté par 425 voix contre 281. Après une dernière entrevue déchirante avec sa famille, après avoir reçu les secours de la religion, assisté de M. de Firmont, Louis XVI fut conduit à la place de la Révolution, au milieu d'un appareil de guerre formidable et du silence profond d'une multitude immense. Il mourut, avec une fermeté toute chrétienne, en protestant de son innocence, sur l'échafaud même; un roulement de tambours, sur l'ordre de Santerre, empêcha ses paroles de parvenir jusqu'à la foule entassée, 21 janvier 1793. Dans son testament, écrit le 25 décembre, il avait pardonné à ses ennemis et déclaré qu'il ne se reprochait aucun des crimes qu'on lui avait imputés. Les restes de Louis XVI furent portés au cimetière de la Madeleine, placés dans une fosse et recouverts d'une grande quantité de chaux vive; c'est sur l'emplacement de ce cimetière qu'on a élevé la chapelle expiatoire de la rue d'Anjou. — Outre les instructions données à la Pérouse, on a de Louis XVI: *Description de la forêt de Compiègne*, 1766; *les Maximes morales et politiques tirées du Télémaque*, 1766; la traduction de la première partie de l'œuvre de Gibbon, qui parut sous le nom de Leclerc de Septchènes; *Réflexions sur mes entretiens avec M. le duc de la Vauguyon*, longtemps restées manuscrites; on lui attribue un *Supplément à l'art du serrurier*, 1789. — Droz a écrit *l'Histoire de Louis XVI pendant les années où l'on pouvait prévenir ou diriger la révolution*, 5 vol. in-8°; M. de Falloux a publié *l'Histoire de Louis XVI*, 1840, in-8°, et M. Roisselet de Sauclières, *l'Histoire du procès de Louis XVI*, 1851, qui avait déjà été écrite par Jauffret, en 1793.

Louis XVII (LOUIS-CHARLES DE FRANCE), fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, né à Versailles le 27 mars 1785, mort à la tour du Temple le 8 juin 1795, dauphin après la mort de son frère aîné, Louis-Joseph, 1789, fut enfermé au Temple avec sa famille, en 1792; séparé d'abord de son père, puis de sa mère, le 5 juillet 1793, il fut confié, par la Commune de Paris, à la garde du cordonnier Simon, qui l'accabla de mauvais traitements et l'enferma dans une espèce de tombeau, où son corps se désorganisa et son intelligence s'éteignit peu à peu. Les soins qu'on lui donna dans les derniers mois de sa vie furent inutiles; il mourut le 8 juin. Plus tard, plusieurs imposteurs essayèrent de se faire passer pour Louis XVII, qui aurait échappé aux horreurs de la prison; Mathurin Bruneau et le Prussien Naundorf furent ceux qui firent le plus de bruit et le plus de dupes. V. A. de Beauchesne, *Louis XVII, sa vie, son agonie, sa mort*, 1852, 2 vol. in-8°.

Louis XVIII (LOUIS-STANISLAS-XAVIER), né à Versailles le 17 nov. 1755, mort à Paris le 16 septembre 1824, frère de Louis XVI, porta d'abord le titre de comte de Provence. Il épousa, en 1771, Louise-Marie-Joséphine de Savoie, fille du roi de Sardaigne. Instruit, ayant des goûts littéraires, imbu de l'esprit du xviii^e s., il vécut, dans son palais du Luxembourg ou dans son château de Brunoy, entouré d'écrivains, étudiant l'histoire, écrivant quelques pamphlets ou composant des madrigaux à la manière de Dorat. Dans l'assemblée des notables de 1787, il contribua à la chute de Calonne, et eut son jour de popularité; à la seconde assemblée des notables, il se prononça pour la double représentation du tiers. Il sembla d'abord favorable à la révolution, et se défendit énergiquement contre ceux qui l'accusaient d'avoir trempé dans le complot de Favras. Mais, au moment de la fuite du roi, il quitta Paris sous un déguisement, et, plus heureux que son frère, arriva sans obstacle à Bruxelles, juin 1791. Il refusa d'obéir aux décrets de l'Assemblée législative et aux prières de Louis XVI, il fut déclaré déchu de ses droits à la régence. Après le 10 août, il prit part aux opérations de l'armée de Condé, mais fut entraîné dans la retraite de l'armée prussienne. Il se retira à Hamm (Westphalie), prit le titre de régent, au nom de son neveu Louis XVII, 27 janvier 1793, et celui de roi après la mort du jeune prince, 1795. Il fut reconnu par quelques fidèles, par

plusieurs cabinets de l'Europe, mais pour la plupart resta le comte de Lille. Il entretint des correspondances secrètes avec plusieurs agents royalistes, avec Cambacérès, Barras, Pichegru; mais, en 1796, il fut forcé de quitter Vérone par le gouvernement vénitien, s'éloigna de Blankenbourg après le traité de Campo-Formio, et vint s'établir à Mittau, en Courlande. Lorsque Paul I^{er} se rapprocha du premier Consul, Louis XVIII fut reçu par la Prusse, à Memel et à Varsovie; c'est de là qu'il répondit avec fermeté aux avances de Bonaparte, et qu'il adressa à tous les souverains de l'Europe une protestation solennelle contre la proclamation de l'Empire. Après le traité de Tilsitt, il se rendit en Angleterre, vécut obscurément à Gosfield jusqu'à la mort de la reine, 1810, puis à Hartwell jusqu'en 1814. — La chute de Napoléon amena le rétablissement des Bourbons; après avoir proclamé la déchéance de l'Empereur, 5 avril, le sénat appela au trône le frère de Louis XVI, 6 avril. Pendant que le comte d'Artois, lieutenant général du royaume, prenait possession du gouvernement et signait la malheureuse convention du 25 avril, qui réduisait la France aux limites de 1792, Louis XVIII remerciait, à Londres, le prince régent des secours qu'il lui avait donnés, puis débarquait à Calais, 24 avril, recevait, à Compiègne, les maréchaux, le corps législatif, et, le 2 mai, publiait la *déclaration de Saint-Ouen*, dans laquelle, sans faire l'abandon de ses droits légitimes, il posait les bases d'une constitution libérale et promettait une charte. Le 3, il entra dans la capitale; le 30 mai, il signait le traité de Paris, qui confirma les conditions de la convention du 25 avril; enfin, le 4 juin, il octroya la *charte constitutionnelle*, qui était datée de la dix-neuvième année de son règne. — Les fautes de la première Restauration, les prétentions des émigrés, les faveurs dont il fallut les combler, les craintes qu'inspirait le clergé, les actes du congrès de Vienne, amenèrent l'aventure des Cent Jours. Devant Napoléon, revenant de l'île d'Elbe, Louis XVIII, abandonné par la France mécontente ou stupéfaite, quitta Paris dans la nuit du 19 mars 1815 et se retira à Gand. La défaite de Waterloo, et les intrigues de Fouché lui rendirent le trône. La proclamation de Cambrai, 28 juin, était digne et habile; mais la situation du nouveau gouvernement était plus difficile que jamais, après la seconde Restauration; les alliés étaient plus exigeants, les royalistes plus passionnés et plus avides de vengeance. Louis XVIII, après s'être débarrassé de son premier ministre, Talleyrand-Fouché, confia les affaires au duc de Richelieu, et, par la convention du 20 novembre 1815, conjura de grands dangers par de douloureux sacrifices. Mais la réaction royaliste fut plus forte que le gouvernement; il y eut des condamnations juridiques (Ney, Labédoyère), des assassinats (Brune, Ramel); il y eut les excès populaires de la *terreur blanche*, surtout dans le Midi. Puis la chambre des députés, la *chambre introuvable*, comme on l'appela, se déclara l'ennemie de la révolution, de ses principes, de ses actes, de ses partisans; on établit les cours prévôtales; les *catégories* de M. de la Bourdonnaye menacèrent de nouvelles proscriptions; le mécontentement provoqua des complots, comme celui de Didier, à Grenoble, etc. Louis XVIII fut effrayé des exigences croissantes de la réaction, et, soutenu par les conseils énergiques de M. Decazes, qu'il aimait, il rendit l'ordonnance du 5 septembre 1816. Elle arrêtait les progrès de la réaction, en déclarant qu'aucun article de la charte ne serait révisé, et en prononçant la dissolution d'une chambre ultra-royaliste. Pendant près de quatre ans, Louis XVIII s'efforça de gouverner avec l'appui des modérés, voulant *royaliser la nation et nationaliser le royalisme*, comme le disait M. Decazes. Soutenu par la nouvelle chambre, le gouvernement fit accepter la loi électorale de 1817, présentée par M. Lainé, ministre de l'intérieur, puis la loi du recrutement de l'armée, œuvre du maréchal Gouvion Saint-Cyr, 1818. En même temps, aux conférences d'Aix-la-Chapelle, le duc de Richelieu, avec l'appui du czar Alexandre, à la grande joie de Louis XVIII, obtint l'évacuation du territoire français par les troupes alliées qui y tenaient encore garnison. Le roi, malgré les craintes du parti ultra-royaliste, malgré son frère, le comte d'Artois, continua de persévérer dans sa politique sage libérale, et, après la retraite du duc de Richelieu, le ministère Dessoles-Decazes, 1818-1819, eut l'honneur de présenter et de faire triompher une loi sur la liberté de la presse, œuvre remarquable de M. de Serres. Mais les progrès menaçants des libéraux ou indépendants dans la chambre, dans la presse, dans le

pays, commencèrent à effrayer le gouvernement; après l'émotion causée par l'élection de l'abbé Grégoire, M. Decazes songeait à modifier la loi électorale, lorsque l'assassinat du duc de Berry vint assurer le triomphe du parti de l'ancien régime, 1820. M. Decazes fut obligé de donner sa démission. Louis XVIII, cédant aux prières de son entourage, s'annulant de plus en plus, se laissa entraîner par l'esprit de réaction. Le second ministère du duc de Richelieu, fév. 1820-déc. 1821, prépara la voie au ministère purement royaliste de M. de Villèle. Des lois exceptionnelles furent votées contre la presse et la liberté individuelle; une nouvelle loi électorale, dite *du double vote*, donna le pouvoir à la grande propriété, à l'aristocratie. Puis le duc de Richelieu, qui paraissait trop modéré, dut céder la place au ministère dirigé par MM. de Villèle, de Corbières, de Peyronnet, Mathieu de Montmorency. Le parti religieux de la *congrégation* s'empara de la plupart des emplois importants; le comte d'Artois semblait déjà régner. A ces excès, à ces imprudences du parti de l'ancien régime, répondirent les excès, les imprudences du parti libéral; aux Pères de la Foi, aux missionnaires, aux processions, s'opposèrent les carbonari, les sociétés secrètes, les tentatives de conspirations militaires; on surveilla, on supprima les cours publics; M. de Frayssinous devint grand-maître de l'université. Dans les premières années de la Restauration, le gouvernement s'était associé, mais avec une certaine modération, à la politique de la Sainte-Alliance. En 1823, au congrès de Vérone, la France demanda à intervenir par les armes dans les affaires d'Espagne, pour combattre la révolution; le parti royaliste et religieux l'avait impérieusement exigé; Louis XVIII obéit; la chambre des députés fut alors le théâtre du plus grand scandale; Manuel, l'une des gloires de l'opposition, fut violemment expulsé par une majorité passionnée et injuste. L'expédition d'Espagne, dirigée par le duc d'Angoulême, rétablit l'autorité absolue de Ferdinand VII; les royalistes, exploitant leur triomphe momentané, entrèrent en foule dans la nouvelle chambre de 1824, où les libéraux comptèrent à peine quelques membres. M. de Villèle fit décider que désormais la chambre ne serait renouvelée intégralement que tous les sept ans, mais il échoua dans son projet de la conversion des rentes. Cependant Louis XVIII, affaibli par les infirmités, ne régnait plus que de nom. Il mourut le 16 septembre, laissant le trône à son frère, Charles X. Prince sagace et mesuré, assez disposé au bel esprit et au scepticisme, il avait compris la nécessité du gouvernement représentatif; sa sagesse égoïste l'avait empêché d'avoir une grande initiative, mais il avait su éviter bien des fautes; il aimait les lettres et les arts, il savait écrire; cependant il n'exerça qu'une influence secondaire sur le mouvement remarquable des intelligences pendant son règne. On lui a attribué : *les Mannequins, conte ou histoire, comme l'on voudra*, 1776; *Description historique d'un monstre symbolique*, 1784; *Eclaircissements sur le livre rouge*, 1790; *Relation d'un voyage à Bruxelles et à Coblenz*, 1823; *Correspondance et écrits de S. M. Louis XVIII*, 1824; *Lettres écrites d'Hartwell*, 1824; des poésies légères, des traductions de quelques odes d'Horace, son poète favori, l'opéra de *la Caravane*, signé par Morel, la comédie du *Luthier de Lubeck*, jouée au Théâtre-Français en 1818. Les *Mémoires*, publiés sous son nom, sont apocryphes.

Louis-Philippe I^{er}, roi des Français, né à Paris, le 6 octobre 1773, mort à Claremont (Surrey), le 26 août 1850, fils du duc d'Orléans et de Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon, qui, par son père, le duc de Penthièvre, descendait du comte de Toulouse, fils légitimé de Louis XIV. Il fut élevé avec sa sœur, M^{me} Adélaïde, et ses frères, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais, par M^{me} de Genlis, qui lui donna une éducation virile, à *la Jean-Jacques*, dont le jeune prince sut profiter. Il eut d'abord le titre de duc de Valois, puis celui de duc de Chartres, en 1785, avec le brevet de colonel d'un régiment de dragons. En 1789, il applaudit aux idées nouvelles, fut du club des Jacobins et y remplit même les fonctions d'appariteur et de censeur. En 1791, à Vendôme où il tenait garnison, il donna plusieurs preuves de dévouement et reçut une couronne civique pour avoir retiré du Loir un homme qui se noyait. Il prit part aux événements de la guerre, en 1792, et se distingua surtout, comme lieutenant général à Valmy et à Jemmapes. Il engagea vainement son père à se retirer en Amérique, combattit, sous Dumouriez, en Hollande, à Neerwinden, 1793, et, pour sauver ses jours menacés, fut forcé de le suivre dans sa

défection, mais refusa de combattre la France. Il se réfugia en Suisse avec sa sœur, la plaça dans un couvent, donna lui-même des leçons de géographie et de mathématiques, pendant huit mois, dans un modeste pensionnat de Reichenau (Grisons), sous le nom de Chabaud-Latour, et y apprit la mort de son père et les malheurs de sa famille. Il prit le titre de duc d'Orléans, 1794, quitta la Suisse, se rendit à Hambourg, alla visiter les Etats Scandinaves, arriva jusqu'au cap Nord; puis, de retour à Hambourg, s'embarqua pour l'Amérique, 1796; à cette condition, ses parents, encore retenus prisonniers en France, étaient rendus à la liberté. Ses deux frères le rejoignirent; ils visitèrent ensemble une partie des Etats-Unis, mais furent repoussés des colonies espagnoles; alors ils revinrent en Angleterre, 1800, et vécurent à Twickenham; les instances de leur mère étaient parvenues à les reconcilier avec Louis XVIII et leurs parents de la branche aînée; le duc de Montpensier mourut de la poitrine, en 1807; le comte de Beaujolais, atteint du même mal, succomba à Malte, en 1808. Louis-Philippe fut alors recueilli en Sicile par le roi Ferdinand, dont il épousa la fille, Marie-Amélie, en 1809. Sur l'invitation des cortès d'Espagne, il vint pour combattre en faveur de l'indépendance de la péninsule, mais il fut repoussé par les intrigues de l'Angleterre, et revint en Sicile, où il attendit les événements. En 1814, il rentra en France, où Louis XVIII lui rendit les biens considérables de sa famille et le nomma colonel-général des hussards. Mais ses opinions libérales et ses antécédents le rendaient suspect, tandis que parmi les mécontents de cette époque plusieurs pensaient au prince dans le cas d'une révolution nouvelle et formaient peut-être des complots en sa faveur. Au retour de l'île d'Elbe, il fut envoyé avec le comte d'Artois à Lyon, pour arrêter la marche de Napoléon; cette tentative fut inutile, et le duc d'Orléans quitta bientôt la France pour un second exil et rejoignit sa famille à Twickenham. Après Waterloo, il rentra à Paris, le 29 juillet; mais les défiances des royalistes s'étaient encore augmentées à son égard; pendant les Cent jours, il s'était tenu à l'écart; personne ne le regardait comme impossible; à la Chambre des pairs, il avait osé combattre des tendances cruellement réactionnaires; aussi Louis XVIII provoqua-t-il son départ pour l'Angleterre, où il resta jusqu'en 1817. De retour en France, malgré sa conduite prudente, malgré ses rapports plus affectueux et plus intimes avec ses parents de la branche aînée, il ne cessa de mériter une popularité qui devait grandir, profitant de toutes les fautes commises par le gouvernement de la Restauration, ouvrant ses salons aux députés libéraux, aux écrivains, aux artistes, faisant élever ses enfants avec les fils de la bourgeoisie et donnant l'exemple des vertus privées les plus aimables. Charles X, en 1824, lui accorda le titre d'*Altesse royale*, que Louis XVIII lui avait refusé, et lui assura la possession de tous les biens de sa maison, demeurés à l'Etat, à titre d'apanage. Plus d'une fois il avait blâmé, avec modération, la marche du pouvoir, et déclaré qu'il ne voulait plus quitter la France pour un nouvel exil, lorsque les ordonnances de juillet amenèrent la révolution de 1830. Il fut comme oublié pendant les trois jours du combat, à Neuilly où il vivait, par les deux partis qui se disputaient la victoire. Le 30 au matin, M. Laffitte lui-même et les chefs de la bourgeoisie libérale croyaient qu'une réconciliation était encore possible. Mais le peuple, qui avait combattu, et le gouvernement provisoire de l'Hôtel de Ville déclarèrent *qu'il était trop tard*; les députés de la réunion Laffitte crurent alors que le duc d'Orléans était le seul homme capable de sauver la royauté constitutionnelle, et il fut appelé aux fonctions de *lieutenant général* du royaume. « On me suppliait d'accepter, disait-il vingt ans plus tard; la république allait être proclamée. Je croyais que c'était le plus grand malheur qui pût frapper la France, je me résignai. » Reçu par La Fayette à l'Hôtel de Ville, il fut consacré par les acclamations populaires. Charles X le nomma lui-même lieutenant général du royaume, 1^{er} août; puis, après avoir abdicqué, le chargea de faire proclamer Henri V; c'était une tâche au-dessus des forces du duc d'Orléans; le peuple s'était déclaré contre la branche aînée et le système politique qu'elle représentait fatalement; Louis-Philippe n'avait qu'à choisir entre le trône et l'exil; il accepta la couronne que lui offrit l'assemblée des députés, après avoir juré fidélité à la nouvelle Charte, rapidement révisée et amendée, 7 août; il fut proclamé sous le nom de Louis-Philippe I^{er}, roi des Français. Son règne de dix-

huit ans peut se diviser en trois parties : 1^o de 1830 à 1836, le roi, de concert avec le parlement, lutte avec énergie et succès contre les partis et surtout contre l'esprit révolutionnaire ; 2^o de 1836 à la fin de 1840, la royauté et la chambre des députés se disputent la direction du gouvernement ; c'est l'époque des rivalités et des crises ministérielles ; 3^o du 29 octobre 1840 au 24 février 1848, la royauté et la majorité gouvernent en bonne intelligence, mais repoussent les innovations, les réformes, jusqu'au jour où la royauté constitutionnelle disparaît dans une violente tempête.

1^{re} Période. — Louis-Philippe avait promis que la *Charte serait désormais une vérité* ; dès le premier jour, il se proposa de rétablir l'ordre à l'intérieur, en respectant les libertés qui venaient d'être consacrées ; au dehors il voulut faire accepter la royauté nouvelle par les souverains effrayés et menaçants, sans courir les aventures d'une guerre révolutionnaire. Deux partis se trouvaient en présence dans ses conseils, celui du *mouvement* et celui de la *résistance* ; il crut devoir faire quelques concessions à l'opinion publique exaltée, et le ministère Laffitte (2 novembre) lui parut nécessaire pour calmer les esprits, au moins pendant la crise du procès des ministres de Charles X. L'émeute fut vaincue ; le droit et la modération triomphèrent des mauvaises passions révolutionnaires ; mais la Fayette dut donner sa démission de commandant général des gardes nationales de France, et renoncer à ces pouvoirs extraordinaires, qui lui faisaient une sorte de dictature ; Dupont de l'Eure sortit du ministère, et, après les scènes tumultueuses de Saint-Germain-l'Auxerrois, 14 février 1831, Laffitte dut céder la place à des hommes plus énergiques, plus capables de combattre le désordre et de rendre la sécurité au pays. Telle fut la tâche entreprise par le ministère dirigé par Cas. Périer, 15 mars 1831. C'est alors qu'une nouvelle loi électorale fut adoptée par la Chambre des députés, qui se montra moins libérale que le gouvernement, 19 avril 1831, et que la Chambre des pairs fut reconstituée, mais privée de ce qui pouvait faire sa force politique, l'hérédité, 18 oct. — 19 novembre. Le gouvernement parlementaire était établi sur ses bases principales ; les ministres, responsables, marchaient d'accord avec le roi, et savaient faire respecter leur indépendance ; les émeutes furent sévèrement réprimées, à Paris, à Lyon, à Grenoble, les complots légitimistes ou républicains furent déjoués ; le système du *juste milieu* triompha. Au dehors, la paix fut maintenue, grâce surtout à l'énergique volonté du roi, qui, comme prince et comme homme, détestait la guerre ; Talleyrand, ambassadeur à Londres, avait jeté les bases d'une alliance intime avec l'Angleterre ; M. Molé, ministre des affaires étrangères, avait déjà soutenu le principe de *non-intervention*. Casimir Périer fut encore plus explicite : « Nous ne concédons à aucun peuple, disait-il, le droit de nous forcer à combattre pour sa cause, et le sang français n'appartient qu'à la France. » Malgré les excitations du parti révolutionnaire et de tous ceux qui voulaient la guerre pour prendre une revanche de Waterloo, le principe de non-intervention fut appliqué résolument dans trois grandes affaires. La Belgique s'était soulevée contre la Hollande ; la France prit immédiatement sous son patronage l'indépendance de la Belgique ; c'était son intérêt. Les conférences de Londres triomphèrent des résistances du roi Guillaume, que soutenaient la Prusse, l'Autriche et la Russie ; Louis-Philippe se prononça contre l'élection du prince de Leuchtenberg, repoussa l'annexion de la Belgique, refusa la couronne pour son fils, le duc de Nemours, mais s'entendit heureusement avec l'Angleterre pour assurer le trône de Léopold de Saxe-Cobourg, qu'un mariage avec la fille du roi, la princesse Louise, unit intimement à la France, 1832. Deux fois l'armée française passa la frontière pour défendre la Belgique, 1831, 1832, et le siège d'Anvers ne fut pas sans gloire. La Pologne, malgré les vives sympathies qu'excitait cette noble cause, ne pouvait pas être soutenue par la France dans sa lutte désespérée contre la Russie ; on ne put que protester contre les faits accomplis. En Italie, sans vouloir combattre pour les patriotes de Modène, de Parme, de Bologne et d'Ancône, on obtint l'évacuation du territoire pontifical par les Autrichiens, on conseilla de sages réformes dans le célèbre *memorandum* adressé à Grégoire XVI, et lorsque les Autrichiens reparurent à Bologne, Casimir Périer, dans un intérêt français, n'hésita pas à braver l'Europe, en faisant occuper Ancône par une division française, 1832. A la même époque, l'amiral Roussin forçait l'entrée du Tage et dictait à

dom Miguel les réparations qu'on avait le droit d'exiger de lui (juillet 1831). Lorsque Casimir Périer mourut du choléra, 16 mai 1832, la monarchie constitutionnelle semblait fondée. Elle put résister aux ennemis qui l'attaquèrent à la fois ; la tentative des légitimistes, dirigée par la duchesse de Berry dans la Vendée, échoua ; elle fut arrêtée à Nantes, conduite à Blaye, et plus tard rendue à la liberté, quand elle cessa d'être dangereuse. Le fameux *compte rendu* des députés de l'opposition fut réfuté avec vigueur par le roi lui-même et n'agit que médiocrement le pays. L'insurrection républicaine des 5 et 6 juin 1832, à Paris, rallia la bourgeoisie autour de la royauté menacée. — Le ministère du 11 octobre 1832, sous la présidence du maréchal Soult, réunit les hommes les plus considérables du parti conservateur, MM. de Broglie, Guizot, Thiers ; avec quelques modifications il dura jusqu'en 1836, et resta fidèle, sous les auspices du roi, à la politique inaugurée par Casimir Périer. Au dehors, on montra une fermeté modérée à l'égard des gouvernements absolutistes ; on assura, de concert avec l'Angleterre, par le traité de la *quadruple alliance*, le triomphe de la cause constitutionnelle, en Portugal, avec dona Maria, en Espagne, avec Isabelle, 1834 ; à l'intérieur, c'est l'époque des lois sur l'instruction primaire, 1833, sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, sur l'organisation départementale, sur les caisses d'épargne, etc. Pour assurer la sécurité et combattre les sociétés secrètes, on fit les lois sur les crieurs publics et contre les associations ; ce fut l'occasion de nouvelles émeutes républicaines à Lyon, à Paris, etc., 1834, au moment où l'exposition des produits de l'industrie montrait les progrès considérables accomplis depuis la révolution de juillet. Le procès des accusés d'avril devant la Chambre des pairs, qui avait pour but d'achever la ruine de l'opinion républicaine, eut peut-être pour résultats fâcheux de grandir les accusés et de jeter quelque déconsidération sur la chambre haute. L'odieux attentat de Fieschi, 28 juillet 1835, fut l'occasion de lois nouvelles, jugées nécessaires pour protéger le gouvernement ; ces *lois de septembre* irritèrent néanmoins les partis et ne désarmèrent pas les haines. Cependant la royauté était assise sur des bases qui paraissaient plus solides que jamais.

2^{me} Période. — Deux partis, parmi les hommes politiques, se dessinèrent alors et donnèrent lieu aux luttes parlementaires, aux crises ministérielles, *ce fleau moderne*, comme le roi l'écrivait. Les uns soutenaient que *le roi règne et ne gouverne pas*, que l'influence principale doit appartenir au parlement par l'intermédiaire de ministres responsables ; les autres réclamaient pour la royauté une action plus directe et plus efficace. Louis-Philippe, qui avait la conscience de sa valeur, n'était pas homme à subordonner la royauté à la Chambre. La question de la conversion des rentes, soulevée par M. Humann, fut l'occasion de la retraite des ministres du 11 octobre. On vit alors se succéder le ministère du 22 février 1836, dirigé par M. Thiers ; celui du 6 septembre, dirigé par MM. Molé et Guizot ; celui du 15 avril 1837, dirigé par M. Molé ; après deux dissolutions consécutives de la Chambre (oct. 1837 et fév. 1839), le ministère intérimaire du 31 mars 1839, puis le ministère du 12 mai, sous la présidence du maréchal Soult, enfin le ministère du 1^{er} mars 1840, présidé par M. Thiers. A l'intérieur, malgré ces luttes malheureuses dans les sphères gouvernementales, cette période ne fut pas stérile ; réformes dans le régime douanier, loi sur les chemins vicinaux, abolition de la loterie, des maisons de jeu, amnisties de 1836, de 1840, question des chemins de fer, etc. La tentative du prince Louis-Napoléon Bonaparte à Strasbourg, 28 oct. 1836, quoiqu'elle eût complètement échoué, fut une cause d'embarras pour le gouvernement. Le prince fut mis en liberté et transféré en Amérique ; mais ses complices furent acquittés par le jury de Colmar, 1837. Les lois de *disjonction* et de *non-révélation*, présentées par le ministère, furent rejetées par la Chambre ; la proposition de donner en apanage Rambouillet au duc de Nemours suscita une vive opposition et provoqua des pamphlets, comme ceux de M. de Cormenin, qui firent accuser bien injustement le roi d'avarice et de cupidité. Mais le mariage du duc d'Orléans avec la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin, 30 mai 1837, suivi de l'inauguration du Musée national de Versailles, 10 juin, rendit quelques moments de calme à Louis-Philippe, malgré plusieurs attentats nouveaux dirigés contre sa personne. Malheureusement, en 1839, une coalition parlementaire, préparée depuis quelque temps, réunit contre le ministère

Molé les principaux chefs des partis dans la Chambre; c'était l'influence personnelle du roi qui se trouvait attaquée au nom des principes constitutionnels; la coalition triompha, et la royauté fut moralement vaincue. Louis-Philippe était alors cruellement frappé dans ses affections de père; Marie d'Orléans, duchesse de Wurtemberg, mourut de consommation à Pise, 2 janv. 1839. Les troubles causés dans les esprits par les crises ministérielles permirent aux républicains socialistes de tenter l'émeute du 12 mai; elle fut facilement réprimée; mais le ministère du 13 mai, présidé par le maréchal Soult, dut se retirer un an plus tard, à la suite du rejet de la dotation de 500,000 francs demandée pour le duc de Nemours. Sous le ministère du 1^{er} mars 1840, on développa surtout les progrès du commerce et de l'industrie; le duc de Nemours épousa la princesse Victoire de Saxe-Cobourg; la colonne de Juillet fut inaugurée; on obtint de l'Angleterre la translation des restes de Napoléon en France, et la nouvelle tentative du prince Louis-Napoléon à Boulogne, 5 août, échoua. — Pendant cette période, on intervint en Suisse dans l'affaire des réfugiés politiques, 1836-37; mais, tout en soutenant la régente d'Espagne, Christine, Louis-Philippe refusa deux fois d'intervenir par les armes dans les affaires de la Péninsule. L'amiral Leblanc punit Rosas, dictateur de la république Argentine, en bloquant les ports de la Plata, 1838; l'amiral Baudin et le prince de Joinville forcèrent le gouvernement du Mexique à donner les réparations demandées, après la prise de Saint-Jean-d'Ulloa, 1838. Mais la question d'Orient, suscitée par la nouvelle lutte du sultan Mahmoud et du pacha d'Égypte, fut sur le point de jeter l'Europe dans une guerre générale. Mal engagée par le ministère du 13 mai, trop favorable, comme l'opinion publique, à Méhémet-Ali; trop hésitant, et, d'ailleurs, trompé par la politique de lord Palmerston, cette question tourna contre la France les grandes puissances de l'Europe, malgré les efforts de M. Thiers pour conserver l'alliance anglaise. Le traité de Londres du 15 juillet 1840, en laissant la France en dehors du concert européen, blessa vivement les susceptibilités nationales. On fit des armements de guerre; on vota les fortifications de Paris. Mais Louis-Philippe, après la note du 8 octobre, crut qu'il était désormais inutile de braver l'Europe, et le cabinet du 1^{er} mars se retira.

3^e Période. — Le ministère du 29 octobre, présidé d'abord par le maréchal Soult, mais représenté surtout par M. Guizot, doit durer jusqu'à la fin du règne. La majorité conservatrice, disciplinée par M. Duchâtel, marche de concert avec le roi. Le gouvernement, confiant dans sa force et dans sa politique, se refuse alors à toute concession, à toute innovation, et repousse la réforme parlementaire comme la réforme électorale, que soutient surtout avec ardeur la gauche dynastique. À l'intérieur, cette période ne fut pas cependant stérile; citons, parmi les lois nombreuses, celles sur le travail des enfants dans les manufactures, sur l'établissement des grandes lignes de chemins de fer (1842), sur les brevets d'invention, les patentes, les prisons, les caisses d'épargne, etc., etc. C'est le temps des grands débats entre le clergé et l'Université au sujet de la liberté d'enseignement, des attaques passionnées contre les jésuites. Il y eut des troubles passagers causés par le recensement, par les inondations, par la cherté des grains. Au dehors, le traité des Détroits du 13 juillet 1841 avait fait rentrer la France dans le concert européen, et l'influence pacifique du pays contribua en Espagne au triomphe des modérés et s'étendit sur l'Italie, la Grèce, la Belgique, une partie de l'Allemagne. Mais, malgré le voyage du roi en Angleterre, 1844, malgré les deux visites de la reine Victoria à Eu, 1845, 1845, l'entente cordiale avec l'Angleterre, troublée depuis les événements de 1840, ne put jamais être complètement rétablie. L'opinion publique, en France, manifesta ses préventions et ses craintes dans les discussions sur le droit de visite pour la répression de la traite, 1842-43; dans les débats au sujet du désaveu de l'amiral Dupetit-Thouars et de l'indemnité Pritchard, 1844-45. Louis-Philippe eut aussi à conjurer les dispositions hostiles ou jalouses de l'Angleterre, dans les affaires du Maroc, mais surtout dans celles des mariages espagnols; malgré lord Palmerston, la reine Isabelle épousa son cousin, l'infant don François, et sa sœur fut mariée à un fils de Louis-Philippe, le duc de Montpensier, 1846. De nombreux traités de commerce furent alors conclus avec la Hollande, la Chine, la Perse, la Belgique, etc. On fonda des établissements français à Nossi-Bé, aux îles Marquises, à Taïti, à Grand-Bassam, à Assinie, au

Gabon, à Mayotte. Enfin, pendant les dix-huit années du règne, malgré des obstacles de toute nature, la conquête de l'Algérie avait été glorieusement poursuivie; notre armée, admirable de dévouement, de discipline et de courage, sous d'illustres généraux, parmi lesquels on comptait les quatre fils du roi, avait triomphé de tous les ennemis, des Arabes, de l'empereur du Maroc, complètement vaincu par Bugeaud, à la bataille d'Isly, 1844; et le duc d'Aumale, par la reddition d'Abd-el-Kader (nov. 1847), avait assuré pour toujours l'Algérie à la France. — Mais le roi avait fait de grandes pertes; s'il avait échappé à plusieurs tentatives nouvelles de régicide, il avait vu la mort fatale de son fils aîné, le duc d'Orléans, 13 juillet 1842, et il perdit, à la fin de 1847, les conseils dévoués de sa sœur, M^{me} Adélaïde. L'opposition, battue dans la Chambre des députés, résolut de répandre l'agitation dans le pays, en organisant la campagne des banquets réformistes; cette agitation, quoique *superficielle et factice*, avait troublé les esprits, que la prédication des doctrines socialistes, le dénigrement systématique d'une presse hostile, l'influence d'une littérature souvent malsaine avaient trop démoralisés. Le discours du roi flétrit ces *agitations soulevées par des passions ennemies ou par des entraînements aveugles*; l'opposition décida que le banquet réformiste du XII^e arrondissement aurait lieu malgré les défenses du gouvernement; M. Barrot et 55 députés déposèrent une demande de mise en accusation des ministres. Mais, au moment où le roi recommandait d'éviter toute collision, la révolution commença aux cris de *Vive la réforme!* qu'une partie de la garde nationale crut pouvoir pousser, sans danger, pour donner une leçon à la couronne. Louis-Philippe, cédant aux prières de son entourage, consentit avec douleur à la retraite de ses ministres, 25 février, au moment où les sociétés secrètes descendaient dans Paris et ranimaient l'émeute. M. Molé, M. Thiers, M. Odillon Barrot se succédèrent en quelques heures; on retira au maréchal Bugeaud les pouvoirs qu'on venait de lui conférer. Il n'y eut plus de commandement, de gouvernement; le vieux roi crut alors pouvoir et devoir abdiquer en faveur de son petit-fils, le comte de Paris. Pendant que la royauté du jeune prince, avec la régence de la duchesse d'Orléans, succombait au milieu des scènes lamentables de la Chambre des députés, 24 février, Louis-Philippe se réfugiait à Eu, était forcé de se cacher pour se rendre de là à Honfleur et au Havre, où un navire anglais put le recueillir. Il eut au moins la consolation de se réunir à tous les membres de sa famille dans la résidence de Claremont, propriété du roi des Belges. C'est là qu'il vécut encore deux ans, occupé de liquider honnêtement la dette qu'il avait laissée en France, continuant ses *Mémoires*, déplorant *son exil qu'il n'avait pas mérité*, disait-il, et justifiant les principaux actes de sa vie et de sa politique. Pendant son règne, la France avait dépensé plus de deux milliards et demi en travaux publics, routes, ponts, ports, canaux, chemins de fer, etc. Outre les fortifications de Paris, on avait fait de grands travaux sur toutes nos frontières, et de nombreux monuments avaient été élevés ou terminés à Paris et dans les principales villes. — Louis-Philippe a eu huit enfants: le duc d'Orléans, père du comte de Paris, né en 1838, et du duc de Chartres, né en 1840; Louise, reine des Belges, 1812-1850; Marie, princesse de Wurtemberg, 1815-1859; le duc de Nemours, né en 1814; Clémentine, princesse de Saxe-Cobourg-Gotha, née en 1817; le prince de Joinville, né en 1818; le duc d'Aumale, né en 1822; le duc de Montpensier, né en 1824.

Louis, ROIS D'ALLEMAGNE, EMPEREURS.

Louis le Germanique, roi de Germanie, fils de Louis le Débonnaire, 806-876, reçut la Bavière au partage d'Aix-la-Chapelle, en 817; s'unit à ses frères dans leurs révoltes contre leur père; puis à Charles le Chauve contre les prétentions de leur frère aîné, Lothaire. Après la bataille de Fontenoy, le traité de Verdun, 843, donna à Louis toute la Germanie à l'est du Rhin. Il eut à combattre les Slaves: Obotrites, Wendes, Bohémiens, Moraves; il voulut enlever l'Aquitaine à son frère Charles, roi de France; puis il fut même proclamé roi par les seigneurs Neustriens, 857, mais fut repoussé par le clergé, et surtout par l'archevêque de Reims, Hincmar; les paysans se soulevèrent contre les étrangers, les seigneurs effrayés se rapprochèrent de Charles, et Louis se retira à Worms, 859. Les deux frères semblèrent complètement réconciliés à l'assemblée de Coblentz, 860. Il divisa ses États entre ses trois fils, 865;

mais il eut à combattre, à plusieurs reprises, Carloman de Bavière et Louis de Saxe. A la mort de son neveu, Lothaire II, roi de Lorraine, il partagea ses Etats avec le roi de France, Charles le Chauve, 870. Il eut ensuite à lutter contre le Morave Zwentibald. En 875, à la mort de son neveu, l'empereur Louis II, roi d'Italie, il disputa sa succession à Charles le Chauve et ravagea la Neustrie. Sous ce prince, courageux et capable, la Germanie se constitua, et des missionnaires saxons allèrent porter l'Evangile dans les pays slaves et scandinaves.

Louis I^{er}, empereur. V. Louis I^{er}, roi de France.

Louis II, empereur et roi d'Italie, 822-875, fils aîné de Lothaire I^{er}, fut associé par lui à l'empire et gouverna l'Italie. Il eut à lutter sans cesse contre les papes, les seigneurs qui aspiraient à l'indépendance, et surtout contre les Normands et les Sarrasins. Battu par ceux-ci, sous les murs de Bari, 867, il s'empara de cette forteresse, en 871. Il fut retenu prisonnier par le duc de Bénévent et contraint de reconnaître son indépendance. Sa fille Ermengarde épousa Boson, roi d'Arles.

Louis III, roi de Germanie, fils du précédent, eut d'abord en partage, 865, la Franconie orientale, la Saxe, la Thuringe. Il se révolta plusieurs fois contre son père; plus tard il battit, près d'Audernach, son oncle, Charles le Chauve, et lui enleva toute la Lorraine. Il s'empara de la Bavière, au détriment de son frère Carloman, malade, et de son jeune neveu, Arnoul. Il eut surtout à lutter contre les Normands, qui vinrent brûler le palais de Charlemagne à Aix-la-Chapelle.

Louis III, dit *l'Aveugle*, roi de Provence, d'Italie, empereur, petit-fils de Louis II par sa mère Ermengarde, 879-929, devint roi d'Arles ou de Provence, 890; disputa la couronne d'Italie à Bérenger, 900, et fut couronné empereur par le pape, Benoît IV. En 904, il fut surpris à Vérone par son rival qui lui fit crever les yeux; il put retourner en Provence.

Louis IV, dit *l'Enfant*, roi de Germanie, né en 895, succéda à son père, Arnoul, en 900. La Germanie était alors ravagée par les Hongrois et par les guerres des seigneurs qui cherchaient à se rendre indépendants. La féodalité allemande parvint à se constituer. Louis IV mourut en 911; c'est le dernier prince de la race carlovingienne qui régna en Allemagne.

Louis V, empereur d'Allemagne, fils du duc de Bavière, né en 1282, fut nommé empereur, en 1314, à la mort de Henri VII, par la plupart des princes allemands; mais il eut pour rival Frédéric d'Autriche. La guerre fut acharnée; vainqueur à Muhlendorf, il prit Frédéric; plus tard, en 1325, il consentit à partager avec lui la dignité impériale. Il eut alors à combattre Jean de Bohême et Léopold d'Autriche, frère de Frédéric. Il fit une expédition en Italie, 1327; fit arrêter Galéas Visconti à Milan, assiégea Pise avec l'aide de Castruccio Castracani, et fut couronné à Rome, 1328, par les évêques de Venise et d'Aleria. Mais Jean XXII était depuis longtemps son ennemi et l'avait plusieurs fois excommunié; Louis le fit déposer à Rome, comme hérétique, et nomma un antipape, Nicolas V. Les Italiens se soulevèrent alors, et Louis revint honteusement en Allemagne. Il eut de nombreuses guerres à soutenir contre Jean de Bohême et Otton, duc d'Autriche; le roi de France, Philippe VI, défendait ses ennemis; Louis V s'unit, en 1358, à Edouard III d'Angleterre et le nomma vicaire impérial, à la diète de Coblenz. Mais toujours poursuivi par les papes d'Avignon, il vit les princes d'Allemagne toujours soulevés contre lui. En 1346, Charles, fils de Jean de Bohême, fut nommé empereur, et Louis mourut d'apoplexie à la chasse, l'année suivante.

Louis, ROIS D'ESPAGNE, D'ETRURIE, DE NAPLES, DE HONGRIE, ETC.

Louis, roi d'Espagne, fils aîné de Philippe V et de Louise-Gabrielle de Savoie, né en 1707, épousa M^{lle} de Montpensier, fille du duc d'Orléans, 1722. Philippe V abdiqua en faveur de son fils, 1724; Louis fit enfermer sa jeune femme, pour la punir de ses désordres précoces, mais il mourut le 31 août, et Philippe V remonta sur le trône.

Louis, roi d'Etrurie, fils de Ferdinand, duc de Parme, né en 1775, épousa, en 1795, Marie-Louise de Bourbon, fille de Charles IV, roi d'Espagne. En 1801, en vertu d'un traité signé à Madrid, l'arme passa à la France, et un royaume d'Etrurie fut formé de la Toscane et de Piombino, en faveur du jeune Louis de Parme. Louis mourut en 1803. — Son fils, Louis II (Charles-

Louis de Bourbon), né en 1799, proclamé roi d'Etrurie, perdit, en 1807, ses Etats réunis à la France. Plus tard il devint duc de Parme, sous le nom de Charles II.

Louis de Tarente, roi de Naples, 1520-1562, petit-fils du roi Charles le Boiteux, épousa sa cousine, Jeanne I^{re}, après le meurtre du roi André, 1546. Il fut forcé de fuir devant Louis de Hongrie, se rendit à Avignon, gagna le pape, et put rentrer dans le royaume de Naples, grâce aux secours des condottieri du duc Warrier. Le pape déclara Jeanne et Louis innocents de la mort d'André. Il mourut, peu regretté de la reine, dont il avait partagé les désordres.

Louis I^{er} de France, roi de Sicile ou de Naples, comte de Provence, duc d'Anjou et du Maine, second fils du roi Jean, 1539-1584, fut l'un des premiers à fuir, à la bataille de Poitiers, 1556, fut désigné pour aller comme otage en Angleterre, après la paix de Brétigny, 1560, et revint en France sans permission. Sous Charles V, il fut lieutenant général du Languedoc, combattit le roi de Navarre et les Anglais, qu'il défit près de la Réole, 1577, mais leva d'énormes impôts sur le Languedoc et excita des révoltes. Jeanne de Naples l'adopta pour son successeur, en 1580; mais il eut un rival dans la personne de Charles de Durazzo. Il fut nommé régent de France pendant la minorité de Charles VI. Son avidité excita de nouvelles révoltes, surtout à Paris. Excité par le pape Clément VII, il réunit une armée pour aller venger la mort de Jeanne, étranglée par les ordres de Charles de Durazzo. Mais les maladies décimèrent ses soldats et il mourut de chagrin dans une petite ville de la Pouille, 1584.

Louis II d'Anjou, roi de Naples, Sicile et Jérusalem, duc d'Anjou, comte de Provence, etc., 1577-1447, fils du précédent, d'abord sous la tutelle de sa mère, Marie de Blois, s'empara de Naples, en 1589, mais en fut chassé par Ladislas. Il essaya vainement, dans trois autres expéditions, 1409, 1410, 1411, de reprendre Naples. De retour en France, il se déclara contre le parti bourguignon et maria sa fille Marie d'Anjou avec le dauphin, qui fut depuis Charles VII. Maître de la Provence, il institua le parlement d'Aix et augmenta les privilèges des universités d'Aix et d'Angers.

Louis III d'Anjou, roi de Naples, duc d'Anjou et de Touraine, comte du Maine et de Provence, 1405-1434, fils du précédent, resta fidèle à la cause de Charles VII, son beau-frère, disputa le royaume de Naples à Alfonse le Magnanime, roi d'Aragon et de Sicile, que Jeanne II avait adopté après lui, et mourut à Cosenza. Son frère, René, lui succéda.

Louis d'Aragon, roi de Sicile, 1538-1555, succéda à son père, Pierre II, en 1542. Sous son règne agité, la faction des Palizzi excita des troubles continuels, dont le roi de Naples, Louis de Tarente, ne sut pas profiter.

Louis I^{er}, dit *le Grand*, roi de Hongrie, puis de Pologne, né en 1326, succéda à son père Charobert en 1342, soumit la Transylvanie révoltée, et Alexandre, voïvode de Valachie; secourut son oncle, Casimir III, roi de Pologne, contre Jean de Bohême, 1344, et vainquit les Croates. Il voulut ensuite venger la mort de son frère André, assassiné par Jeanne de Naples; traversa l'Italie, 1347, et s'empara du royaume de Naples, où il fit périr plusieurs complices du crime. Mais la peste le força à retourner dans ses Etats, 1348. Il fit une seconde expédition en Italie, 1350, et consentit à signer la paix, sous la médiation du pape. Il enleva aux Vénitiens Zara et la Dalmatie, 1356-1357, et força le roi des Bulgares à payer tribut, 1362. Il succéda à son oncle en Pologne, 1370; mais mécontenta ses nombreux sujets qui se révoltèrent. De sa femme, Elisabeth de Bosnie, il laissa deux filles, qui lui succédèrent, en 1382, Marie en Hongrie et Hedwige en Pologne.

Louis II, roi de Hongrie et de Bohême, né en 1506, succéda à son père Ladislas VI, 1516, fut le jouet des grands, épousa, en 1521, Marie d'Autriche, sœur de Charles-Quint; attira sur la Hongrie les armes de Soliman II, et fut vaincu et tué à la bataille de Mohacz, 1526. Ferdinand d'Autriche, son beau-frère, lui succéda dans ses deux royaumes.

Louis Bonaparte. V. NAPOLÉON.

Louis, PRINCES.

Louis de France, dauphin, fils de Louis XIV, né à Fontainebleau, 1661-1711, eut pour gouverneur le duc de Montausier et pour précepteur Bossuet, qui écrivit pour lui le *Discours sur l'histoire universelle*; c'est encore pour lui qu'on entreprit la belle collection des au-

teurs latins, *Ad usum Delphini*. Tous les efforts pour l'instruire furent inutiles; son esprit resta borné; il n'eut de passion que pour la chasse. Il épousa, en 1679, Marie-Anne-Christine de Bavière, qui lui donna trois fils; elle était peu aimable et il l'aima médiocrement. On a souvent parlé de sa liaison avec M^{me} du Roure (Louise de Caumont), et surtout avec M^{lle} Choin, qui fut à Meudon une Maintenon au petit pied. Le dauphin, à la tête de l'armée d'Allemagne, prit Philipsbourg, Heidelberg, Manheim, 1689; il fit les campagnes suivantes, sans rien de remarquable. Il s'annula complètement devant son père, et ne montra de tendresse qu'à son second fils, Philippe, qui devint roi d'Espagne.

Louis de France, dauphin. V. BOURGOGNE (DUC DE).

Louis de France, dauphin, fils de Louis XV et de Marie Leczinska, né à Versailles, 1729-1765, fut avant tout un prince honnête et pieux. Il assista à la bataille de Fontenoy, 1745, et fut un instant chargé des affaires, après l'attentat de Damiens. Il était dévoué aux jésuites, et fut mal avec M^{me} de Pompadour et le duc de Choiseul. De son mariage avec Marie-Josèphe de Saxe, il eut trois fils, qui furent Louis XVI, Louis XVIII et Charles X; deux filles, la reine de Sardaigne, Clotilde, et M^{me} Elisabeth.

Louis I^{er} de Nevers, comte de Flandre et de Nevers, né vers 1304, succéda à son grand-père, Robert III de Béthune, 1322, poussa ses sujets à la révolte par ses exactions et ses violences, implora l'appui de Philippe VI de Valois, et, après la victoire des Français à Cassel, 1328, se signala par de cruelles vengeances. Le brasseur Arteveldt organisa bientôt l'insurrection des communes flamandes, et appela à leur secours le roi d'Angleterre, Édouard III. Louis de Nevers, toujours allié à la France, mourut à la bataille de Crécy, 1346.

Louis II de Male, comte de Flandre et de Nevers, fils du précédent, né à Male ou Marle, près de Bruges, 1350-1384, fut blessé à Crécy, se déclara pour la France, et maria sa fille, en 1369, à Philippe, duc de Bourgogne; Charles V lui rendit alors Lille, Douai, Béthune. Les Flamands se soulevèrent contre lui, le battirent à Bruges, et prirent pour chef Philippe Arteveldt. Mais la noblesse de France, conduite par le jeune Charles VI et par Philippe de Bourgogne, écrasa les Flamands à Rosbecque, 1382. Ceux-ci cependant, soutenus par les Anglais, continuaient à lutter, lorsque Louis mourut, frappé d'un coup de poignard par le duc de Berri, disent les uns, ou plutôt de mort naturelle.

Louis (FRÉDÉRIC-CHRISTIAN), prince de Prusse, plus connu sous le nom de *Louis-Ferdinand*, neveu de Frédéric II, 1772-1806, d'une bravoure aventureuse, combattit les Français de 1792 à 1795. Plus tard il fut l'un des partisans les plus emportés de la guerre contre Napoléon I^{er}. Placé par le prince de Hohenlohe à la tête de l'avant-garde, il fut tué au combat de Saalfeld, 9 octobre 1806. On lui a élevé un monument dans cet endroit, en 1823.

Louis, PERSONNAGES DIVERS.

Louis (Saint), second fils de Charles II, *le Boiteux*, roi de Naples, né à Brignoles (Provence), 1274-1297, servit d'otage pour son père, de 1288 à 1294, fut traité durement à Barcelone, entra dans l'ordre des Franciscains et fut nommé évêque de Toulouse, en 1295. Le pape Jean XXII, qui avait été son précepteur, le canonisa, en 1317. On le fête le 11 avril.

Louis Bertrand (Saint), dominicain espagnol, né à Valence, 1526-1581, fut célèbre, comme missionnaire et prédicateur, en Amérique et en Espagne, et fut canonisé par Clément XI, 1671, et par Alexandre VIII, 1690. C'est le patron de la Nouvelle-Grenade. On le fête le 10 octobre.

Louis de Gonzague (Saint), jésuite italien, né à Castiglione, 1568-1591, fut page à la cour de Philippe II, entra dans le noviciat des jésuites, à Rome, et mourut d'une fièvre lente, contractée au service des pestiférés. Il a été canonisé, en 1726, par Benoît XIII.

Louis de Grenade, dominicain espagnol, né à Grenade, 1505-1558, provincial de son ordre en Portugal, directeur de la régente Catherine, veuve de Jean III, refusa toute espèce de dignités pour composer ses nombreux ouvrages, qui forment 6 vol. in-fol. ou 19 vol. in-8°. On y remarque *Le Guide des Pécheurs*, le *Mémorial de la vie chrétienne*, le *Livre de l'Oraison et de la Méditation*, le *Symbole de Foi*, des *Sermons*, etc. Ses *Oeuvres* ont été traduites en français, sous la direction de M. l'abbé Bareille.

Louis (ANTOINE), chirurgien, né à Metz, 1723-1792,

d'abord chirurgien-major de régiment, fut protégé par La Peyronie, fut membre de l'Académie de chirurgie et professeur estimé de physique. C'est lui qui a publié les tomes II-V des *Mémoires* de l'Académie. Il eut beaucoup de célébrité dans les questions de médecine légale; ses articles remarquables de l'*Encyclopédie* ont été réimprimés dans son *Dictionnaire de chirurgie*, 1772, 2 vol. in-12.

Louis (VICRON), architecte, né à Paris, en 1735, mort après 1810, eut le premier grand prix, séjourna à Rome, et fut chargé de travaux importants: à Paris, les galeries du Palais-Royal, l'ancienne salle du Théâtre-Français; à Bordeaux, le Grand-Théâtre, des hôtels, des rues; des églises à Besançon, à Dunkerque, etc. Il fut ruiné par la Révolution. On a retrouvé la collection précieuse de ses études et de ses plans, surtout pour les embellissements de Bordeaux.

Louis (DOMINIQUE, baron), né à Toul, 1755-1837, destiné à l'état ecclésiastique, entra de bonne heure au parlement de Paris. Talleyrand fut son protecteur; Louis l'assistait à la célébration de la messe du Champ de Mars, le 14 juillet 1790. Il venait d'être nommé ministre plénipotentiaire en Danemark, lorsqu'il fut forcé d'émigrer en Angleterre. Après le 18 brumaire, il rentra en France, occupa avec distinction des emplois secondaires dans les bureaux de la guerre et de la Légion d'honneur, devint maître des requêtes, conseiller d'État, 1811, baron de l'Empire. Ministre des finances en 1814, il rendit de grands services par son intelligence et sa probité sévère; il fit reconnaître par le gouvernement les dettes antérieures à 1814, et rétablit hardiment les contributions indirectes. Il suivit Louis XVIII à Gand, mais se retira du ministère avec Talleyrand, nov. 1815. Royaliste modéré à la Chambre des députés, il redevint ministre des finances, à la fin de 1818, se retira avec le général Dessoles, 1819, et dès lors vota avec l'opposition jusqu'en 1830. Il fit partie des 221 et signa la protestation contre les ordonnances. Ministre des finances après la révolution de Juillet, il réorganisa le service du trésor et contribua à ranimer le crédit. Il rentra aux affaires dans le cabinet du 13 mars 1831, et ne se retira de la vie active que le 11 octobre 1832. Il fut alors nommé pair de France. On lui a reproché la rudesse de son caractère, mais on a généralement loué ses talents remarquables d'administrateur des finances.

Louis (Ordre de **Saint-**), ordre militaire, institué par Louis XIV, en 1695. Le roi était le grand maître; les princes du sang, les maréchaux, les amiraux en faisaient partie de droit. Il y avait des grand' croix, des commandeurs, des chevaliers; pour y être admis, il fallait être catholique et avoir vingt ans de services. La croix, à 8 pointes, avec des fleurs de lis d'or aux angles, était suspendue à un ruban rouge couleur de feu; on y voyait une image de saint Louis, avec la légende: *Ludovicus Magnus instituit*, 1695; de l'autre côté, une épée nue dans une couronne de laurier, avec ces mots: *Bellicæ virtutis præmium*. Supprimé à la Révolution, rétabli en 1815, cet ordre a disparu en 1830.

Louis XV (Place). V. COXCORDE (Place de la).

Louis d'or, monnaie frappée depuis 1640, sous Louis XIII; elle valut d'abord 21 fr. 53 c., puis 24 francs. En 1810, les louis d'or furent remplacés par les *Napoléon* de 20 francs. — Il y eut aussi des *louis d'argent*, frappés sous Louis XIII, valant 3 fr. 10 c.; on les appela plus tard *écus blancs*.

Louis (Canal), canal qui fait communiquer la Regnitz, affl. du Mein, avec l'Altmühl, affl. du Danube, et par conséquent la mer du Nord avec la mer Noire. Il a été creusé, sur le tracé d'un canal commencé par Charlemagne, par ordre de Louis I^{er}, roi de Bavière.

Louis (Saint-), village de l'arr. d'Altkirch, à 2 kil. O. d'Huningue (H^e-Alsace); 1,500 hab. C'est la dernière station française du chemin de fer de Paris à Bâle. Douanes.

Louis (Saint-), village de l'arr. et à 50 kil. E. de Sarreguemines (Lorraine). Très-importante fabrique de cristaux, qui occupe près de 2,000 personnes.

Louis (Saint-), v. de la Sénégambie, capit. des possessions françaises du pays, dans l'île du même nom, formée par le Sénégal, à 14 kil. de son embouchure dans l'Atlantique; 12,000 hab., presque tous nègres musulmans ou mulâtres franco-oulofs. Résidence du gouverneur et d'un préfet apostolique, siège d'une Cour d'appel. C'est là que sont transportées les gommes que la colonie exporte en France.

Louis (Saint-), v. des Etats-Unis, dans l'Etat de Mississouri, avantageusement située sur le Mississipi, au S. du

confl. du Missouri et au N. de celui de l'Ohio, à 190 kil. E. de Jefferson. Fondée en 1764 par des Français de la Louisiane, elle avait 4,600 hab. en 1810, 70,000 en 1850, 311,000 en 1870. Evêché catholique, cour suprême, université, école de médecine. C'est le grand marché de l'Ouest et le centre du commerce du bassin du Mississipi : grains, farines, salaisons de porc, robes de buffle, pelleteries, fourrures, bétail, sucre, café, whisky, fer. Nombreuses fonderies, forges, minoteries, huileries, porcheries, fabriques de chaussures, scieries de bois, brasseries, fabriques de tabac, chantiers de construction de bateaux. Saint-Louis est le centre de plusieurs chemins de fer qui vont à Chicago, à New-York, à la Nouvelle-Orléans, à Omaha : ce dernier doit rejoindre bientôt San-Francisco.

Louisbourg, v. de l'Amérique anglaise, sur la côte S. O. de l'île du Cap-Breton, dans le gouvernement de la Nouvelle-Écosse. Autrefois grande place forte, aujourd'hui pauvre port de pêche. Fondée en 1720 et fortifiée ; prise par les Anglais sur les Français en 1744, rendue en 1748, reprise par les Anglais en 1758, et gardée par eux au traité de Paris, en 1763 ; démantelée.

Louisbourg. V. LUDWIGSBURG.

Louise de Savoie, mère de François I^{er}, née au Pont-de-l'Ain, 1476-1551, fille de Philippe, comte de Bresse, puis duc de Savoie, et de Marguerite de Bourbon, mariée à Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, 1490, veuve en 1496, vécut à Romorantin avec ses enfants François et Marguerite, puis au château d'Amboise. Haineuse, avide d'argent et d'autorité, elle fut comme à demi disgraciée jusqu'à la mort de la reine Anne qui la détestait. Lorsque son fils, François I^{er} fut roi, 1515, elle eut une part considérable, mais souvent malheureuse, dans le gouvernement. Elle fit échouer l'expédition de Lautrec en Italie, en retenant l'argent qui lui était destiné, 1522, ce qui amena la mort du surintendant Semblançay. Secondée par le chancelier Duprat, elle intenta au connétable de Bourbon un procès qui le décida à trahir la France pour se venger, 1523. Elle fit donner le commandement de l'armée d'Italie à son favori Bonnivet. Mais, régente pendant la captivité de son fils, elle montra de l'énergie et de l'habileté, se rapprocha de Henri VIII et mit la France en défense. En 1529, elle négocia, à Cambrai, la *paix des Dames* avec Marguerite, tante de Charles-Quint. A sa mort, elle avait dans ses coffres la somme énorme de 1,500,000 écus d'or. Elle a laissé un *Journal*, de 1501 à 1522, publié par Guichenon et dans les Mémoires relatifs à l'Hist. de France.

Louise de Lorraine, femme du roi de France, Henri III, née à Nomény, 1555-1601, fille de Nicolas de Lorraine, comte de Vaudemont, épousa le roi, deux jours après le sacre, et fut pieuse, charitable, aimant surtout à soigner les malades et à consoler les prisonniers. Quoique délaissée par Henri III, elle poursuivit la vengeance de sa mort, et s'adressa souvent à Henri IV. Elle se retira à Chenonceaux pour pleurer et pour prier ; elle essaya de réconcilier le duc de Mercœur, son frère, avec le roi, et réunit un grand nombre de livres pour l'époque. Elle mourut à Moulins.

Louise-Urique de Prusse, reine de Suède, née à Berlin, 1720-1782, sœur de Frédéric II, reçut une bonne éducation, et épousa, en 1744, Adolphe-Frédéric, qui devint roi de Suède en 1751. Elle protégea les lettres, les beaux-arts, l'agriculture, et excita le roi à rendre quelque force à l'autorité royale. Elle chercha des appuis dans le parti des *bonnets*, et forma contre les États, en 1756, un complot qui fut découvert et sévèrement puni. Elle fut humiliée ; elle vit avec douleur la Suède engagée dans la guerre de Sept ans contre Frédéric II. Après la mort de son mari, elle contribua par ses conseils au coup d'État de son fils, Gustave III, le 19 août 1772.

Louise-Marie de France, fille de Louis XV, née à Versailles, 1737-1787, élevée à l'abbaye de Fontevault, se voua à la vie religieuse et entra, en 1770, dans le couvent des Carmélites de Saint-Denis. On a d'elle des *Méditations eucharistiques*, 1789, in-12, et des *Lettres*, publiées par l'abbé Proyart, 1793, in-12.

Louise de Mecklembourg-Strelitz (AUGUSTA-WILHELMINE-AMÉLIE), reine de Prusse, née à Hanovre, 1776-1810, fille du duc Charles de Mecklembourg, épousa, en 1793, le prince royal de Prusse, qui devint roi en 1797, sous le nom de Frédéric-Guillaume III. Sa bienfaisance et son esprit la firent chérir des Prussiens. Elle poussa le roi dans le parti de la guerre contre la France, et fut vivement attaquée par Napoléon et par les journaux français. Il y eut beaucoup d'exagération dans les épi-

grammes et dans les invectives dont elle fut l'objet. Elle souffrit beaucoup de tous les malheurs de la Prusse, mais empêcha le roi d'abandonner l'alliance russe. Quand il fallut traiter, elle essaya vainement, à Tilsitt, de fléchir ou de gagner Napoléon. Ses chagrins hâtèrent sa mort. Frédéric-Guillaume a créé, en 1814, l'*ordre de Louise*, qui n'est accordé qu'à des femmes. Son tombeau en marbre blanc, à Charlottembourg, est l'œuvre de Rauch.

Louise d'Orléans (MARIE-THÉRÈSE-CAROLINE-ISABELLE), reine des Belges, née à Palerme, 1812-1850, fille aînée de Louis-Philippe et de Marie-Amélie, épousa le roi Léopold I^{er}, le 9 août 1832. Accueillie avec sympathie par les Belges, elle a laissé des souvenirs touchants de bonté et de bienfaisance.

Louise de Bourbon (MARIE-THÉRÈSE), régente de Parme, 1819-1866, fille du duc de Berry, suivit sa mère en exil, 1830, épousa le prince héréditaire de Lucques, 1845, et devint duchesse de Parme en 1849. Charles III fut assassiné en 1854 ; elle gouverna comme régente de son fils Robert, montra de l'intelligence et de l'énergie, chercha à gagner la confiance des Italiens ; mais, à la suite des événements de 1859, fut forcée de se retirer en Suisse.

Louisiade, presqu'île de la Nouvelle-Guinée, au S. E., traversée par une haute chaîne de montagnes qui domine le mont Owen-Stanley (4,024 m.). — Archipel de la Mélanésie, à l'E. de la presqu'île, dont il semble être la continuation, entre 8° et 12° lat. S., et 147° et 153° long. E. Les îles principales sont *Saint-Aignan*, *Rossel*, *d'Entrecasteaux*. Découvert par Bougainville, en 1769.

Louisiane, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, entre l'Arkansas au N., et le Mississipi à l'E., le golfe du Mexique au S., le Texas à l'O. Capit., *Bâton-Rouge*. Superf., 407,082 kil. carrés ; pop. 726,915 hab. Pays plat, bas, couvert de forêts de pins, de prairies ou de marais, et d'immenses plantations de cannes ; il produit du sucre, du coton et du riz. Il est arrosé par le Mississipi et ses affluents, le Washita et le Red-river. Villes : Bâton-Rouge, Donaldsonville, Natchitoches, la Nouvelle-Orléans (170,000 hab.) et Madisonville. — L'État de Louisiane n'est qu'une faible portion de l'ancienne colonie française du même nom, fondée sous Louis XIV et qui comprenait presque tout le bassin du Mississipi. La région à l'E. du fleuve, c'est-à-dire les États actuels de Mississipi, Alabama, Tennessee, Kentucky, Illinois, Indiana et Ohio, plus de 800,000 kil. carrés, fut cédée par Louis XV à l'Angleterre, au traité de Paris en 1763. En 1764, la région à l'O. du fleuve fut cédée à l'Espagne pour l'indemniser de la perte de la Floride ; elle comprenait les États actuels de Louisiane, Arkansas, Missouri, la partie orientale du Kansas et du Nebraska et l'Iowa, c'est-à-dire plus de 750,000 kil. carrés. En 1800, l'Espagne céda de nouveau la Louisiane occidentale à la France par le traité de Saint-Ildefonse, et, en 1803, le Premier Consul la vendit aux États-Unis pour la somme de 80 millions. La Louisiane actuelle a été admise dans l'Union comme territoire en 1804, et comme État en 1812.

Louis-Philippe (Terre), terre de l'Océan glacial antarctique, à 800 kil. S. de l'Amérique Méridionale, au S. des Nouvelles-Shetland méridionales, par 63° lat. S. et 60° long. O. Elle est couverte de glaces. Découverte par Dumont-d'Urville, le 27 fév. 1838.

Louisville, v. des États-Unis, sur l'Ohio, à 80 kil. O. de Francfort (Kentucky) ; 101,000 hab. Nombreux hospices et établissements de charité. Minoteries, fonderies, abattoirs et établissements pour la préparation de la viande salée. En face sont les chutes de l'Ohio, que l'on évite par le beau canal de Louisville-Portland.

Loulay, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. de Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure) ; 581 hab.

Loulé, v. de Portugal, à 15 kil. N. de Faro, dans les Algarves ; 12,000 hab. Mines d'argent.

Loup (saint), évêque de Troyes, né à Toul, d'une noble famille gallo-romaine, passa plusieurs années au monastère de Lérins, distribua ses biens aux pauvres, et devint évêque de Troyes, en 427. Il alla avec saint Germain d'Auxerre combattre le pélagianisme dans la Grande-Bretagne ; et, à l'époque de l'invasion d'Attila, sut préserver Troyes de la dévastation. Il mourut en 479. On l'honore le 29 juillet.

Loup de Ferrières, *Lupus Servatus*, né dans le diocèse de Sens, 805-862 (?), étudia à Ferrières, fut élève, à Fulda, de Raban-Maur et d'Eginhard, devint l'un des familiers de Louis le Débonnaire, l'un des conseillers de

Charles-le-Chauve, et, comme abbé de Ferrières, depuis 841, joua un grand rôle dans les affaires politiques et religieuses de l'époque. Ses ouvrages, recueillis par E. Baluze, en 1664 et en 1710, comprennent 154 *Lettres*, intéressantes et d'une forme remarquable; deux traités *De tribus Quæstionibus*, sur la double prédestination, la grâce et le libre arbitre, que plus tard les jansénistes ont admirés, une *Vie de saint Wigbert*, etc.

Loup (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 34 kil. N. E. de Parthenay (Deux-Sèvres), sur le Thoué; 1,583 hab., dont 800 agglomérés. Fabr. de tapis grossiers; commerce de laines. Restes d'un château construit sous Louis XIII par le cardinal de Sourdis.

Loup-sur-Sémouse (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 54 kil. N.-O. de Lure (Haute-Saône); 2,800 hab. Fabr. de kirsch.

Loupe (La), ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. N. E. de Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir); 1,357 hab. Bestiaux, cidre.

Loups-garous. D'après certaines superstitions populaires du moyen âge, c'étaient des esprits malins ou des hommes, qui, en vertu d'un pacte fait avec le diable, parcouraient la nuit les villes et les campagnes.

Louqsor ou Luxor, village de la Haute-Égypte, situé sur l'emplacement et au milieu des ruines de Thèbes, à droite du Nil. Le *Palais de Louqsor* est un grand temple d'Ammon construit par plusieurs Pharaons de la XVIII^e dynastie, Rhamsès le Grand, Ménéphitah I^{er}, Horus, Aménophis III, et surtout Rhamsès III ou Sésotris. Ce dernier y ajouta un immense pylone haut de 16^m,50, avec un péristyle soutenu par 200 colonnes, la plupart encore debout, et dont les plus grandes ont 3^m,50 de diamètre; puis 4 colosses et deux obélisques en syénite rose de 24 et 25 m. de hauteur, dont le premier a été transporté à Paris en 1836 et orne la place de la Concorde.

Lourdes, ch.-l. de canton de l'arr. et à 13 kil. N. E. d'Argelès (Hautes-Pyrénées), près du Gave de Pau et du lac de Lourdes; 4,620 hab. Tribunal de 1^{re} instance de l'arr. Ardoises, marbre. Commerce de vaches laitières. Fabr. de chocolat. Château fort récemment réparé. Anc. capitale du Lavedan en Bigorre.

Louristan, région de la Perse, dans le N. du Khouistan. Anc. *Elymaïde*.

Louroux-Béconnais (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. O. d'Angers (Maine-et-Loire); 3,022 hab., dont 712 agglomérés.

Loustalot (Elysée), publiciste, né à Saint-Jean-d'Angély, 1762-1790, avocat, vint à Paris, en 1789, et fut chargé par Prudhomme de diriger les *Révolutions de Paris*, journal qui eut un grand succès. Quand Loustalot mourut, Camille Desmoulins fit son oraison funèbre; les Cordeliers et les Jacobins prirent le deuil.

Louth, v. d'Angleterre, dans le comté et à 40 kil. E. de Lincoln, sur la Ludd; 7,000 hab. Tapis, papier, savons. Comm. de blé et laines. Belle église gothique.

Louth, village d'Irlande, dans le comté du même nom, à 10 kil. S. O. de Dundalk; 600 hab. — Le comté de LOUTH, compris dans le Leinster, touche à la mer d'Irlande à l'E.; il a 108,000 habitants. Céréales, peaux et beurre. Capitale, *Dundalk*; ville principale, *Drogheda*.

Loutherbourg (Philippe-Jacques), peintre, né à Fulde (Hesse-Cassel), 1740-1812 (?), membre de l'Académie de peinture, 1768, s'est aussi exercé dans la gravure à l'eau-forte. Il a peint à Paris, en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Angleterre; c'est là qu'il imagina des tableaux mouvants, espèce de panoramas; il fut reçu à l'Académie royale de Londres, en 1782. Dans ses batailles et ses sujets champêtres, il a imité Berghem, Wouvermans et les Hollandais.

Louvain, Lovanium, en flamand *Læven*, v. de Belgique, à 24 kil. N. E. de Bruxelles (Brabant), sur la Dyle; 32,000 hab. Grande ville qui compta, dit-on, au XIV^e siècle, 200,000 hab. Université catholique de libre exercice fondée en 1835. Brasseries qui fabriquent par an plus de 200,000 tonneaux de bière. Magnifique hôtel de ville, belle église de Saint-Pierre. L'industrie des laines et des fils la rendit célèbre au moyen âge; elle eut une florissante université depuis 1426.

Louvard (François), théologien, né à Champgénéteux (Maine), 1661-1759, religieux à l'abbaye de Sainte-Méline en Bretagne, appelé à l'abbaye de Saint-Denis, en 1700, prépara une grande édition de saint Grégoire de Nazianze. Mais il interrompit ses travaux d'érudition, pour combattre, avec une ardeur que rien ne fatigua, la

constitution *Unigenitus*, 1713. Sa vie fut dès lors une lutte perpétuelle contre l'autorité ecclésiastique, contre ses supérieurs qui l'estimaient cependant, et contre le gouvernement qui le fit emprisonner plusieurs fois. Il alla mourir en Hollande.

Louveciennes. V. LUCIENNES.

Louvel (Louis-Pierre), né à Versailles, en 1785, mort en 1820. Rêveur et fanatique, à la fois démocrate forcené et bonapartiste inintelligent, il projeta de mettre fin à la branche aînée des Bourbons, et, dans ce but, il assassina, seul et sans complices, le duc de Berry, à la porte de l'Opéra, le 13 février 1820; condamné à mort par la cour des Pairs, sur le réquisitoire du procureur général Bellart, il fut exécuté le 7 juin.

Louverture (Toussaint). V. TOUSSAINT.

Louvet (Jean), dit *le président de Provence*, né vers 1370, mort après 1438, d'abord président à la chambre des Comptes d'Aix, s'attacha à la personne du jeune dauphin Charles, depuis Charles VII, fut relégué à Tours Isabeau de Bavière, 1417, et fut l'un des principaux chefs du parti Armagnac, surtout après la mort du connétable. Il prit part à l'assassinat de Jean sans Peur, maria l'une de ses filles à Dunois, excita beaucoup de plaintes par sa mauvaise administration, et fut forcé, par Tanneguy Du Châtel, de se retirer à Avignon, 1425.

Louvet de Couvray (Jean-Baptiste), né à Paris, 1700-1797, fils d'un papetier, qui descendait d'une famille noble du Poitou, rédigea plusieurs mémoires pour le savant minéralogiste Dietrich, et publia, de 1787 à 1789, un roman trop célèbre, *les Aventures du chevalier de Faublas*. Partisan de la Révolution, il fit l'apologie des journées d'octobre dans le pamphlet de *Paris justifié*, et écrivit un nouveau roman, *Émilie de Varlmont ou le divorce nécessaire*. Lié avec les Girondins, ami et commensal de Roland et de sa femme, il publia le journal *la Sentinelle*, où il attaqua violemment la cour et la royauté. Il prit part au combat du 10 août, et fut député du Loiret à la Convention. Il se déclara courageusement contre les massacres de septembre, et attaqua avec plus d'éloquence que de prudence Danton, Marat et surtout Robespierre (séance du 29 octobre). Il vota la mort du roi, avec l'appel au peuple, dénonça vainement la Commune de Paris et les jacobins, fut l'un des proscrits du 2 juin 1793; se réfugia à Caen, en Bretagne, à Saint-Émilien, près de Bordeaux, où il écrivit avec entrain le *Récit de ses périls*, revint audacieusement à Paris et y resta caché jusqu'après le 9 thermidor. Il rentra à la Convention, mars 1795, reprit, sans succès, la publication de *la Sentinelle*, fut président de la Convention, membre du Comité de salut public, et de la commission chargée de rédiger la constitution de l'an III; publia un placard périodique, intitulé: *Front*, contre les sections; puis, membre du conseil des Cinq-Cents, se montra républicain prononcé. Il fut en butte à l'hostilité du parti réactionnaire, aux avanies de *la jeunesse dorée*, dans le magasin de librairie qu'il avait ouvert au Palais-Royal. Il fut compris dans la première organisation de l'Institut (section de grammaire); accablé de dégoût et d'insultes, il mourut de chagrin.

Louvetier, officier chargé de détruire des loups. Charlemagne avait ordonné aux comtes d'établir dans leur gouvernement deux louvetiers. On trouve un *grand louvetier de France*, dès le XV^e siècle. Depuis 1830, la *louveterie* est attachée à l'administration des eaux et forêts.

Louviers, Luparia, ch.-l. d'arr. à 22 kil. N. d'Evreux (Eure), sur l'Eure, par 49° 12' 48" lat. N., et 1° 10' 2" long. O.; 11,707 hab. Tribunal de commerce, conseil des prudhommes. Grand centre de fabrication de draps fins, qui comprend 20 manufactures, 6 filatures de laine, 6 fabriques de machines à carder, filer et fabriquer les draps, etc. Ces établissements occupent dans la ville et aux environs 14,000 ouvriers. Ville anc. dont la partie neuve, à droite de l'Eure, est bien bâtie, mais dont la partie vieille, à gauche de la rivière, est construite en bois, percée de ruelles et habitée par une population d'ouvriers ignorants et misérables. Louviers fut prise par Henri V d'Angleterre en 1418, reprise par les Français en 1450, reconquise par le duc de Bedford en 1451 et entièrement détruite. Repeuplée en 1461, elle commença la fabrication du drap en 1680; elle en produisait 4,000 pièces en 1789; elle donne aujourd'hui plus de 45,000 pièces.

Louvigné-du-désert, ch.-l. de canton de l'arr.

et à 20 kil. N. E. de Fougères (Ille-et-Vilaine); 3,672 hab., dont 956 agglomérés.

Louville (CHARLES-AUGUSTE d'Allonville, marquis DE), diplomate, né au château de Louville (pays Chartrain), 1668-1751, ami de Fénelon et de Beauvilliers, prit part à l'éducation du duc d'Anjou. Il le suivit en Espagne, déplut aux Espagnols et au duc de Savoie, fut rappelé en France, 1703, et plus tard fut chargé d'une mission du régent auprès de Philippe V, mais échoua, 1716. Du Roure a publié ses *Mémoires secrets sur l'établissement de la maison de Bourbon en Espagne*, 1818, 2 vol. in-8°; une partie de la correspondance curieuse de Louville a été insérée par l'abbé Millot dans ses *Mémoires politiques et militaires*.

Louville (JACQUES-EUGÈNE d'Allonville, chevalier DE), frère du précédent, né au château de Louville, 1671-1752, colonel, à la paix d'Utrecht, se livra à l'étude de l'astronomie et devint membre de l'Académie des sciences. On a de lui plusieurs *Mémoires* curieux dans le recueil de l'Académie et dans le *Mercur*.

Louvois, village de l'arr. et à 20 kil. S. E. de Reims (Marne); 500 hab. Erigé en marquisat, en 1624, acheté par le chancelier Le Tellier, il donna son nom au célèbre ministre de la guerre, Louvois, fils du chancelier.

Louvois (FRANÇOIS-MICHEL Le Tellier, marquis DE), né à Paris, 1641-1691, fils du chancelier Le Tellier, fut, très-jeune encore, nommé conseiller au parlement de Metz, obtint la survivance de la charge de secrétaire d'Etat de la guerre, eut une jeunesse assez dissipée, épousa, en 1662, Anne de Souvré, marquise de Courtanvaux, puis se donna tout entier aux affaires et succéda à son père en 1666. Il eut dès lors une part très-considérable dans le gouvernement de Louis XIV, et exerça une influence de plus en plus grande sur la politique du roi. Comme ministre de la guerre, il organisa l'armée royale, et se montra administrateur actif, intelligent, sévère. Il établit l'ordre et la discipline, donna l'uniforme aux régiments, institua les magasins de vivres, les casernes, les ambulances, les hôpitaux militaires, ordonna les revues régulières des intendants, en faisant disparaître l'abus des passe-volants, fonda des écoles, soumit les officiers à l'ordre du tableau, enfin, par ses réformes, par ses institutions, par sa vigilance despotique, eut une grande part aux succès militaires de Louis XIV. C'est lui qui décida la fondation de l'hôtel des Invalides. Mais, comme homme politique, Louvois, d'un caractère impérieux, d'une ambition égoïste, flatta l'orgueil de son maître pour devenir plus puissant en devenant plus nécessaire; et on est en droit de lui reprocher la plupart des mesures qui tournèrent l'Europe contre la France. Jaloux de Colbert, il entraîna Louis XIV dans la guerre contre les Hollandais, et l'engagea à repousser les conditions de paix qu'ils lui offraient. Jaloux de Turenne, il ne lui donna pas tous les secours nécessaires pour triompher de nos ennemis. Il lui ordonna d'incendier le Palatinat, 1674; il détourna Louis XIV de la guerre maritime et des affaires de Sicile, où il ne jouait pas le premier rôle. A la paix de Nimègue, 1678, il était tout-puissant. Il ne fut pas étranger à la triste affaire des chambres de réunion; mais négocia la fameuse capitulation qui donna Strasbourg à la France, 1681. Le cruel bombardement de Gênes, 1684, et les *Dragonades*, qui précédèrent la révocation de l'édit de Nantes, 1685, ont rendu son nom odieux. Colbert était mort; Louvois, désormais sans rival, surintendant des postes, surintendant des bâtiments du roi, se croyait le maître. Par ses allures insolentes à l'égard des étrangers, il provoqua la formation de la ligue d'Augsbourg. Lorsque la guerre commença, il excita l'horreur de toute l'Europe, en ordonnant l'épouvantable incendie du Palatinat, 1689. Malgré l'énergie et l'activité qu'il ne cessait de déployer, Louvois, par ses hauteurs, avait mécontenté M^{me} de Maintenon et blessé Louis XIV. Il y avait eu déjà plusieurs scènes violentes entre le roi et son ministre, et, sans croire ce qu'affirme Saint-Simon, qu'il allait être mis à la Bastille, on ne peut nier qu'il était sur le point d'être disgracié, lorsqu'il mourut d'une attaque d'apoplexie. Cette mort subite donna lieu à des bruits d'empoisonnement qui ne paraissent nullement fondés. On a publié un *Testament politique de Louvois*, 1695, qui n'est pas de lui; on doit à Chamlay des *Mémoires pour servir à l'histoire de F. Le Tellier, marquis de Louvois*, 1740, in-12, mais il faut surtout, pour connaître Louvois, consulter son *Histoire* par M. Rousset, 4 vol., ouvrage fait d'après les originaux du Dépôt de la guerre, peut-être un peu trop favorable au grand ministre de

Louis XIV. — L'un des fils de Louvois, Barbezieux, lui succéda au ministère de la guerre.

Louvois (CANILLE Le Tellier, abbé DE), 4^e fils du précédent, né à Paris, 1675-1718, eut, dès l'âge de neuf ans, plusieurs abbayes, fut garde de la bibliothèque, intendant du cabinet des médailles, grand-maître de la librairie, et entra, en 1706, à l'Académie française, puis à l'Académie des sciences et à celle des inscriptions. Grand-vicaire de son oncle, l'archevêque de Reims, nommé, en 1717, évêque de Clermont, il s'occupa surtout d'augmenter les manuscrits de la bibliothèque du roi.

Louvois (AUGUSTE-MICHEL-FÉLICITÉ Le Tellier de Souvré, marquis DE), industriel français, 1783-1844, perdit, en 1785, son père, colonel du régiment Royal-Roussillon. Il épousa la fille du prince de Monaco, fut lieutenant de cuirassiers, puis chambellan de Napoléon. Sous-lieutenant des gardes du corps en 1814, il devint pair de France en 1815. Il consacra une partie de sa grande fortune à donner une vive impulsion à l'industrie du fer dans l'arrondissement de Tonnerre, et obtint de justes récompenses aux diverses expositions.

Louvre (Le). Palais situé à Paris, sur la rive droite de la Seine. Il y avait dans cet endroit un rendez-vous de chasse et peut-être une forteresse. Vers 1204, Philippe-Auguste commença à y bâtir une nouvelle forteresse, dont la grosse tour fut une prison royale. Charles V, qui renferma le Louvre dans l'enceinte de Paris, y établit la première bibliothèque publique; on a retrouvé les fondations de ce vieux Louvre en 1867. François I^{er} fit commencer le Louvre moderne, en 1541, sur les plans de Pierre Lescot; Henri II continua l'œuvre, à laquelle travaillèrent Jean Goujon et d'autres artistes célèbres. Androuet Ducerceau commença, sous Charles IX, la grande galerie qui fut achevée sous Henri IV et sous Louis XIII. La magnifique colonnade, à l'E., du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, est due à Claude Perrault, sous Louis XIV. Les travaux du Louvre ne furent repris que sous Napoléon I^{er}, en 1805, sous la direction de Percier et Fontaine; enfin, Napoléon III a eu l'honneur de faire terminer ce superbe édifice, en le rattachant aux Tuileries, 1851-1856; l'œuvre commencée par Visconti, a été achevée par M. Lefuel. L'on admire surtout la cour carrée, si noble et si élégante tout à la fois. Le Louvre est encore célèbre par les admirables collections d'art qu'il renferme.

Lovat (SIMON Frazer, lord), pair d'Ecosse, 1667-1747, appartenait au clan des Frazer. Il était capitaine au service de Guillaume III, lorsqu'il enleva audacieusement la veuve de lord Lovat, dont il prit le nom, fut poursuivi comme coupable de rapt, et s'enfuit auprès du prétendant Jacques III, 1702. Dès lors, sa vie fut une vie d'intrigues politiques peu honorables. Il trahit plusieurs fois les Stuarts et leurs ennemis. George I^{er}, en 1715, pour le récompenser d'une dernière trahison, le mit à la tête du clan des Frazer. Plus tard, cependant, il renoua ses relations avec les Stuarts et seconda l'invasion de Charles-Edouard. Il fut arrêté, conduit à Londres, et condamné à mort par les pairs. Sur l'échafaud, il prononça d'une voix ferme ce vers d'Horace :

Dulce et decorum est pro patria mori.

Lovelace (RICHARD), poète anglais, né à Woolwich (Kent), 1618-1658, fut un brillant seigneur de la cour de Charles I^{er}, consacra sa fortune à la cause du roi, et mourut de tristesse et de pauvreté. On a de lui: *the Scholar*, comédie, *the Goldier*, tragédie, et un recueil de poésies, intitulé *Lucasta*, 1659, 2 vol. in-8°. Il a de l'esprit, de l'abondance, mais peu de goût et de simplicité.

Lovendeghem, v. de Belgique, à 8 kil. O. de Gand (Flandre-Orientale); 5,400 hab. Fabr. de toiles et de tissus de coton.

Lovere, v. d'Italie, à la pointe N. du lac d'Iseo, dans la prov. et à 35 kil. N. E. de Bergame; 4,500 hab. Usines.

Lovisa, v. de Russie, petit port sur le golfe de Finlande, dans la principauté de Finlande; 2,500 hab. Bombardée par les Anglais en 1855.

Lowe (Sir HUDSON), né à Galway, 1769-1844, fils d'un chirurgien-major, entra de bonne heure dans l'armée, servit aux Indes, à Gibraltar, en Corse, fit la campagne d'Égypte de 1800-1801, combattit les Français dans le royaume de Naples, laissa prendre l'île de Capri par le général Lamarque, 1808, et devint colonel en 1812. Attaché à l'armée de Blücher, il fit la campagne de France en 1814. Il reçut, en 1815, la mission difficile de garder

Napoléon à Sainte-Hélène; il eut le rang de lieutenant général. Esclave de sa consigne, ombrageux, maladroit, il fatigua Napoléon et ses compagnons, qui, de leur côté, ne furent pas toujours très-justes à son égard. Aussi a-t-il acquis, même dans son pays, une triste renommée. Il commanda, plus tard, les forces militaires à Ceylan, et mourut pauvre, presque abandonné et renié par son gouvernement, dont il n'avait fait qu'exécuter les ordres. Ses *Mémoires*, publiés par M. Forsyth, 1853, 4 vol. in-8°, quoique contenant sa justification raisonnable, n'ont pas modifié les préjugés enracinés de l'opinion publique à son égard.

Lowell, v. des Etats-Unis, à 40 kil. N. O. de Boston, au confluent de la Concord et du Merrimac (Massachusetts); 40,000 hab. Siège principal de l'industrie cotonnière aux Etats-Unis; fabr. de cotonnades, toiles imprimées, tapis, draps et flanelles. Filatures de coton et de laine, teintureries, blanchisseries, ateliers pour la construction des machines nécessaires aux filatures, papeteries, verreries, fabrique de poudre à canon. Les ateliers de Lowell sont renommés pour leur organisation bien entendue et la moralité scrupuleuse qui est exigée des ouvriers. Elle ne date que de 1813.

Lowenthal (ULRIC-FRÉDÉRIC **Woldemar**, comte DE), maréchal de France, né à Hambourg, 1700-1755, descendant d'un fils naturel du roi de Danemark, Frédéric III, servit, dès l'âge de treize ans, dans presque tous les pays de l'Europe; en Pologne, dans les troupes impériales, en Danemark, sous le prince Eugène contre les Turcs, en Italie contre les Espagnols; il se distingua de nouveau en Pologne, sous Auguste III, dans la campagne du Rhin, 1734-1735; entra au service de la Russie, comme lieutenant général, prit Otchakov, défendit l'Ukraine, battit les Turcs à Choczim, puis lutta contre les Suédois en Finlande, de 1740 à 1743. Mécontent de la tsarine Elisabeth, il se rendit aux sollicitations de son ami, Maurice de Saxe, et fut nommé par Louis XV lieutenant général, 1745. Il se distingua à Fontenoy et dans les campagnes suivantes; son plus grand exploit fut la prise de Berg-op-Zoom, qui passait pour imprenable, 1747. Il fut alors nommé maréchal. Il mourut au palais du Luxembourg, membre honoraire de l'Académie des sciences.

Lowertz, village de Suisse sur le lac du même nom, dans la vallée de Goldau, canton de Schwytz. En 1806, une des montagnes qui dominant la vallée s'écroula, diminua le lac d'un quart, engloutit 600 personnes et fit refluer les eaux sur Lowertz, qui faillit être détruit.

Lowestoft, v. d'Angleterre, à 35 kil. E. de Norwich (Suffolk); 5,000 hab. Pêche du hareng; bains de mer. Victoire du duc d'York sur la flotte hollandaise, en 1665.

Lowicz, v. de Russie, à 51 kil. O. de Varsovie, sur la Bzura (Pologne); 6,000 hab. Gymnase. Toiles.

Lowlands, nom des basses terres en Ecosse, par opposition aux *Highlands*.

Lowositz ou **Lobositz**, village près de Leitmeritz (Bohême). Victoire de Frédéric II sur les Prussiens, en 1756.

Lowth (ROBERT), théologien et hébraïsant anglais, né à Winchester, 1710-1787; fils d'un savant théologien, William Lowth, fut professeur à Oxford, évêque de Saint-David, d'Oxford, de Londres, et refusa l'archevêché de Cantorbéry. On lui doit, outre des sermons: *Introduction à la grammaire anglaise*, 1762, in-8°, trad. en français, 1783, in-12; *Isaiah, a new translation*, 1778, in-4°; *De sacra poesi Hebræorum*, 1755, in-4°, et 1758-1762, 2 vol. in-8°, trad. en français par Sicard, 1812, 2 vol. in-8°, et par Roger, 1813, 2 vol. in-8°.

Loxa. V. LOJA.

Loyalistes, nom donné souvent par les Anglais à ceux qui acceptèrent la maison de Hanovre. Dans la guerre d'Amérique, les *loyalistes* restèrent fidèles à la Grande-Bretagne.

Loyola (IGNACE DE). V. IGNACE.

Loyola, village à 22 kil. S.-O. de Saint-Sébastien, dans le Guipuzcoa (Espagne). Les jésuites y ont bâti un magnifique monastère sur l'emplacement du château où naquit Ignace de Loyola.

Loyseau (CHARLES), juriconsulte, né à Nogent-le-Roi, 1566-1627, lieutenant du présidial de Sens, bailli de Châteaudun, a excellé dans la connaissance du droit romain, et composé beaucoup de traités, d'un style piquant, sur des matières féodales: *Traité des offices et seigneuries*; de *l'abus des justices de village*; de *Ordres de noblesse*, etc. Ses *Œuvres* ont été plusieurs fois imprimées; l'édition la plus complète est celle de Lyon, 1701, in-fol.

Loyseau. V. LOISEAU.

Loysel. V. LOISEL.

Loyson (CHARLES), né à Château-Gontier, 1791-1820, maître de conférences à l'École normale, chef du bureau des cultes non catholiques au ministère de l'intérieur, lié avec Royer-Collard, de Serre, Guizot, travailla au *Journal général de France*, fut l'un des fondateurs du *Lycée français*, se fit connaître par plusieurs écrits de circonstance, de *la Conquête et du démembrement d'une grande nation*, 1815, *Guerre à qui la cherche*, etc., et a laissé un volume d'*Epîtres* et d'*Elégies*, qui lui donnent une place intermédiaire entre Millevoye et Lamar-tine.

Lozère (Mont), massif de montagnes dans le dép. du même nom, près de celui du Gard. Il comprend le mont Crucinas, 1,718 m., et le mont Malpertuis, 1,685 m. Il est recouvert presque partout de pâturages. Il s'en détache les monts du Vivarais au N., les monts de la Margeride au N. O., les monts de Lévezon à l'O., les monts du Gévaudan au S. Le Lot, le Tarn, le Gardon et l'Allier y prennent leurs sources.

Lozère, département du S. de la France, formé de la partie du Languedoc qui comprenait le Gévaudan. Il a une superficie de 516,973 hectares, et 137,263 hab., soit 27 par kil. carré. Sol montagneux, couvert au N. par la Margeride et l'Aubrac, à l'O. par la Lozère, au S. par le Gévaudan: toutes ces chaînes se tiennent par des plateaux appelés *causses* ou *cans*. Les vallées sont celles de la Trueyre, du Lot et du Tarn. La Lozère a été presque complètement déboisée, et les pluies, entraînant la terre, ont stérilisé les pentes; 180,000 hectares, le tiers du département, sont incultes; le reste est mal cultivé. On trouve dans les monts du Gévaudan du plomb, de l'argent et de l'antimoine; la Margeride donne du seigle et des fourrages; les plateaux, des châtaignes; l'Aubrac nourrit une bonne race de bêtes à cornes; dans la Lozère se vendent, pendant l'été, 800,000 moutons du Bas-Languedoc. Le dép. a pour ch.-l. *Mende*; il contient 3 arrond.: Mende, Florac, Marvejols; 24 cantons et 193 communes. Il forme le diocèse de Mende, et dépend de la Cour d'appel de Nîmes, de l'Académie de Montpellier et de la 10^e division militaire.

Lua, déesse des expiations, chez les Romains; on lui consacrait les armes prises sur le champ de bataille; on en faisait un monceau et le général vainqueur y mettait le feu.

Lubbenau, v. de Prusse, sur la Sprée (Brandebourg); 4,500 hab. Gymnase. Brasseries, eau-de-vie de grains; toiles, draps.

Lubeck, *Lubeca*, v. libre de l'Allemagne du Nord, capit. de la petite république du même nom, à 12 kil. de la mer Baltique, sur la Trave et au confluent de la Wackenitz, à 71 kil. de Hambourg, à qui elle est jointe par un canal et un chemin de fer, à 845 kil. N. E. de Paris, par 55° 52' 6" lat. N., et 8° 20' 48" long. E. Popul., 27,250 hab. dans la ville, 4,650 dans les faubourgs, 12,450 dans les districts de la campagne, 6,250 à Bergedorf, dans la partie échue à Lubeck en 1857, en tout 50,600 hab. dans la république. Culte protestant, évêché, gymnase, bibliothèque, monnaie, arsenal. Fabr. de tabac, savon, cuirs, toiles à voiles, cordes, soieries, velours. Bateaux à vapeur pour Copenhague, Christiania, Stockholm, Saint-Pétersbourg et Riga. — Lubeck a été pendant quatre siècles la capitale de la Ligue hanséatique, formée dans cette ville, en 1241, entre Lubeck et Hambourg, et qui comprit dans la suite 83 villes. La dissolution de la Ligue y fut prononcée en 1630. En 1810, elle fit partie de l'empire français, et fut admise, en 1815, en qualité de ville libre dans la Confédération germanique. Après la dissolution de la Confédération, en 1866, elle est entrée dans celle de l'Allemagne du Nord. La constitution du 29 déc. 1851 confie le gouvernement à un sénat de 14 membres, qui doit compter au moins 6 légistes et 5 négociants. Le sénat participe au pouvoir législatif avec la *bourgeoisie*, qui se compose de 120 membres élus par les citoyens, qui sont tous électeurs et éligibles. Elle se réunit 6 fois par an; un comité de 30 membres, élu dans son sein pour 2 ans, s'assemble tous les 15 jours, pour préparer la discussion et décider les affaires d'administration. L'assentiment de la bourgeoisie est nécessaire pour modifier la Constitution, faire les lois, voter les impôts, permettre l'exercice de nouveaux cultes, faire la guerre ou la paix. Le budget de 1871 a été de 1,641,800 marcs courants pour les recettes (le marc courant = 1 fr. 50 c.), et de 1,641,800 marcs pour les dépenses. La dette en 1871 est de 19,618,800 thal. Le mouvement de la navigation a été, en 1870, de 1,694 na-

vires de long cours, dont 755 vapeurs, à l'arrivée, et de 16.221 kil. carrés et 660,000 hab.; il est formé d'une partie de la Petite-Pologne. V. pr : Ivangorod, Maciejo-force militaire est de 612 hommes d'infanterie, non compris une réserve de 156 hommes; ils servent 6 ans, dont 2 sous les drapeaux.

Lubersac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. N. de Brive (Corrèze); 3,826 hab., dont 1,584 agglomérés. Fruits, bestiaux.

Lubin (Saint), *Leobinus*, évêque de Chartres, de 554 à 556, né à Poitiers. On le fête le 14 mars.

Lublin, v. de Russie, à 150 kil. S.-E. de Varsovie, sur la Bistricza (Pologne), dans un pays marécageux, ch.-l. du gouv. du même nom; 18,000 hab., dont 8,000 juifs. Evêché catholique; séminaire. 3 foires annuelles importantes. Palais de Sobieski. — Le gouv. de Lublin 1,665 navires au départ. La marine marchande de Lubbeck comptait, en 1870, 49 navires, dont 14 vapeurs. La wice, Pulawy, Siedlec, Zamosc.

Lubomirski, nom de l'une des plus anciennes et des plus illustres familles de la Pologne, originaire du palatinat de Cracovie. Les chroniqueurs en parlent depuis le XI^e siècle; au XVIII^e, les Lubomirski, portant tous le titre de princes, possédaient de grands biens et des honneurs éclatants. Leur fortune a disparu avec l'indépendance de la Pologne.

Luc (Saint), 5^e évêquiste, né à Antioche, mort vers 70. Très-instruit, il avait probablement étudié dans les écoles de la Grèce, et il savait même la médecine et la peinture; disciple intime de saint Paul, il l'accompagna en Troade, en Macédoine, à Rome, où il l'assista dans ses derniers moments. Il prêcha, dit-on, l'Évangile en Dalmatie, en Gaule, et même en Égypte et en Libye. Suivant les uns, il mourut martyr, suivant d'autres, il s'éteignit paisiblement à Patras. On le fête surtout le 18 octobre; il a pour symbole une tête de bœuf. Son *Évangile*, en 24 chapitres, écrit en Achaïe, vers 53 ou 56, adressé à Théophile, en langue grecque, est, comme récit historique, plus complet que les autres. Il a aussi composé les *Actes des Apôtres*, qui comprennent l'histoire de la prédication évangélique depuis l'ascension de Jésus-Christ jusqu'à la 4^e année du règne de Néron. Quelques commentateurs lui attribuent l'*Épître aux Hébreux*. — En France, saint Luc a été longtemps le patron des médecins. Une académie de peinture, appelée de *Saint-Luc*, fondée à Rome au XVI^e s., a été réunie en 1676 à l'école fondée par Louis XIV.

Luc (JEAN-ANDRÉ de). V. DELUC.

Luc (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. S. O. de Draguignan (Var); 3,596 hab. Verreries. Commerce de marrons, fabr. de bouchons de liège.

Luc-en-Diois (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 21 kil. S. E. de Die, sur la Drôme (Drôme); 1,005 hab. Le lac de Luc est auj. desséché.

Luc-sur-Mer, village de l'arr. et à 15 kil. N. de Caen (Calvados); 2,000 hab. Pêcheries; bains de mer.

Luca, peintre florentin du IX^e siècle, est, dit-on, l'auteur de tableaux représentant *la Vierge et l'Enfant Jésus*, que l'on montre à Bologne et à Rome, et que plusieurs attribuaient jadis à saint Luc.

Lucain (MARCUS ANNÆUS), poète latin, né à Cordoue, 59-65, fils d'un chevalier romain, Annæus Mela, qui était frère de Sénèque le philosophe, fut élevé à Rome; il devint l'ami de Persé à l'école de Cornutus le stoïcien. Bien accueilli par Néron, qui le nomma questeur, il eut de bonne heure une grande renommée. Mais, après un concours poétique où il l'emporta sur l'empereur, Lucain fut disgracié; Néron lui interdit la poésie. Pour se venger, il entra dans la conspiration de Pison, que Tacite a longuement racontée. On prétend, ce qui n'est pas prouvé, qu'il dénonça sa mère, Acilia. Il sut, du moins, mourir avec courage, en récitant quelques vers du poème qui a conservé sa mémoire. C'est *la Pharsale*, que l'on a parfois admirée sans aucune réserve, et que l'on a souvent aussi condamnée sans aucune pitié. Il a raconté, dans son poème en 10 chants, la guerre civile entre César et Pompée; il va même jusqu'à la bataille de Munda; c'est plutôt un récit poétique qu'un véritable poème épique, et il y a plus d'enflure oratoire que d'imagination dans la conception du sujet. Le style est âpre, violent, parfois d'une sécheresse extrême, plus souvent d'une exubérance brutale; il est presque toujours monotone, emphatique, forcé, et souvent obscur, parce que la pensée n'est pas nette. Mais il y a de la passion, des idées grandes et généreuses, des passages d'une verve remarquable. — Les premières éditions

sont celles de Rome, 1469, in-fol., et des Alde, 1502; citons l'édition de Renouard, 1795, in-fol., imprimée par Didot, et celle de Naudet, dans la Bibliothèque de Lemaire. *La Pharsale* a été traduite en vers par Brébeuf, 1655, et d'une manière bien supérieure par M. Demogeot, 1866; parmi les traductions en prose, les principales sont celles de Marmontel, 1766; de MM. Phil. Charles, Greslou et Courtaud-Diverneresse, dans la Bibliothèque de Panckoucke; de Hauréau, dans la collection de M. Nisard. — Th. May a ajouté à *la Pharsale* un supplément en 7 chants jusqu'à la mort de César.

Lucanie, contrée de l'Italie ancienne, dans la Grande Grèce, bornée au N. par la Campanie, le Samnium et l'Apulie; à l'E. par l'Apulie et le golfe de Tarente; au S. par le Bruttium; à l'O. par la mer Tyrrhénienne. Fleuves: Silarus, Bradanus, Casuentus, Aciris. Villes: à l'O., Pœstum ou Posidonia, Elea, Pyxus ou Buxentum, Laüs; à l'E., Métaponte, Héraclée; à l'intérieur, Potentia, Abellinum-Marsicum, Grumentum, Pandosia. Les Lucaniens indigènes, refoulés dans l'intérieur par les colons grecs, attaquèrent les étrangers au V^e siècle, prirent Pandosia et battirent les Grecs d'Italie et de Sicile réunis. Thurii menacée se mit sous la protection de Rome, et Fabricius battit les Lucaniens, en 282. Papius les soumit en 272.

Lucar-de-Barrameda (San-), v. d'Espagne, dans la prov. et à 70 kil. S. O. de Séville (Andalousie), à l'emb. du Guadalquivir; 19,000 hab. Manufactures de soieries et de cotonnades. Grand comm. de vins. Marais salants.

Lucar-la-Mayor (San-), v. d'Espagne, dans la prov. et à 11 kil. O. de Séville (Andalousie); 2,000 hab. Titre de duché qui appartient au comte-duc d'Olivarès.

Lucas de Cranach. V. CRANACH.

Lucas de Leyde, peintre et graveur hollandais, né à Leyde, 1494-1533, composait déjà avec talent dès l'âge de neuf ans, peignit à douze ans *l'Histoire de saint Hubert*, à quatorze ans grava *Mahomet ivre qui égorge un religieux*, et à quinze la *Tentation de saint Antoine* et une *Conversion de saint Paul*; à seize ans, il fit un *Ecce homo* très-remarquable et beaucoup d'autres estampes, exécutées avec le plus grand soin et qui se vendaient fort cher. Il alla visiter les peintres flamands et hollandais, leur donnant partout des fêtes splendides; on a souvent répété que des artistes, jaloux de son talent, l'empoisonnèrent; mais le fait n'est pas prouvé, et Lucas est plutôt mort de phthisie. Il a gravé à l'eau-forte et au burin 174 estampes (V. Ad. Bartsch ou Charles Blanc). Ses tableaux sont bien dessinés, d'une grande fraîcheur de couleur, d'une ordonnance riche et variée; on cite *l'Adoration des Mages* à Anvers, *l'Adoration des bergers* à Notre-Dame de Tournai, et surtout la *Génération de l'aveugle de Jéricho*, son chef-d'œuvre.

Lucas (PAUL), voyageur et antiquaire, né à Rouen, 1664-1757, partit, dès sa jeunesse, pour le Levant, afin d'y faire le commerce des bijoux et des pierres précieuses. Il combattit pour les Vénitiens au siège de Négrepont, 1688, et rapporta en France, 1696, beaucoup de médailles et de curiosités, qui furent acquises par le cabinet du roi. Il reprit ses voyages en Égypte, Syrie, Perse, Arménie, fut plusieurs fois dépouillé de ses richesses, et en 1704 fut nommé antiquaire de Louis XIV. Il reprit la route de l'Orient, fut chargé de nouvelles missions, et, toujours voyageant, alla mourir en Espagne, où Philippe V l'avait appelé. Ses ouvrages, malgré leurs inexactitudes, sont curieux: *Voyage au Levant*, 1704, 2 vol. in-12; *Voyage dans la Grèce, l'Asie Mineure, la Macédoine et l'Afrique* (rédigé par Fourmont), 1710, 2 vol. in-12; *Voyage dans la Turquie, l'Asie, Sourie (Syrie), Palestine, Haute et Basse-Égypte* (rédigé par l'abbé Banier), 1719, 3 vol. in-12.

Lucayes (Iles). V. BAHAMA.

Luceius (LUCIUS), orateur et historien romain, du 1^{er} siècle avant J. C., est surtout connu par la correspondance de Cicéron. Il avait voulu écrire l'histoire de la guerre Sociale et l'histoire du consulat de Cicéron. Il prit parti pour Pompée, mais put revenir en Italie; il mourut peu de temps avant la mort de César.

Lucchesini (JÉRÔME, marquis de), diplomate, né à Lucques, 1752-1825, fut bibliothécaire et lecteur du roi de Prusse, Frédéric II, 1778-1786; fut ensuite ministre prussien à Varsovie, 1788, fit conclure un traité d'alliance entre la Prusse et la Pologne, puis fut obligé de travailler à le rompre, prit part aux conférences de Reichenbach, aux négociations avec Dumouriez, après Valmy; eut un entretien secret avec Bonaparte au

sujet de Venise, 1797; s'occupa beaucoup, à Paris, de la réorganisation de l'empire germanique, après la paix de Lunéville; puis, il se retira à Lucques en 1807 et y devint chambellan de la princesse Elisa. Il a publié un ouvrage curieux: *sulle Cause e gli effetti della Confederazione Rhenana*, Florence, 3 vol. in-8°.

Luce (LOUIS-RENÉ), graveur du XVIII^e siècle, né à Paris, grava sur métaux principalement et travailla pour les caractères de l'Imprimerie royale.

Luce de Lancival (JEAN-CHARLES-JULIEN), poète, né à Saint-Gobain, 1764-1810, professeur de rhétorique au collège de Navarre, en 1786, nommé grand vicaire de son protecteur, M. de Noé, évêque de Lescar, profita de la révolution pour rompre ses vœux, s'occupa de théâtre, et fut excellent professeur de rhétorique au lycée français (lycée Louis-le-Grand), de 1797 à 1810. Il a composé des tragédies, *Hormisdas*, *Mucius Scævola*, *Archibal*, *Fernandez*, *Périandre*, et surtout *Hector*, qui eut un grand succès en 1809: « C'est une pièce de quartier général, » disait Napoléon. On lui doit aussi des poésies légères, *Achille à Scyros*, poème en six chants, imité de Stace, 1806, et une satire en quatre chants, *Folliculus*, dirigée contre le critique Geoffroy. Luce de Lancival était un homme d'esprit, qui eut beaucoup de succès dans le monde. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1826, 2 vol. in-8°.

Luce. V. LUCIUS.

Lucé (Le Grand). V. GRAND-LUCÉ.

Lucena, v. d'Espagne, dans la prov. et à 65 kil. S. E. de Cordoue (Andalousie), sur le plateau de Grenade; 11,000 hab. Eaux minérales. Huiles, vins. Belle église. — Bourg près de Séville, où l'on fabrique de grandes jarres en terre cuite pour mettre l'eau, le vin et l'huile.

Lucenay-l'Evêque, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. N. d'Autun (Saône-et-Loire); 1,160 hab., dont 416 agglomérés.

Lucenium, anc. ville d'Espagne, en Bétique. Auj. *Alicante*.

Lucera, *Luceria*, v. d'Italie, dans la prov. et à 18 kil. N. O. de Foggia (anc. Capitanate), sur la Salsola; 14,000 hab. Evêché, tribunal civil, collège, bibliothèque. Belle cathédrale. — Lucera, fondée, dit-on, par Diomède, était une ville samnite, qui fut prise par les Romains en 350 av. J. C. Au moyen âge, elle soutint un siège contre les Normands, en 1107. L'empereur Frédéric II, en 1233, y établit une colonie de 60,000 Sarrasins, dont il se servit contre les papes. Charles d'Anjou réduisit Lucera par la famine; son fils Charles II dispersa les Sarrasins en 1299 et donna à la ville le nom de *Santa-Maria*. Celui de Lucera a prévalu.

Lucères, nom de l'une des trois tribus primitives de Rome. On a supposé que c'était une colonie d'Etrusques, qui vint s'établir sur le mont Cœlius, au temps de Tullus Hostilius, sous la conduite de Cœlès Vibenna.

Lucerne, v. de Suisse, ch.-l. du canton du même nom, à l'extrémité N. O. du lac des Quatre-Cantons ou de Lucerne, sur la Reuss, à 65 kil. N. E. de Berne, par 47° 3' 22" lat. N., et 5° 58' 42" long. E.; 14,500 hab. Siège du gouvernement cantonal. Sa position est très-belle entre le Rigi au N., et le Pilate au S., en face des montagnes de Schwytz. On peut citer parmi ses monuments: l'arsenal où sont déposés les trophées de Sempach, l'hôtel de ville, l'église paroissiale du Hof ou de Saint-Léger, le collège des jésuites où se trouve le lycée académique du canton, le lion colossal taillé dans la montagne sur les dessins de Thorwaldsen, en mémoire des Suisses qui périrent au 10 août en défendant les Tuileries. Fabr. de draps légers, de fil de lin et de chanvre et d'ouvrages de paille. Prise par les Français en 1798, par l'armée fédérale en 1847, lors de l'insurrection du Sonderbund. — Le canton de Lucerne est compris entre ceux d'Argovie au N. E. et au N., de Berne à l'O. et au S., d'Unterwalden, de Schwytz et de Zug à l'E. Pays très-accidenté, coupé de belles vallées; sol fertile, arrosé par la Wigger, le Suren, la Weynen, affluents de la Reuss. On y trouve les lacs de Sempach, de Baldegg et de Lucerne. Récoltes abondantes de céréales, pommes de terre, fruits et légumes; élève de bestiaux; peu d'industrie. Le canton a 1,501 kil. carrés de superficie, 133,000 hab., dont 3,000 protestants et 130,000 catholiques. Le gouvernement est une démocratie, dans laquelle le clergé a beaucoup d'influence.

Lucerne (Lac de) ou des Quatre-Cantons, en allemand *Vier Waldstättersee*, lac de la Suisse qui touche aux cantons de Lucerne, d'Uri, d'Unterwalden et de Schwytz. Il est situé à une hauteur de 457 m.; sa plus

grande longueur est de 38 kil., sa plus grande largeur de 5, sa plus grande profondeur de 360 m. Sa forme, très-irrégulière, est celle d'une croix dont la grande branche placée du N. O. au S. E. serait brisée à sa partie inférieure et repliée vers le S. Deux étranglements le partagent en 3 lacs: d'Uri au S., de *Buochs* au centre, de *Lucerne* au N. O. Les deux bras de la croix sont formés par le golfe de *Küssnacht* au N., et par ceux de *Stanzstadt* et d'*Alpnach* au S. La navigation y est difficile à cause des tempêtes violentes et soudaines qui y éclatent. Il est parcouru par des services réguliers de bateaux à vapeur. Bien que Voltaire ait dit du lac de Genève: « Mon lac est le premier, » le lac de Lucerne le surpasse encore par la beauté de ses rives, la splendeur variée de ses aspects, et par les surprises qu'il offre 3 fois au voyageur qui traverse chaque détroit.

Lucieux, bourg de l'arr. et à 7 kil. de Doullens (Somme); 1,500 hab. Grand commerce de bois.

Lucion (Bagnères-de). V. BAGNÈRES.

Luciano (Frà Sebastiano), dit **Sebastiano del Piombo** ou *Sébastien de Venise*, peintre italien, né à Venise, 1485-1547, élève de Jean Bellini et du Giorgione, acquit une grande réputation par ses portraits pleins de fraîcheur et par ses tableaux de moyenne dimension. Il fut appelé à Rome, travailla à la Farnesine, et, guidé par Michel-Ange, composa les belles peintures d'une chapelle à San-Pietro in Montorio. Clément VII le nomma chancelier des bulles (d'où son surnom); dès lors il ne songea plus qu'à vivre heureux dans une tranquille paresse, placé, par ses contemporains, au premier rang, depuis la mort de Raphaël, mais ne travaillant presque plus. Il y a cependant de ses tableaux dans les principales galeries de l'Europe.

Lucie (Sainte), vierge et martyre, fut mise à mort à Syracuse, en 304. On la fête le 13 décembre.

Lucie (Sainte), une des petites Antilles, par 13° 50' lat. N., et 63° 26' long. O., entre Saint-Vincent et la Martinique. Elle a 647 kil. carrés et 33,000 hab. Sol montueux et volcanique; récolte de sucre et de cacao. Capit., *Port-Castries* ou *le Carénage*. Ancienne colonie française qui appartient à l'Angleterre depuis le traité de Paris, 1814. La population blanche est presque toute composée de créoles français.

Lucie (Sainte), v. de Sicile, à 27 kil. O. de Messine; 5,500 hab. Abbaye.

Lucie-di-Tallano (Sainte), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Sartène (Corse); 1,000 hab. Eaux thermales sulfureuses.

Lucien, écrivain grec, né à Samosate (Syrie), vécut de 150 à 200 ap. J. C. Il abandonna bientôt pour les lettres l'étude de la sculpture, et quelque temps fut avocat à Athènes. Puis il se distingua dans l'éloquence sophistique, et parcourut l'Asie Mineure, la Grèce, l'Italie, la Gaule, pour y réciter des discours préparés, métier qui fut très-profitable à sa fortune. A cette époque de sa vie appartiennent beaucoup de déclamations et de petits morceaux de littérature sophistique, d'un tour facile et spirituel, d'un style attique, mais sans grande valeur réelle. Il abandonna alors ce genre futile, suivit les leçons du philosophe Démonax, et entreprit une guerre infatigable contre les préjugés et les vices de son temps, les superstitions, les charlatans, les faux philosophes. Ses satires, vives et mordantes, sont des tableaux comiques, pleins de vie et de vérité, de l'état moral et religieux de la société au II^e siècle. Ses *Dialogues des dieux*, *Dialogues marins*, *Dialogues des courtisanes*, mais surtout ses *Dialogues des morts*, ont une réputation méritée; on l'a comparé à Voltaire; il a, en effet, l'esprit vif et précis, la moquerie, la haine du faux, mais aussi l'incrédulité et l'amour de démolir le vieil édifice social. Quoiqu'il ait plus d'une fois montré de la sympathie pour Epicure et ses doctrines, il n'est d'aucune secte philosophique; il attaque les philosophes de toutes les écoles, leurs subtilités, leurs vaines discussions, ou plutôt, au nom du bon sens, il tourne en ridicule les imposteurs qui se couvrent du nom de philosophes, pour tromper les hommes et arriver à la réputation et à la fortune. Il est l'ennemi des superstitions, et, vivant à une époque où le paganisme était universellement discrédité, mais où la magie, l'astrologie, la théurgie étaient en honneur, il frappe indistinctement les cultes anciens comme les cultes nouveaux, sans épargner le christianisme qu'il ne connaissait que d'une manière très-imparfaite. Son style, remarquable par la clarté et la simplicité, d'une élégance soutenue, d'un atticisme piquant, est malheureusement, dans plus d'un passage, obscène et licencieux. — Il a été, pour la première fois,

imprimé à Florence, en 1496, in-fol.; depuis il a eu de très-nombreuses éditions; les meilleures et les plus récentes sont celles de G. Dindorf, dans la *Bibliothèque de Didot*, 1840, gr. in-8°, et de Bekker, Leipzig, 1855, 2 vol. in-8°. Parmi les traductions françaises, on cite celles de Perrot d'Abblancourt, 1654, 2 vol. in-4°, de l'abbé Massieu; de Belin de Ballu, 1789, 6 vol. in-8°, et surtout celle de Talbot, 1857, 2 vol. in-12.

Lucien d'Antioche (Saint), né à Samosate, vers 235, fut prêtre et professeur de théologie à Antioche, se distingua par sa charité et sa science, mais plus d'une fois sembla pencher vers les hérésies. Il mourut martyr, en 312. On le fête le 5 janvier.

Lucien Bonaparte. V. NAPOLEON.

Luciennes ou **Louveciennes**, village de l'arr. et à 7 kil. N. de Versailles (Seine-et-Oise), près de Marly; 1,000 hab. Beau château, construit pour M^{me} Du Barry.

Lucifer, c'est-à-dire *qui porte la lumière*, nom de la planète Vénus, au moment de son lever. La Fable faisait de Lucifer un dieu, fils de l'Aurore et de Jupiter, ou d'Astræus ou de Céphale. — C'est aussi le nom du plus orgueilleux des anges rebelles.

Lucifer, évêque de Cagliari, mort vers 370, se distingua par son zèle, souvent exagéré, contre les ariens. Il fut exilé en Orient par Constance, lui adressa une apologie vigoureuse, mais violente, de l'orthodoxie, *Ad Constantium pro sancto Athanasio libri II*, et fonda, en Sardaigne, où il revint, la secte des *Lucifériens* ou *Lucifériens*, qui mourut avec lui. Ses *Œuvres* ont été publiées, à Paris, 1568, in-8°, à Venise, 1778, in-fol.

Lucignano, v. d'Italie, dans la prov. et à 65 kil. S. de Florence; 4,000 hab. Victoire des Impériaux, commandés par le marquis de Marignan, sur les Français, commandés par le maréchal Strozzi, en 1554.

Lucilius (CAIUS), poète latin, né à Suessa Aurunca, 148-105 av. J. C., vécut dans l'intimité de Scipion Emilien et de Lælius. Il perfectionna le genre, tout romain, de la satire, écrivit en vers hexamètres et ne craignit pas de nommer les personnes. Horace lui reproche la négligence et la dureté de sa versification, mais il loue sa hardiesse et son esprit; Quintilien lui donne plus d'éloges; les poètes de la décadence l'admirent. Des 30 livres de ses *Satires* il nous reste 200 fragments, la plupart très-courts, qui ne nous permettent pas de juger Lucilius par nous-mêmes; ils ont été publiés par H. Estienne, 1564, in-8°. La meilleure édition est celle de M. Corpet, dans la *Bibliothèque de Panckoucke*, avec une traduction française.

Lucilius Junior, d'une naissance obscure, de Naples, devint chevalier romain et fut procureur en Sicile. Il était le disciple et l'ami de Sénèque, qui lui dédia plusieurs traités et lui écrivit des lettres nombreuses. On lui a attribué un poème de *l'Etna*, en 640 vers hexamètres; mais ce n'est qu'une conjecture plausible. La meilleure édition est celle de F. Jacobs, Leipzig, 1826; M. Chenu l'a traduit dans la *Bibliothèque Panckoucke*.

Lucille (LUCILLA ANNIA), fille de Marc Aurèle et de Faustine, 147-185, épousa L. Verus, dont elle imita les débauches, puis Pompeianus d'Antioche. Elle conspira contre son frère Commode, qui la relégua dans l'île de Caprée et la fit périr.

Lucine, déesse de la lumière, ou plutôt qui mettait à la lumière. Elle présidait à la naissance des enfants; elle est souvent confondue avec Junon ou avec Diane. Elle correspond à la déesse grecque *Ilithyia*.

Lucius I^{er} ou **Luce** (Saint), pape, peut-être né à Rome, succéda à Corneille en 252, fut banni par Gallus, et mourut en 253. On le fête le 4 mars.

Lucius II ou **Luce** (GÉRARD CACCIANAMICI), pape, né à Bologne, succéda à Célestin II, en 1144; reconnut Alphonse Henriques comme roi de Portugal, à la condition d'hommage et de tribut, mais vit les Romains, soulevés contre lui, rétablir leur sénat et le chasser de la ville. Il fut blessé, en voulant rentrer dans Rome, et mourut peu après, 1145.

Lucius III ou **Luce** (UBALDO ALIUCINGOLI), pape, né à Lucques, avait rempli, sous Adrien IV et sous Alexandre III, plusieurs missions en France, en Sicile, en Allemagne, lorsqu'il fut élu, à la mort du dernier, en 1181. Il fut deux fois chassé de Rome par le peuple, et mourut à Vérone, 1185.

Lucius de Patras, écrivain grec d'une époque incertaine, a écrit *Divers livres de Métamorphoses*, dont parle Photius. Il est très-probable que Lucien lui a emprunté le sujet du conte intitulé *Lucius* ou *l'Ane*.

Lucius (JEAN), historien dalmate, né à Trau, 1614-

1684, s'occupa surtout de l'histoire de son pays, et a écrit: *de Regno Dalmatiæ et Croatia, agentis origine ad annum 1480*, bon ouvrage, 1666, in-fol.

Luckau, v. de Prusse, dans l'arr. et à 80 kil. S. O. de Francfort (Brandebourg); 4,500 hab. Gymnase; dépôt de mendicité. Fabr. de draps et tabac. Combat de 1815, où les Français furent repoussés par les Prussiens.

Luckenwald, v. de Prusse, à 55 kil. de Potsdam (Brandebourg), sur la Nathe; 6,000 hab. Eau-de-vie de grains, bière, draps.

Luckner (NICOLAS, baron DE), né à Campen (Bavière), 1722-1794, devint colonel de hussards, au service de Frédéric II, puis entra dans l'armée française, comme lieutenant général, 1763. Partisan de la révolution, il fut nommé maréchal à la fin de 1791, commanda, en 1792, l'armée du Rhin, puis l'armée du Nord, prit Menin et Courtrai, se replia, sans motif connu, sur la frontière, juin 1792, battit les Autrichiens près de Longwy, mais il fut remplacé par Kellerman. Il fut arrêté à la fin de 1793, et condamné à mort, comme complice d'une conspiration en faveur des puissances coalisées.

Lucknow. V. LAKNAU.

Luçon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. O. de Fontenay-le-Comte (Vendée); 6,000 hab. Port sur un canal qui débouche dans la baie d'Aiguillon. Evêché, dont le cardinal de Richelieu fut titulaire Cathédrale avec une flèche de 67 m. Défaites des Vendéens en 1795, le 28 juin et le 1^{er} octobre.

Luçon, la plus grande île de l'archipel des Philippines, au N. de la Malaisie; longue de 800 kil., large de 150 à 200, elle a 112,000 kil. carrés et 2,550,000 hab. C'est une des plus importantes colonies de l'Espagne. Elle est située entre 12° 50' et 18° 45' lat. N., et entre 117° 20' et 121° 50' long. E. Sol montueux, boisé, renfermant des volcans actifs, dont les principaux sont le Taal, l'Albay et le Bulusan. Souvent ravagée par des tremblements de terre et des typhons. On y cultive le riz, la canne à sucre, le tabac, le cacao, le *musa textilis*, palmier dont on tire le chanvre de Manille, l'indigo, le café, le coton, l'oranger, les épices. Les animaux domestiques sont le buffle, le cheval d'origine espagnole, le porc, la chèvre et le mouton. Capit., *Manille*. — Découverte par Magellan en 1521, occupée en 1571. La partie espagnole est divisée en 17 provinces; au N. E. habitent des peuplades indépendantes.

Lucques, ital. *Lucca*, latin *Lucæ*, v. d'Italie, anc. capit. du duché du même nom, auj. ch.-l. de la prov. de Lucques, à 90 kil. O. de Florence, sur un bras du Serchio; 66,000 hab. Archevêché, tribunal d'appel. Ville mal bâtie, mais qui renferme des édifices remarquables: le palais ducal avec une riche galerie de tableaux; la cathédrale de Saint-Martin, du xi^e siècle; l'église de Saint-Jean avec un beau baptistère; celle de Saint-Frédian, ancienne basilique des Lombards. Riches collections historiques; les archives du chapitre et de l'archevêché possèdent près de 15,000 diplômes sur parchemin; deux bibliothèques; lycée datant de 1819; collège Carlo-Lodovico; académie des sciences, lettres et arts. Aqueduc de 459 arcades; restes d'un petit théâtre romain et d'un vaste amphithéâtre. A peu de distance sont les eaux thermales de Lucques, dont la température est de 54°. — Cette ville fut fondée par les Pélasges Tyrhéniens. César, Pompée et Crassus y formèrent le 1^{er} triumvirat. Au moyen âge, elle entra dans le parti guelfe, fut soumise par Pise en 1342, délivrée par l'empereur Charles IV en 1365, soutint une longue lutte contre Florence et garda son indépendance jusqu'en 1805. Napoléon la donna à sa sœur Elisa; en 1815 elle passa aux Bourbons de Parme, qui la cédèrent en 1847 à la Toscane, dont elle a suivi le sort. — La province de Lucques a 1,494 kil. carrés et 256,161 hab.

Lucrèce, fille de Spurius Lucretius, femme de Tarquin Collatin, fut déshonorée par Sextus Tarquin, se tua sous les yeux de son père, de son mari et de Brutus, après avoir demandé vengeance. Ce fut l'occasion qui déterminait la chute des Tarquins et la fondation de la république romaine, 510 av. J. C.

Lucrèce (TITUS LUCRETIVUS CARUS), poète latin, né à Rome 95-51 av. J. C., était chevalier, ne joua aucun rôle politique à Rome, et ne nous est véritablement connu que par son poème; car toutes les anecdotes dont il a été l'objet semblent être sans fondement. Il a dédié son poème, *de Natura rerum*, en 6 livres, à son ami Memmius. C'est l'exposition du système d'Épicure; on a souvent discuté pour savoir si Lucrèce était athée ou s'il reconnaissait un Dieu suprême, puissance mystérieuse et in-

concevable; ce qui est certain, c'est qu'il a attaqué avec une sombre vigueur les croyances païennes, les superstitions, l'odieux fanatisme; c'est que, dans l'explication du système du monde, d'après Epicure, il a su trouver de magnifiques épisodes et des descriptions d'une richesse incomparable. Mais son argumentation est souvent sèche, d'un style précis, et qui manque parfois d'élégance. Ses doctrines ont été réfutées surtout dans le poème de l'*Anti-Lucrèce*, par le cardinal de Polignac, 1747. — Il y a de nombreuses éditions de Lucrèce, depuis l'édition *princeps*, qu'on attribue à Thomas Ferrand de Brescia, vers 1470. La meilleure traduction est peut-être celle de Lagrange, reproduite avec d'heureuses retouches dans la réimpression Panckoucke, in-18. La traduction en vers de Pongerville, 1823, 2 vol. in-8°, est estimée. V. le beau livre de Martha sur Lucrèce.

Lucrèce Borgia. V. BORGIA.

Lucretius mons, montagne du pays des Sabins, au N. E. de Varia; dans la vallée voisine était le domaine d'Horace, aujourd'hui *mont Genaro*.

Lucrin (lac), *Lucrinus lacus*, petit lac de la Campanie, près de Baïes, séparé de la mer par une digue et communiquant par un canal avec le lac Averne. Ses bords étaient renommés. Il a été presque comblé par une éruption volcanique, en 1538; c'est aujourd'hui un marais.

Lucullus, surnom d'une famille plébéienne de Rome, appartenant à la *gens Licinia*.

Lucullus (*L. Licinius*), consul en 151 av. J. C., est surtout connu par la guerre qu'il fit en Espagne aux Vaccéens; il fit massacrer 20,000 habitants de Cauca, malgré la capitulation, mais échoua au siège de Pallantia. Il revint d'Espagne avec d'énormes richesses.

Lucullus (*Lucius Licinius*), petit-fils du précédent, né vers 109 av. J. C., mort vers 57, servit avec distinction dans la Guerre Sociale, 90, et fut choisi, comme questeur, par Sylla, pour aller combattre Mithridate. Il déploya beaucoup d'activité pour réunir une flotte, battit l'ennemi près de Ténédos et ouvrit à Sylla le chemin de l'Asie, 84. Nommé édile curule avec son frère Marcus, il donna des jeux magnifiques. Sylla lui laissa la tutelle de son fils et le soin de publier ses commentaires. Il fut préteur et gouverna l'Afrique avec équité. Consul en 74, il eut la province de Cilicie et le commandement de l'armée dans la seconde guerre contre Mithridate. Après avoir rétabli la discipline, il dégagna son collègue Cotta, assiégé dans Chalcédoine, battit les troupes de Mithridate près de Cyzique et de Cabira, prit Amisus, Héraclée, Sinope, acheva la conquête du Pont, puis marcha contre le roi d'Arménie, Tigrane. Il battit son immense armée, 69, prit Tigranocerte, Nisibe, mais fut arrêté par les murmures de ses soldats, lorsqu'il voulut les mener contre les Parthes. Il les avait mécontents à cause des fatigues qu'il leur faisait endurer; il avait irrité les publicains, en arrêtant leurs rapines et en mettant un ordre sévère dans l'administration de l'Asie. Le parti démocratique et les chevaliers le firent rappeler; il fut remplacé par Pompée, 66. Il n'obtint les honneurs du triomphe qu'au bout de trois ans. Il aurait pu être l'un des chefs de l'aristocratie, mais il aima mieux vivre désormais dans le luxe et la culture des lettres; sa magnificence sans égale est devenue proverbiale; la splendeur de ses repas surpassait encore celle de ses constructions; il rassembla une riche bibliothèque qu'il laissa ouverte au public. C'est lui qui, dit-on, apporta de Cérasonte, en Italie, le premier cerisier. Sa villa célèbre de Tusculum, dont il reste quelques ruines, était auprès de celle de Cicéron.

Lucumon, nom étrusque, signifiant *prince, roi, chef*. Il y avait en Etrurie douze *lucumonies*.

Lucus Asturum, anc. ville de Tarraconnaise (Espagne);auj. *Oviedo*. — **Lucus Augusti**, anc. ville de Gallicie (Espagne);auj. *Lugo*. — **Lucus**, anc. ville des Volconces (Gaule Narbonnaise);auj. *Luc-en-Diois*. — **Lucus Dianæ**, anc. ville d'Italie;auj. *Lugo*.

Lud, 4^e fils de Sem, peupla la Lydie, suivant la Bible.

Lude (Le), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. S. E. de la Flèche (Sarthe), sur le Loir; 3,826 hab. Beau château. Commerce de bestiaux, grains et marrons. Comté en 1545; duché-pairie en 1675.

Lude (JACQUES DE DAILLON, seigneur DU), se distingua dans les guerres de Louis XII et de François I^{er}, surtout à la défense de Brescia, 1512, et à celle de Fontarabie, 1522.

Lude (HENRI DE DAILLON, duc DU), 1620-1685, fut

premier gentilhomme de la chambre, gouverneur de Saint-Germain et de Versailles, grand maître de l'artillerie, et se distingua dans les guerres de Louis XIV.

Luden (HENRI), historien allemand, né près de Brême, 1780-1847, fut professeur à l'université d'Iéna depuis 1806. Parmi ses nombreux ouvrages, les plus remarquables sont : *Hist. générale de l'antiquité*, 1814; *Hist. générale du moyen âge*; *Hist. du peuple allemand*, 1825-1837, 12 vol. in-8°; elle s'arrête en 1255 et a été traduite en français, par Savagner, 1844, 5 vol. in-8°; etc.

Ludewig (JEAN-PIERRE DE), publiciste et juriconsulte allemand, né au château de Hohenhardt (Souabe), 1668-1743, fut professeur à Halle, 1695, représenta l'électeur de Brandebourg à Ryswick, 1697, professa avec talent le droit public, et fut historiographe de Prusse, 1704, puis chancelier de l'université de Halle, 1708. Dans ses nombreux ouvrages, il a fait preuve de beaucoup d'érudition, mais a plus d'une fois altéré la vérité, dans l'intérêt du roi de Prusse. On cite de lui : *Germania princeps*, 1702, où il fait connaître les droits des électeurs; *Explication complète de la Bulle d'or*, 2 vol. in-4°; *Hist. de Henri l'Oiseleur*, 1713; *Scriptorum Rerum Germanicarum præcipue Bambergensium*, 1728, in-fol.; *Reliquiæ manuscriptorum mediæ ævi*, 1720-1741, 12 vol. in-fol.; *Vita Justiniani*, 1730, in-4°, etc., et beaucoup d'opuscules réunis dans les *Dissertationes Ludewigii selectæ*, 1748, 3 vol. in-4°.

Ludlow, v. d'Angleterre, dans le comté et à 40 kil. S. de Shrewsbury; 5,500 hab. Ruines d'un anc. château fort normand.

Ludlow (EDMOND), homme politique anglais, né à Maiden-Bradley (Wilts), 1620-1693, d'une famille riche, prit une part active à la guerre contre Charles I^{er}, avec ses frères et ses cousins, se montra plein de haine républicaine contre le roi, mais conserva toujours une généreuse loyauté et une grande élévation de sentiment. Il entra au parlement en 1645, fut l'un des principaux chefs des Indépendants, signa l'arrêt de mort de Charles I^{er}, mais resta toujours opposé à l'ambition de Cromwell. Il fut envoyé en Irlande, où il servit avec désintéressement sous Ireton et Fletwood; mais il refusa de reconnaître le Protecteur; il vécut dès lors dans ses terres. A la mort de Cromwell, il se déclara contre son fils, et fit les plus grands efforts pour maintenir la république. Témoin du retour de Charles II, il fut nommé membre du premier parlement; mais, menacé comme régicide, il se retira à Vevey, où il vécut sous la protection des magistrats de Berne. En 1688, il s'empressa de revenir en Angleterre, et offrit d'aller combattre les Jacobites en Irlande; mais la chambre des Communes pria Guillaume III de le faire arrêter. Il s'enfuit une seconde fois et revint mourir à Vevey, toujours inaccessible à la crainte, toujours républicain intraitable. Ses *Mémoires*, publiés à Vevey, 1698, 3 vol. in-8°, et traduits en français, 1699-1707, ont été insérés dans la *Collection des mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*, par M. Guizot.

Ludolf (JOB), orientaliste allemand, né à Erfurt, 1624-1704, parvint à connaître, dit-on, 27 langues. Il s'occupa surtout de la langue éthiopienne, à laquelle il a consacré ses principaux ouvrages : *Historia Æthiopica*, 1681, in-fol., abrégée en français sous le titre de *Nouvelle histoire d'Abyssinie*; *Grammatica Amharicæ linguæ et Lexicon Amharico-latinum*, 1698, in-fol.; *Grammatica linguæ Æthiopice*, 1708, in-fol.; *Lexicon Æthiopico-latinum*, 1699, in-fol., etc.; et *Théâtre général du monde* ou histoire générale de l'Europe pendant le xvii^e s., 2 vol. in-fol., auxquels Junker et de Loën ont ajouté trois nouveaux volumes.

Ludolphe de Saxe, écrivain ascétique allemand, fut dominicain, chartreux, et mourut, vers 1570, prieur de la chartreuse de Strasbourg. On lui doit la *Vita Christi*, Strasbourg, 1474, in-fol., souvent réimprimée, ouvrage qui a été très-populaire au xiv^e et au xv^e s. On lui a attribué, sans fondement, l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Ludre (Frolois de), ancienne famille française, branche cadette de la maison capétienne de Bourgogne, établie en Lorraine depuis le xiii^e s. Elle a produit beaucoup d'hommes distingués, et, au xvii^e s., *Marie-Isabelle de Ludre*, connue sous le nom de *la belle de Ludre*, que Charles IV de Lorraine voulut épouser et qui trouva beaucoup d'adorateurs à la cour de Louis XIV.

Ludwig (CHRÉTIEN-THÉOPHILE), botaniste et médecin allemand, né à Brieg (Silésie), 1709-1775, fut professeur à l'université de Leipzig, et a rendu de grands services

à la botanique; Linné l'estimait particulièrement. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque : *Definitiones Plantarum in usum auditorum collectæ*, essai d'une nouvelle méthode de classification; *Aphorismi botanici*, 1758, in-8°; *Ectypa Vegetabilium*, 1760-64, in-fol., etc.

Ludwigsburg ou **Louisbourg**, v. du Wurtemberg, à 20 kil. N. de Stuttgart, ch.-l. du cercle du Necker; 12,000 hab. Ecole militaire, lycée. Fonderie de canons; fabr. de porcelaine, draps, orgues. Château royal avec une galerie de tableaux. Ville nouvelle bâtie de 1704 à 1718.

Ludwigslust, v. du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, à 55 kil. S. E. de Schwérin; 5,000 hab. Château ducal.

Lugano, v. de Suisse, sur le lac du même nom, l'une des 5 capitales du canton du Tessin, à 52 kil. N. O. de Milan; 6,000 hab. Forges, tabac, papier. Foire pour les bestiaux.

Lugano (Lac de), *Ceresius lacus*, entre le canton du Tessin et l'Italie; 24 kil. sur 2; 4,860 hect. de superficie; très-poissonneux.

Lugdunum, v. de la Gaule, dans le pays des Séguisiens, capit. de la Lyonnaise 1^{re} (*Lugdunensis prima*). Auj. Lyon.

Lugdunum Batavorum, v. de la Gaule, dans la Germanie 2^e. Auj. Leyde.

Lugensfeld, *Champ du mensonge*, plaine auprès de Colmar, où Louis le Débonnaire fut trahi par ses soldats, qui passèrent à ses fils révoltés, 853. Elle s'appelait d'abord *Rothfeld*, *champ rouge*.

Lugny, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. de Mâcon (Saône-et-Loire); 1,330 hab.

Lugo, *Lucus Augusti*, v. d'Espagne, ch.-l. de la prov. du même nom, à 500 kil. N. O. de Madrid, près du Minho (Galice); 4,000 hab. Evêché. Fortifications romaines, belle cathédrale. Prise par les Français en 1809. Eaux thermales aux environs. — La prov. de Lugo a 9,808 kil. carrés et 465,000 hab.

Lugo, *Lucus Dianæ*, v. de la prov. et à 50 kil. S. E. de Ferrare (Italie), sur le Senio. Jadis place forte; 4,000 hab.

Lugo (JEAN DE), théologien espagnol, né à Madrid, 1583-1660, de l'ordre des jésuites, professa à Rome et fut nommé cardinal en 1643. Ses *Oeuvres théologiques* forment 7 vol. in-fol., Lyon, 1653-1660. Le quinquina fut d'abord appelé *poudre de Lugo*, parce qu'il le fit connaître.

Lugos ou **Lugosch**, v. d'Autriche, ch.-l. du comitat de Krassova, sur la Temès, en Hongrie, à 280 kil. S. E. de Bude; 8,000 hab. Vins estimés.

Luisi (BERNARDINO), peintre de l'école milanaise, né à Luino près du lac Majeur, vivait dans la première moitié du xvi^e s. On a dit qu'il fut l'élève de Léonard de Vinci; il est certain qu'il l'imita avec tant de bonheur, que plusieurs de ses ouvrages furent attribués au maître. C'est surtout dans les fresques qu'il a excellé; les plus belles sont à Milan. Ses tableaux, quoique trop travaillés, sont très-estimés et sont répandus dans beaucoup de galeries. Le Louvre a de lui : une *Sainte Famille*, le *Sommeil de Jésus* et *Salomé recevant la tête de saint Jean*. Son frère, *Ambrogio*, ses fils, *Aurelio* et *Evangelista*, furent aussi des peintres distingués.

Luis de Maranham ou **de Maranhao** (San-). V. MARANHAM.

Luis de Potosi (San-). V. POTOSI.

Luis (San-), l'une des prov. de la Confédération Argentine, au S. O. Le sol est montagneux au nord; elle est fertile. On y élève beaucoup de bétail. La pop. est de 55,000 hab. — Le ch.-l. est *San-Luis-de-la-Punta*, à 720 kil. N. O. de Buéno-Ayres; 4,000 hab.

Luitprand, roi des Lombards, de 712 à 744, succéda à son père, Ansprand, rétablit l'ordre dans le royaume par ses lois sévères, et voulut profiter des troubles que causait en Italie l'hérésie des iconoclastes, pour agrandir ses Etats. Mais il rencontra l'opposition des papes Grégoire II et Grégoire III. Ce dernier implora l'appui de Charles Martel contre les Lombards.

Luitprand, historien italien, né à Pavie vers 920, mort en 972, fut protégé par Hugues, roi d'Italie, qui l'envoya en mission à Constantinople en 948. Disgracié, il se retira auprès du roi de Germanie, Otton I^{er}, qui le nomma évêque de Crémone, se servit souvent de lui dans ses rapports avec les papes, et l'envoya deux fois en ambassade à Constantinople, 968, 971, pour négocier le mariage de Théophanie avec le fils d'Otton. On lui doit : *Rapport* sur sa mission de 968; *Historia Ottonis*,

de 960 à 964; *Antapodosis*, en 6 livres, histoire de l'Europe de 888 à 948. Ses *Oeuvres* ont été publiées à Anvers, 1640, in-fol., dans les *Scriptores* de Muratori, dans le t. III des *Monumenta*, de Pertz.

Luknow. V. LAKNAU.

Luléa, v. de Suède, dans le dép. et à 45 kil. N. E. de Pitéa, port à l'emb. de la Luléa; 1,200 hab. Bâtie par Gustave-Adolphe. — La *Luléa* se jette dans le golfe de Bothnie après un cours de 525 kil. vers le S. E.

Lulle ou **Lull** (RAYMOND), philosophe espagnol, né à Palma (Majorque), 1255-1315, eut une jeunesse passionnée, avide d'aventures, et, quoique marié, quitta le monde vers 1266, pour se faire franciscain. Retiré dans une cabane de la montagne de Ronda, il étudia l'arabe et les ouvrages philosophiques du xiii^e siècle, pour se préparer à la conversion des musulmans. Il composa son *Ars generalis* ou *Ars magna*, méthode en quelque sorte mécanique pour raisonner, à coup sûr, sur toute espèce de sujets. Il vint expliquer sa méthode à Montpellier, à Paris, 1287, fut considéré par le pape comme un illuminé ou comme un fou, puis se rendit à Tunis où il expliqua les mystères avec succès, mais d'où il fut chassé par le roi. De retour à Paris, il composa sa *Table générale*, son *Art expositif* pour rendre sa pensée plus claire; entreprit une sorte de croisade contre Averrhoès, alla dans l'île de Chypre, en Arménie, au nord de l'Afrique, combattant partout les docteurs musulmans avec les armes de la dialectique, et poursuivant les doctrines d'Averrhoès jusqu'au concile de Vienne, 1311. Il retourna dans sa patrie, et y composa son *Arbor scientiæ*, véritable encyclopédie, divisée en 16 parties. A 80 ans, il se rendit en Egypte, à Tunis, à Bougie; il y fut lapidé par les habitants. Son corps fut rapporté à Majorque. On a porté jusqu'à 4,000 le nombre de ses écrits; la plupart sont renfermés dans l'édition de ses *Oeuvres* en 10 vol. in-fol., Mayence, 1721. Les écrits sur l'alchimie qu'on lui a attribués paraissent être d'un autre Raymond Lulle.

Lulli ou **Lully** (JEAN-BAPTISTE DE), compositeur de musique, né à Florence, 1633-1687, fils d'un meunier, suivant les uns, d'un gentilhomme pauvre, si l'on en croit ses lettres de naturalisation, fut amené en France par le chevalier de Guise. D'abord marmiton dans les cuisines de M^{lle} de Montpensier, il fut admis au nombre de ses musiciens. Il reçut quelques leçons de composition, se fit recevoir parmi les 24 violons de la chambre du roi, et composa des airs qui plurent à Louis XIV; on créa pour lui les *petits violons* ou la *bande de seize*, qui dépassèrent rapidement les grands. Nommé compositeur de la musique instrumentale du roi, il eut beaucoup de succès dans les *ballets* ou *mascarades*, dont le poète ordinaire était Benserade. Spirituel et insinuant, il gagna les bonnes grâces du roi et des grands seigneurs; il amusait la cour par ses saillies et tirait bon profit de cette faveur. Il devint surintendant de la musique du roi, 1661, maître de musique de la famille royale, 1662; il épousa alors la fille unique du célèbre Lambert. Lié avec Molière, il composa la musique de *la Princesse d'Elide*, de *l'Amour médecin*, de *Pourceaugnac*, du *Bourgeois gentilhomme*. Lully écrivait alors avec la plus grande facilité, pour la chambre, pour le théâtre, pour l'église, pour les régiments, et sa fortune, déjà bien ronde, fut encore augmentée, quand il eut le privilège de l'*Académie royale de musique*, 1672. C'est lui qui créa véritablement l'opéra français; de concert avec Quinault, le plus souvent, il composa une vingtaine de tragédies lyriques, qui eurent beaucoup de succès : *Cadmus*, 1673, *Alceste*, 1674, *Thésée*, 1675, *Atys*, 1676; *Psyché* et *Bellerophon*, 1678 et 1679 (avec Th. Corneille); *Proserpine*, 1680 (avec Quinault), *Persée*, 1682, *Armide*, 1686; etc. On lui doit encore des pastorales, des ballets, etc. Habile courtisan, il abusa de sa faveur pour écarter les artistes, et se montra ingrat, même envers ses meilleurs amis. C'est par le sentiment dramatique que Lully s'est placé à un rang élevé parmi les artistes; malgré le défaut de variété dans les formes, malgré la simplicité de son chant, parfois monotone, il est arrivé à produire de grands effets. On connaît de lui beaucoup de morceaux d'église et de musique instrumentale, qui ne sont pas au-dessous de sa grande réputation. — Trois fils de Lully, *Louis*, 1664-1736, *Jean-Baptiste*, 1665-1701, et *Jean-Louis*, 1667-1688, furent aussi compositeurs de musique.

Lulworth (East-), village d'Angleterre, à 22 kil. S. E. de Dorchester (Dorset). Château où résida Louis XVIII pendant l'émigration.

Lumbres, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil.

S. O. de Saint-Omer (Pas-de-Calais), près de l'Aa; 928 hab.

Luna, anc. port de Toscane, sur la Macra, surpris et incendié en 867 par le pirate Hastings, qui le prenait pour Rome. Le pays voisin s'appelle de son nom la *Luné-giane*. Il est auj. détruit.

Luna, bourg d'Espagne, dans la province et à 50 kil. N. de Saragosse (Aragon); 1,400 hab. Patrie de l'antipape Benoît XIII (Pierre de Luna).

Luna (ALVARO DE), homme d'Etat espagnol; page à la cour de Castille, 1408. Il fut aimé par le jeune roi Jean II, qui le nomma connétable, dès 1425. Il eut à lutter contre l'aristocratie castillane que dirigeaient les infants don Henrique et don Juan d'Aragon. Le favori dut plusieurs fois se retirer; mais il revint, et fut surtout puissant, après la victoire d'Olmédo, 1445. Il devint alors grand maître de Saint-Jacques; mais il mécontenta le roi, en le forçant d'épouser une infante de Portugal. On accusa Alvaro de Luna du meurtre du grand trésorier; il fut arrêté en 1452 et condamné à mort; il fut exécuté à Valladolid, 1455; il mourut courageusement et fut enterré aux dépens de la charité publique.

Lunas, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. O. de Lodève, près de l'Orb (Hérault); 1,305 hab. Mines de plomb argentifère.

Lund, v. de Suède, dans le dép. et à 15 kil. N. E. de Malmœ; 10,600 hab. Evêché; belle collection de médailles et d'antiquités. Cathédrale. Bataille de 1675 entre les Suédois et les Danois.

Lundi, du latin *lunæ dies*, jour de la lune, est le second jour de la semaine.

Lune (Montagnes de la), en arabe *Djebel-el-Kamar*, nom sous lequel on désigne depuis longtemps des montagnes que l'on ne connaît pas et qui traverseraient l'Afrique de l'O. à l'E., au S. du Soudan.

Lunebourg, v. de Prusse, ch.-l. de l'arr. du même nom, dans l'anc. roy. de Hanovre, à 50 kil. S. E. de Hambourg sur l'Ilmenau; 14,000 hab. Ecole militaire, arsenal. Commerce de chevaux et de sel. Exploitation de gypse. Résidence des ducs de Lunebourg, puis ville hanséatique, ensuite ch.-l. du dép. de l'Elbe inférieur, dans le roy. de Westphalie, elle fut donnée au roi de Hanovre en 1814, et annexée à la Prusse à la suite de la bataille de Sadowa, 1866.

Lunebourg, anc. duché d'Allemagne, dans le cercle de Basse-Saxe, aujourd'hui compris dans les provinces hanovriennes de la Prusse, entre le Holstein, le Lauenbourg et Hambourg au N., le Mecklembourg-Schwerin et la Saxe prussienne à l'E., le duché de Brunswick au S., le Hanovre à l'O. L'arrond. actuel de Lunebourg a 1,000,000 d'hectares et 350,000 hab. C'est une plaine peu fertile et mal cultivée. Il y a de bons chevaux et beaucoup de bétail.

Luné-giane, petit pays d'Italie, au N. de la Toscane; ch.-l., Pontremoli. Il tire son nom du bourg de *Lunegiano*, autrefois *Luna*.

Lunel, *Lunate*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. E. de Montpellier (Hérault), sur le Vidourle et le canal de Lunel qui le met en communication avec le canal du Languedoc, la Méditerranée et le Rhône; 6,989 hab. Récolte de vin muscat très-estimé; fabr. d'eaux-de-vie.

Lunéville, en allemand *Lünstadt*, ch.-l. d'arr., à 50 kil. S. E. de Nancy (Meurthe); par 48° 35' 35" lat. N. et 4° 9' 22" long. E., sur la Meurthe; 15,184 hab. Ville bien bâtie; on y remarque l'ancien palais des ducs de Lorraine et de belles casernes de cavalerie. Faïence, broderies. Traité de paix signé en 1801 entre la France et l'Autriche. Patrie du chevalier de Boufflers, du peintre Karl Girardet et du général du génie Haxo.

Lunga, V. ISOLA-GROSSA.

Lungern, v. de Suisse, sur le lac du même nom, à 14 kil. S. de Sarnen (Unterwalden); 1,500 hab. Des travaux considérables ont à moitié desséché le lac.

Lunghi ou **Longo** (SILLA-GIACOMO), dit *Sillada Vigù*, sculpteur italien, né à Vigù (Milanais), mort vers 1625, a fait de nombreux ouvrages à Rome, depuis 1568. Il était très-habile, mais déjà laisse voir des signes de la décadence.

Lupercales (Les), *Lupercalia*, fête de Pan, célébrée à Rome, le 15 des calendes de mars (15 février). Evandre avait d'abord institué une fête champêtre sur le mont Palatin; elle devint plus tard une sorte de fête expiatoire. Les *Luperques*, flamines de Pan, formaient deux collèges, les *Fabiens* et les *Quintiens*; il y eut, sous César, un 5^e collège, celui des *Juliens*. Les Luperques s'assemblaient au *Lupercal*, grotte située près du Pala-

tin, où la louve, suivant la tradition, avait allaité Romulus et Rémus; après un sacrifice à Pan, nus, frottés d'huile, avec une ceinture au bas des reins, ils couraient par la ville, en frappant ceux qu'ils rencontraient de lanières faites avec les peaux des victimes; les femmes tendaient les mains pour être frappées, dans l'espoir de ne pas rester stériles. Ces fêtes furent plus d'une fois l'occasion de graves désordres.

Lupicin (Saint), né à Isernore (Bugey), vers 390, mort en 480, fonda, avec son frère aîné, saint Romain, le monastère de Condat, qui plus tard est devenu Saint-Claude. On le fête le 21 mars.

Luque (HERNANDO DE), premier évêque du Pérou, maître d'école, vicaire de Panama; s'associa, en 1525, avec Pizarre et Almagro, pour la conquête du Pérou; il contribua surtout par son argent aux frais de l'expédition et mourut en 1552.

Lurey-Lévy, ch.-l. de canton de l'arr. et à 45 kil. N. O. de Moulins (Allier); 3,684 hab., dont 1,524 agglomérés. Grains, bestiaux, bois, charbon, houille. Éleve de chèvres-cachemiriennes.

Lure, ch.-l. d'arr. à 31 kil. E. de Vesoul (Haute-Saône), par 47° 41' 14" lat. N. et 4° 9' 19" long. E., près de l'Ognon; 3,747 hab. Il y avait jadis une abbaye de bénédictins dépendante de Luxeuil; la sous-préfecture en occupe les bâtiments. Vins, kirsch, grains, fromages, bois. Usines.

Luri, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 34 kil. N. de Bastia (Corse); 2,011 hab. Vins, huiles.

Lury, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. N. O. de Bourg (Cher), près de l'Arnon; 861 hab.

Lusace, en allemand *Lausitz*, région de l'Allemagne du Nord qui appartient à la Prusse et à la Saxe. Elle est située au S. du Brandebourg, à l'O. de la Silésie, au N. de la Bohême, à l'E. de la Saxe. Les monts de Lusace la traversent au S. Elle se divisait d'après la configuration du pays en Basse-Lusace au N. O., et Haute-Lusace au S. E., qui formaient deux margraviats. Après de nombreuses vicissitudes, la Lusace fut cédée, en 1635, à l'électeur de Saxe par l'empereur Ferdinand II, et suivit la fortune de la Saxe. La partie O. et S. de la *Haute-Lusace* appartient au roy. de Saxe; villes, Bautzen, Zittau, Löbau; 275,000 hab. La *Haute-Lusace* de l'E. et du N. appartient à la Prusse et est comprise dans la prov. de Silésie; villes, Görlitz, Rothembourg, Lauban, Magerswerda; 170,000 hab. La *Basse-Lusace* dépend de la Prusse et de la prov. de Brandebourg; villes, Luckau, Guben, Sorau, Kottbus, Finsterwalde; 240,000 hab.

Lusignan, ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. S. O. de Poitiers (Vienne); 2,591 hab. Anc. seigneurie, château fort bâti, disait-on, par la fée *Mélusine*, qui fut pris et rasé en 1575. Fab. de serges.

Lusignan, célèbre famille française, qui tirait son nom de la petite ville de Lusignan, dans le Poitou. Elle remontait à Hugues I^{er}, dit *le Veneur*, qui vivait au x^e siècle. Elle a produit de nombreux rameaux, des rois de Jérusalem, de Chypre et d'Arménie; les seigneurs de Die, de Valence, de Lezay, de Marais, de Saint-Valérien; les comtes d'Angoulême, de La Rochefoucauld, de Saint-Gelais, d'Eu; les comtes de Pembroke, en Angleterre, etc. — Hugues IX, sire de Lusignan, devint comte de la Marche et d'Angoulême, par son mariage avec Mathilde, fille des anciens comtes. Hugues XIII institua Philippe le Bel héritier de ses domaines.

Lusignan (GUI DE), fils de Hugues VIII, sire de Lusignan, comte de Jaffa et d'Ascalon, devint roi de Jérusalem, en 1186, par son mariage avec Sibylle, fille du roi Amaury I^{er}. Il fut vaincu et pris par Saladin, à la bataille de Tibériade, 1187. Il renonça à son titre pour recouvrer la liberté, et acheta l'île de Chypre à Richard Cœur de lion; il mourut en 1194. Les Lusignan possédèrent le royaume de Chypre jusqu'au xvi^e s. — V. la liste de ces princes au mot CHYPRE.

Lusignan (HENRI I^{er} DE), dit *le Gros*, né en 1218, succéda, à neuf mois, à son père Hugues I^{er} et mourut en 1255. Jean d'ibelin, seigneur de Beyrouth, gouverna pendant sa minorité. Frédéric II, pendant la 6^e croisade, s'empara de Chypre; mais Jean d'ibelin et le roi Henri reprirent l'île sur les Impériaux, en 1253. Henri de Lusignan suivit saint Louis en Egypte, 1249, et fut fait prisonnier avec lui.

Lusignan (HUGUES IV DE), né en 1297, roi en 1324, après la mort de son oncle Henri II, s'unit au pape, aux Vénitiens et aux chevaliers de Rhodes contre les Turcs; on leur enleva Smyrne en 1344. Hugues abdiqua en 1360.

Lusignan (PIERRE I^{er} DE), fils du précédent, roi

en 1560, fit une guerre acharnée aux Musulmans, leur prit Satalie, Smyrne; parcourut l'Occident pour exciter les princes à une croisade contre les Turcs, 1565-1565; s'empara d'Alexandrie et la pillâ, 1565, et, après un traité qui ne fut pas observé, alla piller tous les ports de la côte de Syrie. En 1568, les Arméniens le choisirent pour roi; il était alors à Rome, pour obtenir des secours contre les infidèles. A son retour, des seigneurs, qu'il avait irrités par sa cruauté, l'assassinèrent dans son lit, 1569.

Lusignan (JACQUES II de), fils naturel de Jean III, 1440, s'empara du royaume de Chypre sur la reine Charlotte, avec le secours du soudan d'Egypte, 1460-1464, se débarrassa de ses auxiliaires, et semblait devoir régner avec gloire, lorsque la république de Venise le décida, un peu malgré lui, à épouser Catherine Cornaro, qui fut déclarée fille de la république, 1472. Dès lors il fut le vassal des Vénitiens; il mourut peu de temps après, en 1475.

Lusignan (JACQUES III de), fils posthume du précédent, mourut en 1475. Sa mère, Catherine Cornaro, proclamée d'abord reine de Chypre, fut forcée d'abandonner l'île aux Vénitiens et de revenir en Italie, où elle vécut dans le domaine d'Asolo. — *Charlotte de Lusignan*, fille du roi Jean III, qui portait le titre de reine de Chypre, s'était retirée à Rome, où elle mourut en 1487.

Lusignan (ETIENNE de), historien, né à Nicosie (Chypre), 1557-1590, de l'ordre des dominicains, fut évêque de Limisso. Le plus important de ses ouvrages est l'*Histoire générale des royaumes de Jérusalem, Chypre, Arménie*, jusqu'en 1572; Paris, 1579.

Lusigny, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. E. de Troyes (Aube); 1,156 hab. Conférences de 1814 entre les alliés et les Français; elles n'aboutirent pas.

Lusitanie, prov. de l'anc. Espagne sous les Romains, correspondant au Portugal, moins les prov. de Minho et de Tras-os-Montes. Fl., Durius, Tage, Anas. Villes, Lucus Augusti, Pax Julia, Scalabis, Olisippo. — Les Lusitaniens résistèrent opiniâtement aux Romains depuis la fin de la deuxième guerre Punique jusqu'en 137 av. J. C. Le héros de leur lutte fut le père Viriathe.

Lussac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. E. de Libourne (Gironde); 2,640 hab.

Lussac-les-Châteaux, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. S. O. de Montmorillon (Vienne); 2,099 hab. Exploit. de pierres de taille.

Lussan (MARGUERITE de), née à Paris, 1682-1758, peut-être fille naturelle de Thomas de Savoie, comte de Soissons, reçut une bonne éducation, eut des relations distinguées, et, par les conseils de son ami Huet, écrivit des romans. Parmi ses œuvres, d'une lecture agréable et instructive, on remarque: *Anecdotes de la cour de Philippe Auguste*, 1733-38, 6 vol. in-12; *Anecdotes de la cour de Childéric*; — *de François I^{er}*, 3 vol. in-12; *Annales galantes de la cour de Henri II*, 2 vol. in-12; *Marie d'Angleterre*; *Vie du brave Crillon*; *Histoire de la vie et du règne de Charles VI*; *Hist. du règne de Louis XI*, etc.

Lussan, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. O. d'Uzès (Gard); 1,168 hab.

Lustre, *Lustrum*, espace de 5 ans chez les anciens Romains. Après le recensement ou cens, fait sous la direction des censeurs, il y avait des sacrifices solennels et des purifications ou *lustrations*.

Lutatius Catulus. V. CATULUS.

Lutèce, *Lutetia Parisiorum*, v. de la Gaule, province de la Lyonnaise II^e, dans une île de la Seine; ch.-l. des *Parisii*. Auj. Paris.

Luther (MARTIN), l'un des chefs du protestantisme, né à Eisleben (Saxe), le 10 novembre 1483, mort le 18 février 1546, était fils d'un pauvre bûcheron, qui parvint à acquérir des mines à Mansfeld. Il étudia à Magdebourg, à Eisenach, à l'université d'Erfurt. Après une maladie, qui le jeta dans une sombre mélancolie, il résolut de se faire moine, et entra à Wittemberg dans le couvent des frères ermites de Saint-Augustin. Il fut consacré prêtre et fut protégé par le vicaire général de l'ordre, Jean Staupitz; il obtint la chaire de philosophie à l'université nouvelle de Wittemberg, 1508, enseigna surtout la théologie, expliqua la Bible, prêcha; puis, en 1510, fut chargé d'une mission à Rome auprès du souverain pontife. Il revint, l'esprit troublé par la vue des mœurs peu sévères de l'Italie et du paganisme de la Renaissance; le moine saxon allait bientôt entrer en lutte contre Rome. Il fut reçu docteur en théologie; sa renommée s'était déjà répandue en Allemagne, lorsque la

prédication des indulgences donna à Luther l'occasion, qu'il ne cherchait pas, de commencer son rôle de réformateur. Il fut scandalisé des abus qu'entraînait la vente des indulgences, dirigée par le dominicain Tetzel; et, le 31 octobre 1517, il afficha à la porte de l'église du château de Wittemberg 95 propositions contre les indulgences. Tetzel répondit par 110 contre-propositions; les thèses furent brûlées de part et d'autre; Luther les soutint, en 1518, par ses *Resolutiones*; il se déclarait toujours soumis à l'autorité du pape, à qui l'affaire fut déférée. Léon X n'avait d'abord vu dans cette dispute qu'une querelle de moines; il invita l'électeur de Saxe à livrer Luther au légat Cajetan, général des dominicains, puis consentit à ce que Luther comparût à Augsbourg devant le légat. Luther refusa de se soumettre à une rétractation sans condition; il voulait qu'on lui démontrât ses erreurs, 1518. Il en appela du pape mal informé au pape mieux informé, et, protégé par l'électeur, il resta à Wittemberg, animé plus que jamais à la lutte. Cependant un nouveau légat, Miltiz, se montra plus conciliant, et Luther, en 1519, fit paraître une sorte de manifeste de ses doctrines, avec une lettre respectueuse adressée à Léon X; il demandait surtout qu'on fit taire ses antagonistes. Il ne fut pas écouté; et la fameuse dispute théologique, connue sous le nom de *Disputation de Leipzig*, ne fit qu'augmenter son ardeur. Dans ses luttes violentes, injurieuses, contre Eck, Emser d'Alveld, et les autres défenseurs de l'autorité, il en appelait maintenant à un concile général; il écrivait contre les *romanistes* et ne respectait plus la papauté; il s'adressait à l'Empereur et à la noblesse chrétienne de la nation allemande; il trouvait de nombreuses adhésions, en attaquant les richesses des prélats et en excitant la cupidité des nobles. Alors le pape l'excommunia solennellement, 1520. Luther, avec une audace inouïe, jeta la bulle au feu sur la place publique de Wittemberg, avec les décrétales des papes et les livres du droit canonique. Charles-Quint le cita à comparaître à la diète de Worms, et lui donna un sauf-conduit pour vingt et un jours; beaucoup lui rappelaient le sort de Jean Huss: « J'irai, s'écria Luther, y eût-il à Worms autant de diables qu'il y a de tuiles sur les maisons. » Devant la diète, il refusa de se rétracter, comme il avait refusé de se rétracter devant le légat, 1521. Il fut mis au ban de l'Empire. A son retour, il fut enlevé par les ordres de l'électeur de Saxe et conduit au château de la Wartbourg. C'est là qu'il commença à traduire la Bible en langue vulgaire; c'est de son *Patmos*, comme il disait, qu'il inondait l'Allemagne de ses pamphlets, qu'il s'élevait contre les innovations téméraires de Carlstadt, de Storch, de Münzer, qu'il ripostait à Henri VIII et à l'université de Paris par des libelles injurieux. Il quitta la Wartbourg, le 3 mars 1522, et reparut à Wittemberg. La guerre des paysans désola bientôt l'Allemagne; Luther, qui était indirectement l'auteur de la rébellion, se déclara violemment contre ces malheureux et exhorta les seigneurs à se jeter sans pitié sur *Monsieur tout le monde*, *Herr Omnes*, 1524-1525. Luther se maria, en 1525, à une religieuse, Catherine Bora. Ses opinions se répandaient dans une grande partie de l'Allemagne; après avoir repoussé l'autorité du pape et celle de l'Eglise, il avait attaqué le célibat des prêtres, les vœux monastiques, puis les dogmes principaux du catholicisme: s'appuyant sur l'Écriture sainte librement interprétée, il rejetait tout ce qu'elle n'avait pas formellement institué. En 1526, la première ligue des luthériens ou protestants se forma à Torgau; l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse étaient à la tête du parti; la réforme s'étendit dans tout le nord de l'Allemagne, en Danemark et en Suède. Mais Luther se montrait lui-même de plus en plus intolérant à l'égard de tous ceux qui ne partageaient pas ses opinions; il se déclara contre Zwingli et Calvin, il fit chasser Carlstadt de la Saxe, il fut surtout plein de haine contre Erasme, le philosophe modéré, qui avait défendu le bon sens et le libre arbitre. Les luthériens avaient refusé d'obéir aux décrets de la diète de Spire, 1529; l'Empereur demanda à Luther un exposé de leurs doctrines; il fut rédigé par Luther, par Jonas, Pommer et surtout Mélanchthon. Pendant que ce dernier soutenait devant la diète les diverses propositions de la *Confession d'Augsbourg*, 1530, Luther, résidant au château d'Ehrenbourg, composait le fameux cantique: *Une citadelle est notre Dieu*. Puis il publia son manifeste aux Allemands, et vit se former l'union de Smalkalde pour la défense de la liberté religieuse, 1531. Des traités à Nuremberg, à Cadan, arrêtaient la guerre; un concile général, depuis longtemps promis, venait

de s'ouvrir à Trente, 1545, mais les protestants avaient refusé d'y paraître, lorsque Luther mourut, accablé de travaux et de fatigues, à Eisleben, d'où son corps fut rapporté à Wittemberg. — Luther a été surtout un dialecticien passionné, un théologien plein de science, mais aussi d'opiniâtreté, d'une imagination fougueuse, d'un orgueil indomptable, d'une violence souvent grossière. Ses œuvres sont très-nombreuses; on cite principalement : le livre de *la Captivité de l'Eglise*, sa traduction de la *Bible*, qui a fixé la langue allemande, son *Catéchisme*, son traité de *Servo arbitrio* contre Erasme. La première édition de ses *Œuvres complètes* a été publiée à Wittemberg, la partie allemande, de 1559 à 1559, en 12 vol. in-fol., et la partie latine, 1545-1558, en 7 vol. Il y a eu depuis de nombreuses éditions; la plus estimée est celle de Halle, 1757-1753, 24 vol. in-4°; Zimmermann a donné à Darmstadt, 1849, en 4 vol. in-4°, tous les écrits de Luther relatifs à la réforme. On lui a élevé une statue de bronze à Wittemberg, en 1821. Le dernier descendant mâle de Luther est mort à Dresde, en 1759.

Luthériens, Luthéranisme. Les partisans de Luther ou Luthériens formulèrent leurs doctrines dans la Confession d'Augsbourg de 1530, formèrent la confédération de Smalkalde pour les défendre, s'étendirent dans la plus grande partie de l'Allemagne septentrionale, en Suède, en Danemark; et, par la paix d'Augsbourg de 1555, obtinrent la liberté religieuse dans l'Empire. Les sécularisations déjà faites étaient maintenues; mais on les défendait pour l'avenir. Ce fut seulement après la guerre de Trente ans, que les traités de Westphalie constituèrent définitivement l'état politique et religieux des Luthériens en Allemagne. — Le Luthéranisme fut introduit en Suède par Gustave Wasa, sous la direction des deux frères Olaüs et Laurent Petri; les Etats de Westeras, 1527, et l'assemblée d'Ërebro, 1529, fondèrent l'Eglise luthérienne. — En Danemark, le roi Frédéric I^{er}, de bonne heure allié aux protestants d'Allemagne, favorisa les prédications d'un disciple de Luther, Jean Tausen. Les Etats d'Odensée, 1527, de Copenhague, 1536, établirent le luthéranisme, qui fut ensuite imposé à la Norvège et à l'Islande. — Le luthéranisme ne fit des progrès en France que dans les contrées du N. E., en Alsace surtout. Il y a une faculté de théologie luthérienne, à Strasbourg, pour former des pasteurs. — Le Luthéranisme s'est plusieurs fois modifié et a formé lui-même plus d'une secte; en général, les Luthériens admettent la présence réelle, rejettent la prédestination, tolèrent les ornements religieux dans les églises, les chants, etc., et conservent une sorte de hiérarchie.

Luti (BENEDETTO), peintre italien, né à Florence, 1666-1724, fut créé chevalier par Clément XI et par l'empereur d'Allemagne. Il avait un coloris brillant. Ses tableaux sont nombreux en Italie et dans plusieurs musées de l'Europe; les plus remarquables sont à Plaisance, à Pise, à Pistoia. Ses petits tableaux et ses portraits au pastel furent recherchés dans toute l'Europe.

Lutter, bourg du duché de Brunswick, à 25 kil. S. O. de Wolfenbüttel, sur le Mühlenbach. Victoire du général bavarois Tilly sur le roi de Danemark, Christian IV, en 1626; 2,000 hab.

Lutterworth, v. d'Angleterre, dans le comté et à 22 kil. S. O. de Leicester; 3,000 hab. Wicel y fut curé et y mourut en 1584.

Lutzelburg, nom allemand de Luxembourg.

Lutzelburger (JEAN), surnommé *Frank*, excellent graveur sur bois, né à Luxembourg, grava à Bâle un grand nombre de sujets, surtout d'après Holbein, dans la première moitié du xvi^e siècle.

Lutzen, v. de Prusse, arr. et à 14 kil. S. E. de Mersebourg (Saxe); 2,000 hab. Gustave-Adolphe y battit les Impériaux, le 6 nov. 1632. Au S. O. est le village de *Gross-Garschen*, où se livra la bataille du 2 mai 1813, dite *bataille de Lutzen*, où les Français battirent les Russes et les Prussiens.

Lützw (LOUIS-ADOLPHE-GUILLAUME, baron DE), officier prussien, 1782-1834, se distingua surtout, de 1813 à 1815, à la tête du corps franc, *les Chasseurs noirs* de Lützw. Il fut colonel en 1815 et général-major en 1822.

Lux (ADAM), né à Opeinbourg (électorat de Mayence), 1773-1793, fut membre de la Confédération rhéno-germanique, et vint à Paris pour demander la réunion de son pays à la France. Il osa manifester ses sympathies pour les Girondins proscrits et pour Charlotte Corday, dans deux écrits qui ont été réunis à Strasbourg, an III.

Il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 5 novembre.

Luxan. V. MARTINEZ.

Luxembourg (Grand-duché de), ancien Etat de l'Empire germanique, dut son nom à la ville de *Luciliburgum*, *Lutzelbourg* ou *Luxembourg*, qui appartient jusqu'au x^e siècle au chapitre de Saint-Maximin de Trèves. Siegfried, comte des Ardennes, l'ayant acheté en 963, prit le titre de comte de Luxembourg. L'empereur Charles IV érigea le comté en duché, 1354, pour son frère Wenceslas. La maison de Luxembourg donna plusieurs empereurs à l'Allemagne, des rois à la Bohême, et à la France de nombreux chevaliers. En 1448, le duché passa à la maison de Bourgogne, et Marie, fille de Charles le Téméraire, le transféra par son mariage avec Maximilien à la maison d'Autriche, qui le garda jusqu'à la fin du xviii^e siècle. Occupé en 1795 par les Français, il fut cédé à la France au traité de Campo-Formio et forma le département des *Forêts*. En 1815, les traités de Vienne l'érigèrent en grand-duché et le donnèrent au roi des Pays-Bas, en le faisant entrer dans la Confédération germanique. La ville de Luxembourg, déclarée place fédérale, et occupée par une garnison prussienne, devint un des postes avancés de l'Allemagne contre la France. En 1830, le Luxembourg s'associa à la révolution belge, et le traité de Londres du 19 avril 1839 laissa au royaume de Belgique la partie N. O. du grand-duché. Le reste, demeuré sous la souveraineté du roi des Pays-Bas, forme un Etat séparé, dont l'union avec la Hollande est toute personnelle; les deux gouvernements n'ont rien de commun. En 1866, lorsque la victoire de la Prusse eut dissous la Confédération, le Luxembourg n'entra pas dans la nouvelle confédération du Nord. Le traité de Londres du 11 mars 1867 l'a déclaré neutre, sous la garantie des grandes puissances: en vertu de cette neutralité, les fortifications de Luxembourg ont été démolies; la garnison prussienne s'est retirée. — Le grand-duché est gouverné au nom du roi grand-duc, par un lieutenant, et possède une constitution à part. Cette constitution, faite en 1848, a été modifiée en 1868. Le pouvoir exécutif appartient au roi ou à son lieutenant. Le pouvoir législatif est, à une assemblée des états, composés de 40 députés au plus, élus pour 6 ans et par moitié tous les trois ans. Le cens électoral est fixé à 30 francs. Le Luxembourg hollandais est borné au N. par la Belgique, à l'E. par la Prusse, au S. par la France, à l'O. par la Belgique. Capit., *Luxembourg*. Villes: Diekirch, Grevenmacher, Mersch. Pop., 200,000 hab. Superf., 2,587 kil. carrés. Presque toute la population est catholique. Le sol est montueux; les forêts sont nombreuses; les cours d'eau sont: la Moselle, l'Alzette, l'Ourthe, le Chiers.

Luxembourg, prov. du roy. de Belgique, bornée au N. par la prov. de Liège, à l'E. par le Luxembourg hollandais, au S. par la France, à l'O. par la prov. de Namur. Superf., 4,417 kil. carrés. Pop., 204,000 hab. Ch.-l., *Arlon*. V. pr., Bouillon. Sol montueux formé par la chaîne des Ardennes, forêts, mines de houille et de fer. La Semoy traverse le pays de l'E. à l'O.

Luxembourg, en allemand *Lutzelburg*, ch.-l. du Luxembourg hollandais, sur l'Alzette. Brasseries, tanneries; fabriques de toiles, faïence, pipes, etc. Forteresse importante sur un rocher, elle fut plusieurs fois assiégée, 1443, 1479, 1542, 1543, prise par le maréchal de Créquy, en 1684, et fortifiée par Vauban. Elle fut, de 1795 à 1814, le ch.-l. du département français des Forêts. Place fédérale de la Confédération germanique jusqu'en 1866, elle a été abandonnée par les Prussiens et a été démantelée; 14,000 hab.

Luxembourg, illustre famille allemande. V. LUXEMBOURG. Cette maison a donné à la France les comtes de *Ligny*, les comtes de *Saint-Pol*, les comtes de *Brienne* et les ducs de *Piney*, dont l'héritière, Madeleine de Luxembourg, épousa en 1661 Montmorency-Bouteville, qui devint duc de Luxembourg.

Luxembourg-Ligny (WALERAN III DE), comte DE **Saint-Pol**, connétable de France, 1355-1417, combattit les Anglais pour le roi de France Charles V, fut pris et bien traité à la cour de Richard II; il y épousa même la princesse Mathilde de Courtenay, sœur du roi. Il servit Charles VI dans plusieurs de ses guerres, et guerroya, à ses propres frais, contre Henri IV d'Angleterre. Jean sans-Peur, duc de Bourgogne, le fit nommer gouverneur de Paris, en 1410; il y dirigea les écorcheurs et devint connétable; mais il fut forcé de se retirer devant les Armagnacs.

Luxembourg (LOUIS DE), comte DE **Saint-Pol**, connétable de France, 1418-1475, combattit d'abord

contre Charles VII, dans le parti anglais, puis se réconcilia avec lui, et reçut la chevalerie des mains du Dauphin, au siège de Dieppe. Il fit la campagne de Normandie, 1449-1450, servit le duc de Bourgogne contre les Gantois révoltés, 1452, puis se brouilla avec lui. Il se réconcilia plus tard avec le comte de Charolais, et conduisit son avant-garde à Montlhéry, 1465. Au traité de Conflans, il reçut l'épée de connétable et épousa la belle-sœur du roi, Marie de Savoie. Il accompagna Louis XI à Péronne, et fut toujours l'allié secret ou déclaré du duc de Bourgogne, quoique le roi, pour mieux le retenir, lui eût donné le collier de l'ordre de Saint-Michel; sa politique était des plus tortueuses; il voulait s'agrandir aux dépens des deux ennemis qu'il trompait tour à tour; c'est ainsi qu'il essaya, malgré les deux princes, de conclure le mariage de Marie de Bourgogne avec le duc de Guyenne, frère de Louis XI. Il possédait de grandes seigneuries entre la Picardie et la Flandre; il s'empara de Saint-Quentin et garda la ville, malgré le roi. Fastueux, arrogant, dissimulé, le connétable avait excité beaucoup de haines. Il avait promis, en 1475, de livrer Saint-Quentin au roi d'Angleterre, Edouard IV; il ne tint pas ses promesses; aussi, quand le roi et Charles le Téméraire signèrent la trêve de Soleure, 1475, ils se promirent de se venger du connétable. Toutes ses trahisons avaient été dévoilées; vainement il se réfugia auprès du duc de Bourgogne; Charles le livra à Louis XI, qui, de son côté, abandonnait le duc de Lorraine. Il fut conduit à la Bastille; le roi pressa sa condamnation; il fut déclaré par le Parlement coupable de lèse-majesté, et eut la tête tranchée en place de Grève.

Luxembourg (FRANÇOIS-HENRI de Montmorency-Bouteville, duc de), né à Paris, 1628-1695, fils posthume du comte de Montmorency-Bouteville, décapité sous Louis XIII, en 1627, pour s'être battu en duel, fut protégé par la princesse de Condé, sa tante, et s'attacha à la fortune du duc d'Enghien, dont il fut l'aide de camp. Il le suivit en Espagne, en Flandre, et mérita à Lens le brevet de maréchal de camp, 1648. Pendant la Fronde, il lui resta constamment fidèle et le suivit dans les rangs des Espagnols; il fut pris à la bataille des Dunes. Il rentra en France à la paix des Pyrénées, et, par le crédit de M. le Prince, épousa l'héritière du duché-pairie de Luxembourg, 1661. Volontaire dans la campagne de Flandre, 1667, lieutenant général de Condé dans la campagne de Franche-Comté, 1668, il se distingua surtout dans la guerre contre les Hollandais. Il ouvrit les hostilités, en 1672, battit le prince d'Orange, fut l'exécuteur des ordres impitoyables de Louvois, en brûlant Bodegrave et Swammerdam; fit une belle retraite, d'Utrecht à Charleroi, en 1673, et prit part à la bataille de Senef. Après la mort de Turenne, nommé maréchal, il battit les Allemands à Kokesberg, enleva d'assaut Valenciennes, battit Guillaume d'Orange, à Cassel, 1677, à Saint-Denis, près Mons, 1678. Mais Louvois le haïssait, et le fit impliquer dans les odieux procès d'empoisonnement, que jugeait alors la Chambre ardente de l'Arsenal; il fut renfermé à la Bastille, et, malgré sa défense victorieuse, il n'y eut de jugement ni pour ni contre lui. Après un an d'exil dans ses terres, il revint à la cour en 1681, mais vécut dans une sorte de disgrâce. Dans la lutte de Louis XIV contre la ligue d'Augsbourg, Luxembourg fut mis à la tête de l'armée de Flandre et montra les talents d'un grand général; il remporta la victoire de Fleurus, 1690, couvrit le siège de Mons, 1691, battit la cavalerie ennemie à Leuze, couvrit le siège de Namur, 1692, fut victorieux à Steinkerke, 1692, à Neerwinden, 1693, et mérita d'être appelé le *Tapissier de Notre-Dame*; mais ces victoires avaient été sanglantes et sans beaucoup de résultats; aussi, disait-on qu'il fallait plus chanter de *De Profundis* que de *Te Deum*, et l'on accusait Luxembourg d'avoir trop d'insolence et de négliger trop de recueillir les fruits de ses victoires. Élève de Condé, il avait son coup d'œil, son impétuosité, ses inspirations, sur le champ de bataille; mais son esprit vaste était peu réglé; il était avide de connaissances, mais encore plus d'intrigues; et, quoiqu'il eût plusieurs qualités d'un grand capitaine, il ne fut pas un grand homme.

Luxembourg (CHRÉTIEN-LOUIS de Montmorency, duc de), prince de Tingry, puis maréchal de Montmorency, 4^e fils du précédent, né à Paris, 1675-1746, se distingua, depuis 1692, dans les guerres de Louis XIV, devint lieutenant général en 1708, gouverneur de Nantes, servit au siège de Kehl en 1753, et fut nommé maréchal en 1754.

Luxembourg (CHARLES-FRANÇOIS-FRÉDÉRIC de Mont-

morency, duc de), maréchal de France, 1702-1764, neveu du précédent, duc de Luxembourg en 1726, servit à l'armée du Rhin, 1734, en Bohême, 1741, fit, comme lieutenant général, les campagnes de Fontenoy, de Raucoux, de Lawfeldt, et fut nommé maréchal de France, en 1757. Il reçut à Montmorency J.-J. Rousseau. Il avait épousé en secondes noces *Madeleine-Angélique* de Neufville-Villerois, née en 1707, d'abord mariée au duc de Boufflers, et qui fut célèbre par sa beauté, la légèreté de sa conduite et la causticité de son esprit; elle fut la protectrice de Rousseau et mourut en 1787.

Luxembourg (Palais et jardin du). Ce palais, situé à Paris, sur la rive gauche de la Seine, à l'extrémité orientale du faubourg Saint-Germain, a la forme d'un parallélogramme allongé, et se distingue par la régularité sévère des formes et la pureté des profils. C'est une imitation du palais Pitti de Florence. Marie de Médicis le fit construire par l'architecte Jacques Debrosse, de 1615 à 1620, sur l'emplacement d'un hôtel, qui avait appartenu au duc de Luxembourg-Piney. Il appartient à Gaston d'Orléans, à *Mademoiselle*, sa fille, puis au duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Louis XV l'acheta et Louis XVI le donna à son frère, le comte de Provence. Prison pendant la Terreur, palais du Directoire exécutif, en 1795, des Consuls, en 1799, il fut affecté au Sénat, en 1801, à la Chambre des pairs, 1814. Il fut agrandi de 1856 à 1841, par les soins de l'architecte de Gisors. Il vit, en 1848, les fameuses discussions des travailleurs, sous la présidence de M. Louis Blanc; depuis 1852, il a été de nouveau affecté au Sénat. La partie orientale est consacrée à un musée de peinture pour les œuvres des artistes contemporains, achetées par l'Etat. — Le jardin, l'un des plus vastes et des plus beaux de Paris, a été plusieurs fois remanié, modifié, surtout en 1867. On y remarque des statues de reines et de femmes célèbres, une grande orangerie, et la belle fontaine, ouvrage de Debrosse, longtemps appelée la *Grotte de Marie de Médicis*.

Luxembourg (Hôtel du *Petit*). Il est situé à l'O. du palais du Luxembourg, rue de Vaugirard, et fut élevé par l'architecte Boffrand pour Marie de Médicis ou pour Richelieu, qui y demeura. Il appartient au prince de Bourbon-Condé. Il a servi de demeure au président de la Chambre des pairs, depuis 1814; au président du Sénat, depuis 1852.

Luxeuil, *Luxovium*, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. N. O. de Lure (Haute-Saône); 3.959 hab. Eaux thermales. Fabr. de kirsch; comm. de grains, vins et bois. On y trouve de nombreuses antiquités romaines. — Luxeuil était une ville importante de la Séquanais, qui fut ruinée par les barbares. Saint Colomban y fonda, 590, un monastère célèbre, où furent relégués quelque temps Ebroin et saint Léger. Détruite par les Arabes, l'abbaye fut relevée par Charlemagne, qui lui donna la règle de Saint-Benoît. Luxeuil, soumise à l'abbé, reçut une chartre de commune en 1291.

Luxor. V. LOUQSOR.

Luyken (JOHANN van), graveur hollandais, né à Amsterdam, 1649-1712, acquit une grande renommée par sa verve, sa richesse d'invention et sa facilité; il a gravé plus d'un millier de planches, d'après ses propres dessins.

Luynes, village de l'arr. et à 12 kil. O. de Tours (Indre-et-Loire), sur la Loire; 900 hab. Erigé en duché-pairie, en 1619, par Louis XIII, pour d'Albert de Luynes, son favori.

Luynes (CHARLES, marquis d'Albert, duc de), connétable de France, né à Pont-Saint-Esprit, dont son père était gouverneur, 1578-1621, descendait peut-être des Alberti, patriciens de Florence. Il eut pour parrain Henri IV, en 1592, fit partie de la maison du comte de Lude, puis fut attaché à la personne du dauphin qui devint Louis XIII. Il plut beaucoup au roi par son habileté à dresser des pies-grièches, et fut nommé *maître de la volerie du cabinet*. Capitaine du Louvre, 1615, conseiller d'Etat, capitaine de la compagnie des gentilshommes ordinaires, grand fauconnier de France, 1616, il excita les défiances de Concini. Il fut l'âme du complot qui renversa le tout-puissant ministre, 1617. Sa faveur fut dès lors à son comble; maître de la personne du roi, il fut le maître du gouvernement; il acquit d'immenses richesses, épousa la fille du duc de Montbazou, et combla les siens de faveurs. Il obtint les gouvernements de l'Ile-de-France et de la Picardie, un duché-pairie, le bâton de maréchal pour ses deux frères, Brantes et Cadenet; enfin il fut nommé lui-même connétable, 1621. Son ambition effrénée lui avait suscité

beaucoup d'ennemis; aussi Marie de Médicis, s'échappant du château de Blois, put soutenir deux guerres civiles que terminèrent promptement les traités d'Angoulême et d'Angers. Pour occuper le roi et distraire l'opinion publique, il déclara la guerre aux protestants, qui refusaient de rendre aux catholiques les biens de l'Eglise, sécularisés dans le Béarn. Il conduisit Louis XIII dans le midi, et, à la mort de Guillaume Du Vair, devint le garde des sceaux. Il échoua au siège de Montauban. Le roi était cependant fatigué de lui, et peut-être allait-il être disgracié, lorsqu'il mourut d'une fièvre pourprée, près de Monheur.

Luynes (LOUIS-CHARLES d'ALBERT, duc DE), fils unique du précédent, né à Paris, 1620-1690, montra de la bravoure dans les armées, mais se distingua surtout par sa piété; il vécut longtemps dans l'intimité des solitaires de Port-Royal. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages religieux.

Luynes (CHARLES-HONORÉ d'ALBERT DE). V. CHEVREUSE (DUC DE).

Luynes (HONORÉ-THÉODORIC-PAUL-JOSEPH d'ALBERT, duc DE), né à Paris, 1802-1867, descendant de cette famille, qui a donné à la France des hommes de guerre et d'Eglise, montra de bonne heure du goût pour l'archéologie. En 1830, il fut membre libre de l'Académie des inscriptions; en 1848, il fut membre de l'Assemblée constituante; en 1849, il fit partie de l'Assemblée législative. Amateur éclairé des lettres et des arts, il a fait, de sa grande fortune, le plus noble emploi en dirigeant à ses frais de magnifiques publications, en employant les premiers artistes aux embellissements de son château de Dampierre, en donnant à la Bibliothèque impériale une partie considérable de ses précieuses collections. On lui doit un grand nombre de travaux archéologiques sur la numismatique et l'art des anciens. Il a publié les *Grandes Chroniques* de Matthieu Paris, les *Recherches sur les Monuments et l'Histoire des Normands et de la maison de Souabe dans l'Italie méridionale*, l'*Historia diplomatica* de l'empereur Frédéric II, etc.

Luz, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. E. d'Argelès (Hautes-Pyrénées); dans la vallée de Barèges. Eaux minérales; 1,671 hab.

Luzan (IGNACE DE), littérateur espagnol, né en Aragon, 1702-1754, vécut d'abord en Italie, et s'y familiarisa avec les littératures italienne et française. De retour en Espagne, il traduisit Anacréon, Sapho, Musée; arrangea pour la scène des drames de Maffei, de Métastase, de la Chaussée; écrivit un drame original qui eut du succès, *la Vertu honorée*; composa des *Odes sur la conquête d'Oran*, mais surtout publia un traité remarquable de critique, *la Poetica*, dont la 2^e édition parut à Madrid, 1789, 2 vol. in-8^o.

Luzarches, ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. N. E. de Pontoise (Seine-et-Oise); 1,470 hab. Patrie de l'architecte Robert de Luzarches.

Luzarches (ROBERT DE), architecte du XIII^e s., né à Luzarches, commença, vers 1220, la magnifique cathédrale d'Amiens, qui fut terminée en 1269.

Luzech, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. O. de Cahors (Lot), sur le Lot; 2,229 hab. Vins.

Luzy, ch.-l. de canton de l'arr. et à 56 kil. S. de Château-Chinon (Nièvre); 2,654 hab. Commerce de gibier.

Luzzara, v. d'Italie, à 8 kil. N. E. de Guastalla, dans la prov. de Parme; 1,800 hab. Bataille de 1702, entre les Français et les Impériaux, où fut tué le marquis de Créqui.

Lycæon était roi d'Arcadie; il bâtit la ville de Lycosure, et offrait des victimes humaines à Jupiter Lycæus, qui le foudroya avec ses fils, ou le changea en loup.

Lycæonie, ancien pays de l'Asie Mineure au S. E., au nord de l'Isaurie et de la Pisidie. V. ICONIUM.

Lycée, *Lycæus mons*,auj. *Diaforti*, montagne du Péloponnèse, au S. de l'Arcadie, consacrée à Pan. On y célébrait en son honneur les *jeux Lycæens*, qui consistaient en courses à pied et à cheval.

Lycée, promenade d'Athènes sur les bords de l'Ilissus, avec des portiques sous lesquels Aristote donnait ses leçons en se promenant; de là le nom de *Lycée* donné à son école, et le nom de *Péripatéticiens* (qui se promènent), donné à ses disciples. — *Lycée*, établissement libre, fondé par Pilatre de Rozier, à Paris, en 1787, pour l'enseignement des lettres et des sciences. La Harpe, Fourcroy, Chaptal, etc., y donnèrent des leçons; cette institution est devenue l'*Athénée*. — *Lycée*, nom des collèges de l'Université, de 1807 à 1815, remplacé par celui de *Collège royal* en 1815, et rétabli en 1848.

Lychnitis, lac de l'anc. Illyrie. Auj. *Okhrida*. Sur

ses bords était la ville de *Lychnidus*, capit. des Dassariens; auj. *Okhrida*.

Lycie, anc. pays de l'Asie Mineure, au S. O., sur la Méditerranée et la mer Egée, était bornée par la Carie, la Pisidie et la Pamphylie. Le Taurus la traversait; le Xanthus l'arrosait; ses villes étaient: Limyra, Myra, Patara, Phasélis, Telmissus, Xanthe. — La Lycie, appelée d'abord *Myliade*, fut habitée par des Crétois, que chassa Lycus, fils de Pandion, roi d'Athènes. Soumise par Hargage, lieutenant de Cyrus, elle garda cependant ses chefs nationaux. Sous les successeurs d'Alexandre, elle appartint aux Séleucides. Antiochus le Grand, vaincu par les Romains, 190, la céda aux Rhodiens, à qui le Sénat l'enleva bientôt. Elle forma une république fédérative sous la protection de Rome jusqu'au règne de Claude, qui la réunit à la province de Pamphylie.

Lycomède, roi de Scyros, reçut Achille, déguisé en femme par ceux qui voulaient l'empêcher d'aller au siège de Troie; Achille séduisit sa fille Déidamie.

Lycophon, poète et grammairien grec, né à Chalcis en Eubée, vivait en Egypte sous Ptolémée Philadelphe, au III^e s. av. J. C. Il fut l'un des sept poètes de la pléiade. Ses tragédies sont perdues, ainsi qu'un traité sur la comédie. Il nous reste de lui un poème, *Cassandra* ou *Alexandra*, monologue de 1,474 vers iambiques, dans lequel Cassandra prophétise la ruine de Troie. C'est une composition bizarre, hérissée, à plaisir, de difficultés presque insurmontables; c'est une sorte d'énigme proposée à la sagacité des érudits, qui a donné lieu à beaucoup de commentaires, et surtout aux *scholies* de Tzetzes, qui sont d'un grand intérêt. L'*Alexandra*, imprimée par Alde, en 1513, a eu de nombreuses éditions; citons celles de Canter, 1566, avec la traduction en vers latins de Jos. Scaliger; de Potter, 1697, 1702, in-fol., avec les *Scholies* de Tzetzes; de Richard, de Bachmann, Leipzig, 1783, 1830. Elle a été traduite par M. Dehèque, 1853, in-4^o.

Lycopolis, ville des loups, v. de l'anc. Egypte, dans la Thébaïde et près de la rive gauche du Nil. Capit. du nome de son nom. Patrie de Plotin. Auj. *Syout*.

Lycortas, de Mégalopolis, général achéen, père de Polybe, au III^e s. av. J. C., ami de Philopœmen, sut défendre, à Rome, en Egypte, dans les conseils de son pays, l'indépendance de la ligue achéenne; fut stratège en 184, vengea la mort de Philopœmen sur les Messéniens, et devint suspect aux Romains. Il était mort probablement avant la défaite de Persée par Paul Emile, en 168.

Lycosure, v. d'Arcadie, au pied du mont Lycée. Pausanias la donne pour la plus ancienne ville du monde.

Lycurgue, législateur de Sparte, dont on place l'existence au IX^e s. av. J. C. Sa vie, telle que Plutarque la raconte, renferme beaucoup de légendes, et la législation qui porte son nom n'a pas été l'œuvre d'un seul homme; c'est plutôt l'œuvre de la race dorienne. — Probablement fils d'Eunomus, de la branche royale des Proclides, il était frère du roi Polydectes; sa belle-sœur, qui était enceinte, lui proposa de faire périr l'enfant, s'il consentait à l'épouser. Lycurgue dissimula, et, lorsque le fils de Polydectes fut né, il le présenta au peuple sous le nom de Charilaos, et gouverna pendant sa minorité. Il voyagea en Crète, où il étudia les lois de Minos et des Doriens, en Asie Mineure, où il recueillit les poèmes d'Homère, en Egypte, etc. A son retour, ses concitoyens, en proie à la discorde, lui demandèrent des lois; il consulta la Pythie de Delphes, qui le déclara le plus sage des hommes. Alors il remania hardiment la constitution de Sparte. Puis il fit jurer à ses concitoyens de ne rien changer à ses lois avant son retour, et il quitta Sparte pour toujours; on ne sait où et comment il mourut. Les Spartiates lui élevèrent un temple et lui offrirent des sacrifices annuels. — Dans la constitution qu'on lui attribue, les deux rois règnent simultanément; ils sont grands prêtres, juges, généraux; l'institution des éphores est certainement postérieure à Lycurgue. Le sénat est composé de 28 membres, choisis parmi tous les citoyens ayant soixante ans; les deux rois siègent dans le sénat, ayant proposé et discute les lois. C'est l'assemblée populaire qui les vote; elle est composée des Spartiates ou Doriens, âgés de 30 ans. Viennent ensuite les Périèques ou Laconiens, anciens habitants du pays ayant la libre jouissance de leurs biens, leurs lois particulières, mais ne possédant aucun droit politique; enfin les Ilotes ou serfs attachés à la glèbe. Lycurgue, suivant l'opinion générale, partagea le territoire de la Laconie; 9,000 por-

tions furent attribuées aux Spartiates; 30,000 aux Laconiens. Ces parts étaient-elles égales, inaliénables, formant des espèces de majorats? C'est peu probable, puisque la plupart des historiens grecs nous parlent de Spartiates riches et de Spartiates pauvres; mais il fallait, pour jouir des droits politiques, avoir de quoi participer aux frais de la table commune. Lycurgue avait fait des Spartiates, qui restaient campés au milieu du pays conquis, une sorte de communauté militaire. Chaque enfant, à sept ans, entraînait dans une des casernes où l'on vivait en commun, où on l'exerçait surtout à la fatigue, à la souffrance, pour le préparer à devenir un guerrier robuste et courageux. A 17 ans, il entraînait dans le service actif, il exécutait les ordres sanguinaires et mystérieux des magistrats; c'est ainsi que les jeunes Spartiates allaient, de temps à autre, égorger les Hilotes qui excitaient quelque soupçon. A la guerre, le Spartiate était suivi de plusieurs Hilotes. A 60 ans, il instruisait les jeunes gens ou entraînait au sénat. Ainsi les Spartiates, ne pouvant être que soldats, abandonnaient l'agriculture, l'industrie, les arts aux Laconiens et aux Hilotes. Les femmes, destinées surtout à produire des hommes vigoureux, étaient maîtresses au logis et vivaient dans une grande liberté; mais les mœurs étaient sévères et pures. Tant que les lois de Lyncurgue subsistèrent, Sparte fut l'une des villes puissantes de la Grèce par son génie militaire, sa discipline austère, l'union de tous ses enfants. Lyncurgue doit être considéré comme ayant coordonné ou réformé les anciennes institutions doriennes, mais il n'a pas été certainement l'auteur de toutes les lois qu'on lui a attribuées.

V. SPARTE.

Lyncurgue, orateur, né à Athènes, 396-325 av. J. C., d'une noble famille, fut élève d'Isocrate. Adversaire de l'influence macédonienne, il mérita l'estime de ses concitoyens par sa probité sévère; il fut trois fois intendant des finances d'Athènes, et fut administrateur actif et intelligent. On lui confia la haute surveillance des mœurs. Les Athéniens refusèrent de le livrer à Alexandre, et Lyncurgue continua hardiment à poursuivre les partisans de la prépondérance macédonienne. L'on n'a conservé que son *Discours contre Léocrate*, et quelques fragments de ses autres discours; son style a de l'élévation, mais il est dépourvu d'élégance. Ce qu'on a de lui se trouve dans les collections des *Oratores Attici*. On peut citer les éditions particulières de Scheibe, Leipzig, 1855, in-12, et de Jenicke, Leipzig, 1856, in-12.

Lydda ou **Diospolis**, anc. v. de Palestine. Saint Pierre y guérit un paralytique, et saint Georges y fut martyrisé. Auj. *Loddo*, dans le pachalik de Damas; 2,500 hab.

Lydie, ancien pays de l'Asie Mineure à l'O., entre la Phrygie à l'E., les colonies grecques à l'O. Accidentée par le Tmole et le Sipyle; arrosée par le Caystre, l'Hermus grossi du Pactole et le Caïcus. Villes: Sardes, capitale, Apollonie, Larisse, Magnésie du Sipyle, Métropolis, Philadelphie, Termere et Thyatira. — La Lydie, habitée d'abord par les Pélasges, eut successivement trois dynasties de rois, les *Atyades*, les *Héraclides* et les *Mermnades*. On connaît les noms de Cotys, Aty, Lydus, Marsyas et Omphale parmi les Atyades; ceux de Ardys, Alyatte, Mèles et Candaule, qui régnèrent au VIII^e s. avant notre ère, parmi les Héraclides. Candaule fut tué par Gygès, et la reine, sa complice, en 708, et Gygès fonda la dynastie des Mermnades. Ces rois repoussèrent les Thraces, battirent les Grecs de Smyrne, Milet et Ephèse, et, sous Crésus, le royaume de Lydie comprit toute l'Asie Mineure à l'O. du fleuve Halys. Cyrus le détruisit d'un coup à la bataille de Thymbrée, 548. Dès lors, la Lydie fut soumise aux Perses, aux Macédoniens, aux rois de Syrie et de Pergame; elle fut cédée à Rome par le testament d'Attale III, roi de Pergame, 129.

Lydus (JEAN LAURENTIUS, dit), écrivain byzantin, né à Philadelphie, en Lydie, 490-565 (?). Il exerça plusieurs fonctions assez importantes, à Constantinople, comme secrétaire de la préfecture, chartulaire, etc. Parmi les ouvrages, assez nombreux, qu'il avait composés, on a retrouvé: un traité *des Mois*, dont il reste deux abrégés; *des Magistratures de la république romaine*, ouvrage découvert par d'Ansse de Villosion, et publié par Domin. Fuss, avec une préface de Hase, Leyde, 1812, in-8°; *des Présages*, publié avec une traduction latine par Hase, Paris, 1823, in-8°. Ce qui nous reste de Lydus forme un volume de la Collection Byzantine de Bonn, 1837, in-8°.

Lygdate (JON), poète et théologien anglais, a vécu de 1370 à 1450; il était de l'ordre de Saint-Benoît et

avait étudié à Oxford, à Paris, à Padoue. Il ouvrit une école pour les jeunes nobles et écrivit un grand nombre d'ouvrages; il a surtout imité les anciens poètes. On cite parmi ses œuvres: *Story of Thebes*, *Fall of Princes*, et surtout *History, Siege and Destruction of Troy*, roman poétique en 28,000 vers, Londres, 1513 et 1555, in-fol., qui a joui longtemps d'une vogue immense en Angleterre.

Lyme-regis, *Lemanis portus*, v. d'Angleterre, à 40 kil. O. de Dorchester (Dorset), port à l'embouchure de la *Lyme* dans la Manche; 3,000 hab. Bains de mer. C'est là que débarqua le duc de Monmouth, en 1685.

Lymington, v. d'Angleterre, dans le comté et à 23 kil. S. O. de Southampton; 6,000 hab. Port sur la Manche. Bains de mer.

Lyncée, fils d'Egyptus, époux d'Hypermnestre, fut seul épargné par sa femme, l'une des 50 Danaïdes. — LYNCEE, fils d'un roi de Messénie, avait la vue tellement perçante qu'il voyait à travers les murs. Pollux vengea, en le tuant, le meurtre de son frère Castor.

Lyncestide, anc. région de la Macédoine occidentale, arrosée par l'Erigon.

Lynch (JEAN-BAPTISTE, comte), homme politique français, né à Bordeaux, 1749-1835, petit-fils d'un Irlandais catholique, qui suivit Jacques II en France. Conseiller au parlement de Bordeaux, en 1771, président aux enquêtes, il fut emprisonné, à Paris, en 1793, fut rendu à la liberté après le 9 thermidor, devint maire de Bordeaux, en 1808, et fut nommé comte, en 1809. A l'approche des Anglais, en 1814, il arbora le drapeau blanc et fit reconnaître Louis XVIII. Aussi Napoléon, au retour de l'île d'Elbe, l'excepta de l'amnistie. En 1815, il fut créé pair de France, et resta partisan dévoué des Bourbons. Il a écrit plusieurs opuscules politiques, notamment: *Correspondance relative aux événements qui ont eu lieu à Bordeaux dans le mois de mars 1814*.

Lynch (Loi de); on nomme ainsi, aux Etats-Unis, la justice sommaire que le peuple exerce à l'égard des individus que la loi n'a pas frappés ou ne peut pas frapper.

Lynchburg, v. des Etats-Unis, sur le James, à 140 kil. N. O. de Richmond (Virginie orientale); 8,000 hab. Fabr. de tabac, coton. Commerce de grains.

Lynn, v. des Etats-Unis, sur l'Atlantique, à 16 kil. N. E. de Boston (Massachusetts); 28,000 hab. Grandes fabriques de chaussures.

Lynn-regis ou **King's-Lynn**. V. KING'S LYNN.

Lyon (GEORGE-FRANCIS), voyageur anglais, né à Chichester, 1795-1832, officier de marine, fit, en 1819, un voyage intéressant à Mourzouk, fut chargé d'accompagner le capitaine Parry dans ses voyages au nord de l'Amérique, 1821-1824, et alla visiter le Mexique, en 1826. Il a laissé des relations de ses voyages et surtout *Journal of a residence and tour in Mexico*, 1828, 2 vol. in-8°.

Lyon, *Lugdunum*, ch.-l. du département du Rhône, à 508 kil. S. E. de Paris par le chemin de fer; par 45° 45' 45" lat. N. et 2° 29' 10" long. E.; 525,000 hab., en y comprenant les faubourgs de Fourvières, Vaise, Serin, la Croix-Rousse, les Brotteaux et la Guillotière. Cette grande et belle ville est située sur le Rhône et la Saône, près de leur confluent. Elle est le siège d'un archevêché, d'une cour d'appel, de trois facultés, théologie, sciences et lettres, d'une école vétérinaire et d'une école des beaux-arts destinée à former des dessinateurs pour la fabrication des soieries. Elle possède un musée de peinture et d'antiquités et deux bibliothèques, celle de la ville et celle du palais Saint-Pierre. Située au débouché des routes de Suisse et d'Italie, Lyon est une grande place forte, centre d'un grand commandement militaire et quartier général de la 8^e division militaire; il y a un arsenal d'artillerie. « Les ouvrages qui défendent Lyon sont: 1° entre le Rhône et la Saône: la redoute du Bel-Air, le fort Montessuy, le fort de Calaire, qui ferment la route de Genève; 2° Sur la Saône, le poste de l'île Barbe, d'où l'on surveille le cours de la Saône en amont de la ville; 3° à droite de la Saône, le fort de la Duchère, établi sur la route de Paris et qui a pour objet d'empêcher l'investissement de Lyon, en assurant ses communications avec Paris; l'enceinte bastionnée de Fourvières, allant de la Batterie de Pierre-Scize sur la Saône au bastion n° 1 également sur la Saône; cette enceinte est composée de 7 bastions et des deux forts de Vaise et de Loyasse, qui battent la Croix-Rousse et en même temps commandent les hauteurs sur lesquelles ils sont bâtis; 4° la ligne des hauteurs qui se continue au delà de l'enceinte de Fourvière est couronnée par le fort Saint-Irénée, la lunette du petit Sainte-Foy et le fort Sainte-Foy; 5° à gauche du Rhône,

une suite d'ouvrages qui couvrent Lyon du côté de la route d'Italie et qui se composent : du grand fort de la Vitriolerie sur le Rhône, puis d'une enceinte continue reliant entre eux le fort Colombier, le fort de la Motte, le fort de la Part-Dieu, le fort des Brotteaux, le fort des Charpenes et la redoute de la Tête-d'Or, qui est sur le Rhône. Cet ensemble de redoutables fortifications, établi sur un sol accidenté et tout favorable à la défense, forme un grand camp retranché, qui couvre absolument cette partie de nos frontières. » (Dussieux, *Géographie générale*, page 279). — Lyon est une grande cité commerciale et industrielle. On y fabrique des soieries unies et de riches étoffes brochées, des velours, des crêpes et des châles de soie. C'est le centre principal de la fabrication de la soie en Europe; on y compte 180,000 ouvriers, dont la moitié dans la ville même et le reste dans les campagnes et les montagnes du Rhône et de l'Ain. Le produit de cette industrie s'élève à 200 millions, dont les trois cinquièmes sont exportés, surtout aux Etats-Unis et en Angleterre. La supériorité de la fabrique de Lyon est due à la beauté des couleurs, à l'habileté des tisseurs et au goût des dessinateurs. On fabrique aussi à Lyon des aiguilles, des allumettes chimiques, de la charcuterie renommée, des liqueurs fines, de l'absinthe, des articles d'ornement et d'ameublement d'église, du fil de soie, des dentelles, des machines et des chaudières à vapeur, de la chaudronnerie, des peignes à tisser et des couleurs pour la teinture des étoffes. On trouve encore des imprimeries, des fonderies, des brasseries. — On remarque à Lyon l'église d'Ainay, bâtie sur l'emplacement du temple d'Auguste, l'église de Fourvière, lieu de pèlerinage célèbre, l'hôtel de ville, le palais Saint-Pierre ou palais des Arts, et l'Hôtel-Dieu. — Lyon fut fondée par le consul Lucius Munatius Plancus, en 41 av. J. C., et devint sous Auguste la capitale de la Gaule. Agrippa en fit le centre des quatre grandes voies qui aboutissaient à la mer du Nord, à l'Océan, aux Pyrénées et à la Méditerranée. Caligula et Claude l'habitèrent, et leurs successeurs l'embellirent de monuments. Elle devint, après l'invasion des barbares, la capitale des Bourguignons, et, après la dissolution de l'empire carolingien, celle du royaume de Provence. Puis ses archevêques furent ses suzerains, et Philippe le Bel, profitant des luttes entre l'archevêque et la municipalité, l'annexa au royaume de France. Alors fut constitué régulièrement son gouvernement municipal, qui lui conserva pendant plusieurs siècles des libertés étendues. Au xv^e siècle, les Italiens apportèrent à Lyon l'art de tisser la soie. Louis XI, François I^{er} et Henri II favorisèrent cette industrie, et on établit des moulins à filer et à tordre la soie et des chaudières pour la fabrication des couleurs. Les guerres de religion arrêtaient l'essor de l'industrie. Lyon, ville ligueuse, se donna au duc de Nemours, son gouverneur, et se vit enlever par Henri IV une partie de ses privilèges. Avec le xvii^e siècle finit la guerre et recommença le travail : on inventa les gazes et les crêpes d'or et d'argent, et le nombre des métiers s'éleva à 12,000. La révocation de l'édit de Nantes, 1685, diminua d'un tiers cette activité. Mais Lyon, inventant les *popelines*, les *raz de Saint-Maur*, les *velours à ramages*, les *velours brochés*, les *damas*, reprit l'avantage. En 1750 le nombre des métiers revint à 13,000; en 1780, à 15,000. Les ouvriers de Lyon accueillirent avec faveur la révolution de 1789, qui émancipait l'industrie; mais la durée des troubles, en compromettant les fortunes, arrêta le commerce, la consommation, et, par suite, la production. En 1793, Lyon, presque ruinée, se révolta contre la Convention, sous le commandement de l'héroïque Précý. Elle subit un siège horrible, des vengeances féroces, et perdit jusqu'à son nom; elle s'appela *Commune affranchie*. Elle n'avait plus que 3,000 métiers. L'Empire lui rendit sa prospérité, et l'invention du métier Jacquard fit cesser les fatigues et les infirmités des *canuts*, ou ouvriers en soie. En 1816, le nombre des métiers était de 20,000, en 1822, de 24,000, en 1850 de 51,000; il est aujourd'hui de 40,000. Mais comme la soie est une marchandise de luxe, la vente en est variable comme la prospérité publique; aussi le fabricant ne fait-il battre les métiers que lorsque des commandes lui sont adressées. De là des interruptions de travaux et des misères qui composent l'histoire lamentable de la fabrique lyonnaise. Les ouvriers de Lyon accueillirent avec ardeur les théories socialistes du droit au travail et de l'organisation du travail; exaspérés par la misère, séduits par l'espérance et poussés par de criminelles suggestions, ils demandèrent plusieurs fois à la révolte le pain que le travail

ne donnait pas. L'insurrection de 1831 prit pour devise : *Vivre en travaillant ou mourir en combattant*; les ouvriers furent un instant maîtres de la ville; il y eut ensuite le mouvement républicain de 1834, qui fut réprimé avec peine. Lyon est la patrie des empereurs Claude, Marc Aurèle et Caracalla, de Germanicus, de saint Ambroise, de Sidoine Apollinaire; des mathématiciens Bossut, Montucla et Barrême, d'Ampère, de Jacquart; des botanistes Laurent, Bernard et Joseph de Jussieu; de Ballanche, de Gérando, de Lémontey, de madame Récamier; de Philibert Delorme, d'Audran, des statuaires Coysevox et Coustou; de Camille Jordan, de Roland, de Sauzet, du maréchal Suchet, de J.-B. Say, du major Martin, fondateur de l'école de La Martinière, etc.

Lyonnais, gouvernement de l'ancienne France, borné au N. par la Bourgogne, à l'E. par la Saône, au S. par le Languedoc, à l'O. par l'Auvergne et le Bourbonnais. Il comprenait le *Lyonnais proprement dit*, capit. Lyon; villes, Anse, Saint-Chamond, Savigny, Tarare; le *Franc-Lyonnais*, capit. Neuville : ce petit pays, exempt de tailles, était situé entre la Saône et la prov. de Bresse; le *Forez*, capit. Montbrison; villes, Saint-Etienne, Feurs, Roanne et Urfé; le *Beaujolais*, capit. Villefranche; ville, Beaujeu. — Lyon fut conquise par Philippe le Bel en 1312. Le Forez fut confisqué en 1522 sur le connétable de Bourbon, donné ensuite plusieurs fois en apanage et réuni définitivement en 1666. Le Beaujolais fut cédé à la maison de Bourbon en 1400, confisqué sur le connétable en 1522, donné à Gaston, frère de Louis XIII, puis à Philippe, frère de Louis XIV, et réuni en 1789.

Lyonnaise, *Lugdunensis*, une des 4 provinces créées par Auguste dans la Gaule transalpine. Elle s'étendait du S. E. au N. O. entre la Belgique au N. E., l'Océan Britannique au N., l'Atlantique à l'O., l'Aquitaine au S. O., la Narbonnaise au S. et à l'E. Lorsque la Gaule fut divisée plus tard en 17 provinces, la Lyonnaise en forma 4 : LYONNAISE I^{re}, au S. E., capit. Lugdunum (Lyon), habitée par les Ségusiens, les Mandubiens, les Eduens, les Lingons; LYONNAISE II^{re}, au N., capit. Rotomagus (Rouen) ou Juliobona (Lillebonne), habitée par les Vélocasses, les Lexoviens, les Ebuovices, les Bajocasses, etc.; LYONNAISE III^{re}, à l'O., capit. Turones (Tours), habitée par les Turons, les Cenomans, les Andécaves, les Namnètes, les Rérons, les Vénètes, les Curiosolites; LYONNAISE IV^{re} au centre, capit. Senones (Sens), habitée par les Senons, les Tricasses, les Parisii, les Carnutes.

Lions (EDMUND, lord), amiral anglais, né à Burton (Hampshire), 1790-1858, entra dans la marine à onze ans. Capitaine en 1814, il resta quatorze ans en disponibilité; en 1828, il se distingua en Grèce. Plus tard il entra dans la carrière diplomatique, fut ministre plénipotentiaire, en Grèce, 1840, en Suisse, 1849, en Suède, 1851. Dans la guerre contre la Russie, il servit sous l'amiral Dundas, transporta l'armée anglaise de Varna en Crimée, se distingua à l'Alma, à Balaklava, à Inkermann, commanda la flotte en 1855, fut élevé au grade de vice-amiral, reçut le titre de baron et un siège à la chambre des lords.

Lions, v. des Etats-Unis, sur le Grand-Canal (New-York); 6,000 hab.

Lions-la-Forêt, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. N. E. des Andelys (Eure); près d'une belle forêt; 1,591 hab. Patrie de Benserade.

Lyrnesse, *Lyrnessus*, capit. d'un petit état de Mysie, où Achille enleva Briséis.

Lys (La), *Legia*, en flamand *Leye*, riv. de France et de Belgique, affl. de gauche de l'Escaut, coule du S. O. au N. E. par Théroüenne, Aire, Saint-Venant et Armentières : entre cette ville et Menin, elle sépare la France de la Belgique. A Menin, elle devient navigable et entre en Belgique, où elle arrose Courtray, et finit à Gand, après un cours de 184 kil., dont 83 en France. Elle est canalisée depuis Aire, et reçoit la Deule. Elle a donné, sous le 1^{er} Empire français, son nom à un département dont le ch.-l. était Bruges.

Lys (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. O. de Muret (Haute-Garonne); 1,569 hab.

Lys (JEAN), peintre allemand, né à Oldenbourg, 1570 (?) - 1629, étudia surtout les maîtres italiens, et aurait eu un grand talent, si son inconduite ne l'avait forcé à travailler trop vite.

Lys (JACQUES Darc ou du), père de Jeanne Darc, fut anobli avec toute sa famille par Charles VII.

Lysander, v. des Etats-Unis, au confl. de l'Oswego et de la Seneca (New-York); 5,500 hab.

Lysandre, général de Sparte, mort en 395 av. J. C.

était, suivant les uns, d'une famille héraclide, suivant d'autres, d'une condition inférieure. Il s'éleva par son mérite aux premiers grades militaires; en 407, il commanda la flotte des alliés contre Alcibiade, et sut gagner l'alliance du jeune Cyrus; il battit l'Athénien Antiochus à Notium, et se fit beaucoup d'amis en Asie. En 405, il remporta la victoire décisive d'Égos Potamos, puis vint bloquer Athènes par mer, s'empara de la ville, de concert avec le roi Agis, abattit les Longs Murs, et établit le gouvernement oligarchique des Trente, 404. Il s'empara également de Samos et revint avec un immense butin. Il usa de son pouvoir avec brutalité et orgueil; il fit chanter ses louanges par les poètes; les villes durent lui élever des autels; il vivait habituellement en Asie Mineure, dans le luxe le plus fastueux. Il excita les soupçons des éphores et des rois; mais on avait besoin de ses services, on se contenta de le surveiller. Quoiqu'il eût aidé Agésilas à monter sur le trône, quoiqu'il l'eût accompagné en Asie, 596, on redoubla de défiance à son égard. Il se proposait de changer la constitution de Sparte, lorsqu'on lui confia une armée pour aller combattre en Béotie; il fut tué à la bataille d'Haliate; on lui éleva un monument sur la route de Delphes à Chéronée. Plutarque a raconté sa vie.

Lysias, orateur grec, né à Athènes, 437-378 av. J. C., fils d'un Syracusain, établi à Athènes, fit partie de la colonie de Thurium, y enseigna la rhétorique, en fut chassé, après les revers des Athéniens en Sicile, et revint à Athènes, où il se signala parmi les défenseurs de la démocratie. Victime des Trente, en 404, réfugié à Mégare, il seconda de tous ses efforts Thrasybule, qui lui fit obtenir le titre d'*isotèle* ou métèque privilégié. Il attaqua Eratosthène, l'un des Trente, qui avait fait périr son frère, dans un discours plein d'éloquence, et écrivit des plaidoyers pour des citoyens d'Athènes. De ses nombreux discours il n'en subsiste guère que 34, avec de courts fragments de 55 autres; ils justifient les éloges des anciens, qui regardaient Lysias comme un des plus parfaits modèles du dialecte attique; il se distingue par la grâce, la simplicité et la pureté de la diction. Ses *Discours* se trouvent dans les éditions des *Oratores Attici*; ils ont été publiés séparément par C. Fœrtsch, Leipzig, 1829, in-8°, et par Franz, Stuttgart, 1831, in-8°. Ils ont été traduits par l'abbé Auger.

Lysistrate, Athénien, fit élever, 335 av. J. C., en souvenir d'un prix de chant obtenu par sa tribu, le monument connu sous le nom de *Lanterne de Démosthène* ou de *Diogène*, dont il y a une copie au parc de Saint-Cloud.

Lysimachie ou **Hexamilion**, v. de la Chersonèse de Thrace, fondée par Lysimaque, en 309 av. J. C.

Lysimaque, roi de Thrace, né à Pella (Macédoine), mort en 281 av. J. C., se distingua par sa force et son courage parmi les gardes du corps d'Alexandre. Dans une chasse, il combattit un lion énorme et le tua; de là

la fable accréditée qui le représente enfermé avec un lion par l'ordre d'Alexandre qu'il aurait offensé. Après la mort du conquérant, il gouverna la Thrace, combattit les Odryses, prit part aux deux ligueurs contre Antigone et contribua à la victoire d'Ipsus, 301. Il s'était proclamé roi en 306. Il s'empara de l'Asie Mineure, puis la mer Egée jusqu'au milieu de la Phrygie, amassa de grands trésors, fonda Lysimachie sur l'Hellespont, Nicée, restaura Smyrne, Ephèse, Ilium, combattit malheureusement les Gètes sur le Danube, et s'unit contre Démétrius à Ptolémée, à Séleucus et à Pyrrhus; il resta maître de la Macédoine, en 286, après avoir expulsé son allié, le roi d'Épire. Sa troisième femme, Arsinoé, fille du roi d'Égypte, secondée par Ptolémée Céraunus, son frère, le poussa à faire mourir Agathocle, fils d'un premier mariage. Lysandra, veuve de ce prince, se réfugia auprès du roi de Syrie, Séleucus, qui envahit les domaines de Lysimaque en Asie. Lysimaque fut vaincu et tué en Phrygie, près de Cyropédion; il avait de 70 à 80 ans. Sa mort amena la ruine du royaume de Thrace.

Lysippe, célèbre statuaire grec, né à Sicyone, florissait pendant le règne d'Alexandre. Il étudia surtout la nature, et se proposa de reproduire la beauté humaine, en l'idéalisant; ses statues semblaient animées. Il en composa, dit-on, 1,500; elles étaient peut-être toutes en bronze; aussi aucune n'est venue jusqu'à nous; mais des copies, des médailles nous permettent de juger son talent. Alexandre ordonna par un édit que le seul Apelle fit son portrait et le seul Lysippe sa statue; il représenta le héros à toutes les époques de sa vie; la plus célèbre de ces statues était celle d'*Alexandre avec une lance*; il fit aussi le groupe des officiers macédoniens tués au Granique. On cite, parmi ses œuvres les plus belles, des statues colossales de *Zeus*, d'*Hercule au repos*, d'*Hercule cédant au pouvoir de l'amour*, une série de statues représentant les *travaux d'Hercule* (l'*Hercule Farnèse* en est une copie), un *Baigneur* ou un *Athlète se frottant avec une étrille*, etc.

Lysis, philosophe grec de Tarente, disciple de Pythagore, est considéré comme l'auteur des *Vers dorés*.

Lystra, v. de Lycaonie, où saint Paul fut lapidé. Patrie de saint Timothée. Auj. *Latik*.

Lyttleton (GEORGE, lord), littérateur anglais, né à Hagley (Worcester), 1709-1773, membre du parlement en 1750, se distingua parmi les plus ardents adversaires de Walpole, s'attacha au prince de Galles, Frédéric, devint lord de la trésorerie, en 1744, et pendant quelque temps chancelier de l'Échiquier. Littérateur distingué, il a écrit des poésies, des *Lettres persanes*, une dissertation sur la *Conversion de saint Paul*, des *Dialogues des Morts*, et surtout une *Histoire de Henri II*, 1767, 3 vol. in-4°. Ses *Mélanges* ont été publiés après sa mort, 1 vol. in-4°.

M

Maad, ville de Hongrie, à 10 kil. O. de Tokay, dans le cercle de Zemplin. Vignobles; 6,000 hab.

Maanen (CORNELIS-FÉLIX van), né à La Haye (Hollande), en 1769, fut ministre de la justice sous Louis-Bonaparte. Rallié à la dynastie d'Orange, en 1814, il présida l'Assemblée des notables qui revisa la Constitution, et revint au ministère de la justice, 1815. Il seconda activement la politique de Guillaume I^{er} contre la langue et la nationalité belges. Après la révolution de 1830 qui détacha la Belgique des Pays-Bas, il perdit, puis recouvra ses fonctions qu'il conserva même après l'avènement de Guillaume II. Il mourut en 1843.

Maas, nom de la *Meuse* en allemand.

Maas (ARNOULT van Aart), peintre et graveur hollandais du xvii^e siècle, né à Gouda, élève de Téniers, a représenté avec talent les fêtes villageoises des Pays-Bas.

Maas (NIKLAAS), peintre hollandais, né à Dort, 1632-1695, élève de Rembrandt, a surtout excellé dans les portraits.

Maas (DIRK), peintre hollandais, né à Harlem, 1656-1700, a représenté les combats, les chasses, et excellait dans l'étude des chevaux.

Maaseyck. V. MAESEYCK.

Maasland, département du royaume de Hollande, créé en 1805 et réparti, en 1809, entre les départements français des Bouches-du-Rhin, Bouches-de-la-Meuse, et Deux-Nèthes. Le ch.-l. était *La Haye*. — Il est compris aujourd'hui dans la Hollande méridionale.

Maasluis, v. de la Hollande méridionale, sur un bras de la Meuse, à 15 kil. O. de Rotterdam; 4,500 hab. Pêche, toiles à voile, chantiers de construction.

Maastricht. V. MAESTRICHT.

Mab, reine des fées et femme d'Obéron, selon quelques traditions, ou fée des songes, selon d'autres. On en a fait aussi la sage-femme des autres fées.

Mabillon (JEAN), savant bénédictin, né en 1632, à Saint-Pierre-Mont, près de Reims, prononça ses vœux en 1654. Appelé à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, 1664, il y prépara et publia les *Acta Sanctorum ordinis S. Benedicti* (1668-1701, 9 vol. in-fol.). En même temps il fut chargé d'excursions bibliographiques dans les Flandres, 1671, en Lorraine, 1680, en Suisse et en Allemagne, 1682, enfin en Italie, 1685-1686. Il composa d'autres ouvrages, de *Re diplomatica*, 1681, traité qui créait une science nouvelle, la *Diplomatique*; *Museum italicum*, 1687-1689, in-4°; *Traité des études monas-*

tiques, 1691, réfutation de certaines erreurs de l'abbé de Rancé; *Epistola de Cultu Sanctorum ignotorum*, 1698, in-4°, lettre qui lui valut les remerciements de Fléchier. Mabillon donnait encore ses soins à la composition des *Annales de l'ordre de Saint-Benoît*, 1703-1759, 6 vol. in-fol. Il mourut en 1707, avant d'avoir terminé ce monument de sa vie. — On peut citer encore 3 éditions des *Œuvres de Saint-Bernard*, de *Liturgia Gallicana*, 1685, etc., sans compter ses *Œuvres posthumes*, 3 vol. in-4°, 1724. On a publié, en 1847, la *Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon sur l'Italie*.

Mablin (GIOVANNI-BAPTISTA-CARLO-MARIA-PACIFICO **Mablini** ou), helléniste, né à Savigliano (Piémont), 1774-1834, prêtre en 1797, professeur de théologie, bibliothécaire à Turin, vint s'établir à Paris, fut, à plusieurs reprises, professeur de langue grecque à l'École normale, et a surtout contribué à remettre l'étude du grec en honneur dans l'Université. Il a laissé quelques mémoires d'érudition ingénieuse.

Mably (GABRIEL **Bonnot de**), publiciste, né à Grenoble en 1709, était frère utérin de Condillac. Placé au séminaire de Saint-Sulpice, il ne reçut que le sous-diaconat. Secrétaire du cardinal de Tencin, son oncle, alors ministre, il jeta les bases du traité que Voltaire porta à Frédéric, 1743. Brouillé avec son protecteur, il s'enfonça dans la retraite, et composa une foule d'ouvrages où une admiration aveugle pour l'antiquité lui déroba la différence essentielle qui sépare les sociétés modernes, fondées sur le travail libre, des sociétés anciennes fondées sur l'esclavage. Il mourut en 1785. — On peut citer de lui : *Parallèle des Romains et des Français*, 1740, 2 vol. in-12; *Droit public de l'Europe depuis la paix de Westphalie*, 1748, 3 vol. in-12; *Observations sur les Grecs*, 1749, in-12; *Observations sur les Romains*, 1751; *Observations sur l'Histoire de France*, 1765, dont M. Guizot a donné une nouvelle édition (1825, 3 vol. in-8°); *Entretiens de Phocion*, 1763, et de *la Législation*, 1776, in-12 : ces deux ouvrages ont servi de point de départ aux fauteurs du communisme depuis Babeuf jusqu'à nos jours. Mably a encore donné : *du gouvernement de Pologne*, 1781; *de la Manière d'écrire l'histoire*, 1785; Vertot seul trouve grâce devant lui parmi les modernes; *Observations sur le gouvernement des Etats-Unis*, 1784, etc. Ses *Œuvres* ont été réunies en 15 vol. in-8°, 1794; en 12 vol. in-8° ou 24 vol. in-18, 1797. Ses *Œuvres posthumes* forment 3 vol. in-8° dans l'édition de 1797.

Mac. Ce mot, qui signifie *filis*, précède beaucoup de noms propres irlandais ou écossais.

Macabre (Danse). V. DANSE MACABRE.

Mac-Adam (JOHN **Loudon**), ingénieur, né à Kirkcudbright (Ecosse), en 1756, curateur des routes d'Ecosse, puis de Bristol, et mort en 1836. Il a inventé un système de routes qui porte son nom et est appliqué à Paris depuis 1849.

Macæ, peuple ancien, sur la côte E. de l'Arabie Heureuse, peut-être du côté de Mascate.

Macaire (Saint) *d'Egypte* ou *l'Ancien*, né vers 300 après J. C., se retira à 50 ans dans le désert de Libye, à Scété, fut exilé par Valens dans une île marécageuse, puis revint dans sa solitude où il mourut en 590. Fête, le 15 janvier. On lui a attribué 50 *Homélie*s et 7 *Opuscules ascétiques*.

Macaire (Saint) *d'Alexandrie* ou *le Jeune*, contemporain du précédent, vécut dans le désert de Nitria, partagea l'exil de Macaire d'Egypte, et mourut en 594 ou en 404. Fête le 2 janvier. — On a sous son nom une Règle monastique, etc.

Macaire (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. O. de la Réole (Gironde), sur la rive droite de la Garonne. Tonnellerie, vins. — Ancienne cité gallo-romaine sous le nom de *Ligena*, elle doit sa dénomination actuelle à un oratoire qui reçut les restes de saint Macaire; 2,165 hab.

Macaire (Saint-), bourg de l'arr. de Cholet (Maine-et-Loire). Bestiaux, fromages; 2,371 hab.

Macao, en chinois *Ngao-men*, v. de Chine, située dans une presqu'île à l'extrémité S. E. de l'île de Hiang-Chan, par 22° 11' 30" lat. N. et 111° 5' long. E., dans la province et la baie de Canton, à 150 kil. S. O. de cette dernière ville et à 65 kil. environ de Hong-Kong. La population est d'ordinaire de 55,000 individus, dont 25 à 30,000 Chinois et 5 à 6,000 Portugais. — Occupée définitivement par ces derniers, en 1563, moyennant le paiement d'un tribut, Macao se divise en ville chinoise et ville européenne. Le port est franc depuis 1845; il est le siège d'un commerce de cabotage assez actif.

Toutefois il est bien déchu depuis l'établissement des Anglais à Hong-Kong. Il y arrive chaque année 75,000 caisses d'opium valant 200 millions de francs.

Macarel (LOUIS-ANTOINE), jurisconsulte, né à Orléans, 1790-1851, fut avocat à la cour de cassation, professeur de droit administratif, conseiller d'Etat, etc. On a de lui : *Eléments de jurisprudence administrative; des Tribunaux administratifs; Cours de droit administratif; Recueil des arrêts du Conseil*, publication continuée après lui par divers auteurs; *de la Fortune publique en France et de son Administration*, 1840; 3 vol. seulement ont paru.

Macaroniques (Vers), poésie burlesque, dont l'inventeur est le moine Folengo, dit *Merlin Coccaie*. Elle consiste dans l'emploi des mots de la langue vulgaire auxquels on donne une terminaison latine; on l'a nommée ainsi par assimilation au mélange dû aux ingrédients qui entrent dans la préparation des macaronis.

Macartney (GEORGE, comte DE), voyageur et diplomate anglais, né à Lissanoure (Irlande) en 1757. Après avoir été ministre plénipotentiaire en Russie, 1765-1767, secrétaire du vice-roi d'Irlande, 1768-1775, il devint gouverneur de quelques-unes des Antilles. Pris par d'Estaing à la Grenade, 1779, mais échangé par l'ordre de Louis XVI, il fut placé à la tête de la présidence de Madras (1781-1785), où il eut à lutter contre le roi de Mysore et Suffren. Le principal événement de sa vie devait être son voyage à la Chine (1793-1794) où le gouvernement anglais l'envoya négocier un traité de commerce. Il en rapporta, du moins, des documents utiles pour l'histoire naturelle. Après avoir encore gouverné la colonie du Cap, il mourut dans la retraite, 1806. — On a de lui : *Journal de l'ambassade en Chine*, 1807, 2 vol. in-4°.

Macassar ou **Mangkassar**, v. de l'île Célèbes qui donne son nom à un gouvernement hollandais, à un royaume indigène et à un détroit. La ville, située par 127° 28' long. E., et 5° 9' lat. S., sur une pointe de terre, se compose de la ville de *Vlaardingen*, bâtie en 1708, et du fort Rotterdam. Elle a une rade excellente et, depuis 1847, un port franc. La pop. est de 17,000 âmes. Le gouvernement dont elle est le ch.-l., comprend toutes les possessions hollandaises de Célèbes (360,000 hab.). — Le royaume de Goak ou de *Macassar*, au S. O. de Célèbes, a 65,000 hab. et 1,200 kil. carrés; il est vassal de la Hollande. — Le détroit de *Macassar*, à l'O. de Célèbes, sépare celle-ci de Bornéo.

Macaulay (THOMAS **Babington**, lord), historien et critique anglais, né à Rothley-Temple (Leicester), en 1800, se fit connaître par de brillants essais poétiques à l'Université de Cambridge et par d'intéressants articles insérés dans la *Revue d'Edimbourg*. Porté au parlement par les whigs, 1830, il y soutint la réforme électorale, puis, en 1834, alla siéger au conseil suprême de Calcutta d'où il devait rapporter deux *Etudes* sur Clive et Warren Hastings. A son retour, 1837, il prit part aux luttes parlementaires; mais, abandonné par les électeurs d'Edimbourg, 1847, à cause d'un vote favorable au séminaire catholique de Maynooth, il consacra ses loisirs à composer une *Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Jacques II*; le succès des deux premiers volumes (1849) le fit rentrer en grâce auprès du collège électoral d'Edimbourg (1852). Deux autres volumes (1855) lui valurent l'honneur d'entrer dans la Chambre haute où la reine Victoria l'appela en 1857. Il n'avait pas terminé son grand ouvrage quand il mourut, 1859. — On a encore de lui : *Essais*, recueil des articles insérés dans la *Revue d'Edimbourg*, traduits en français par A. Pichot, 2 vol.; *Chants populaires de l'ancienne Rome*, 1842, inspiration née des recherches archéologiques de Niebuhr, etc. Les deux premiers volumes de *l'Histoire d'Angleterre* (sous Jacques II) ont été traduits par MM. de Peyronnet, 1853, et Montégut, 1854; et les suivants, qui comprennent le règne de Guillaume III, par M. A. Pichot, 1857, 4 vol. in-8°.

Macaulay-Graham (CATHERINE **Gambridge**), née en 1755 dans le comté de Kent, épousa le médecin Macaulay, 1760, puis un jeune homme du nom de Graham. Elle mourut en 1791. — On a d'elle : *Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Jacques I^{er}* (jusqu'en 1714); *Histoire d'Angleterre depuis la révolution* (jusqu'à 1742); *Remarques sur les Eléments de gouvernement par Hobbes*, etc. Dans tous ces livres elle manifeste des sentiments républicains.

Macbeth, thane de Glamis, tua le roi d'Ecosse Duncan I^{er} ou Donald VII (1040), et régna à sa place. Dix-sept ans après il fut renversé et tué par Malcolm, fils

de Duncan, qui lui succéda, 1057. Shakspeare, dans un drame que Ducis a imité, a tiré un admirable parti de la légende de Macbeth.

Mac Carthy (NICOLAS de), prédicateur français, d'origine irlandaise, né, en 1769, à Dublin, était fils du bibliophile Justin de Mac Carthy, qui mourut à Toulouse en 1811. Ordonné prêtre à Chambéry, 1814, Nicolas de Mac Carthy eut, pendant la Restauration, une grande réputation, grâce à la force pénétrante de ses sermons, qu'il improvisa souvent, et n'écrivit jamais. Il mourut à Annecy, 1835. On a publié ses *Scrmons*, qu'on avait recueillis, 3 vol. in-8°, 1834.

Mac Carthy (JACQUES), géographe français, né à Cork, 1785-1835, fit les campagnes de l'Empire, s'occupa d'enseignement sous la Restauration, puis fut attaché au dépôt de la guerre. On a de lui : *Choix de voyages modernes*, 1822; *Dictionnaire de géographie*, 1844, 2 vol. in-8° (5^e édition); *Traité de géographie*, 1833, etc.

Maccabée ou **Machabée**, de *machkab*, marteau (MATTATHIAS), Juif de Modin, commença l'insurrection de la Judée, quand Antiochus Epiphane voulut lui imposer la religion hellénique, 167 av. J. C. — Il est la tige des *Asmonéens* (de Asamonée, grand père de Mattathias). Il avait 5 fils : Judas, Jonathas, Simon, Jean et Eléazar.

Maccabée (JUDAS), fils du précédent, lui succéda dans le commandement des Juifs révoltés contre la Syrie (167 av. J. C.). Vainqueur à Emmaüs, 165, et à Hébron, 164, il reprit et pacifia Jérusalem, 165. Il avait obtenu la paix d'Antiochus Eupator, quand Démétrius Soter, nouveau roi de Syrie, envoya contre lui Bacchide : Judas périt accablé par le nombre, 160.

Maccabée (JONATHAS), frère du précédent, laissa d'abord Jérusalem aux Syriens. Reconnu grand prêtre des Juifs par Alexandre Bala, il se fortifia en soutenant Démétrius Nicator, puis Antiochus VI. Tryphon, tuteur du dernier, l'assassina en 144.

Maccabée (SIMON), frère du précédent. Reconnu grand prêtre par Démétrius Nicator, il expulsa les Syriens de la citadelle de Jérusalem, repoussa Antiochus VII, et fut assassiné par son gendre Ptolémée, gouverneur de Jéricho, 135 av. J. C.

Maccabées (Les Sept). On désigne ainsi sept frères, fils d'Eléazar, qu'Antiochus Epiphane voulut contraindre à adorer les idoles. Sur leur refus, ils périrent de divers supplices. Leur mère, Salmonée, subit le supplice après eux, 168 av. J. C.

Maccabées (Livres des). On en cite cinq, mais l'Eglise romaine n'en admet que deux comme canoniques. Le 1^{er}, rédigé sous les Asmonéens, contient l'histoire des Juifs de 174 à 135 av. J. C.; le 2^e donne le martyre des Sept Maccabées, etc. L'un et l'autre sont en grec.

Macchietti ou **Maglietti** (GIROLAMO), peintre de l'école florentine, né à Florence de 1535 à 1541, vivait encore en 1568. On trouve à Florence ses meilleurs ouvrages, tableaux d'église, portraits, etc.

Macclesfield, v. du Cheshire (Angleterre), sur le Rolin, à 54 kil. N. E. de Chester. Pop., 56,000 hab. — Vaste centre manufacturier, qui a 4,500 métiers à tisser la soie, des filatures de coton et des chapelleries. Dans les environs, exploitation de houille, d'ardoise et de chaux. Belle église de Saint-Michel.

Mac-Culloch (JOHN), géologue anglais, né à Guernsey, 1775-1835, s'occupa d'abord de médecine, et, à partir de 1811, d'explorations minéralogiques en Ecosse. Il a entrepris sur ce pays des travaux qui n'ont pas été égalés. On cite de lui : *Description des îles occidentales d'Ecosse*; *Classification géologique des roches*; *les Hautes terres et les îles occidentales d'Ecosse*; *Système de géologie*, etc.

Mac-Culloch (JOHN-RAMSAY), économiste anglais, né à Wigton (Ecosse), en 1789. Il a été rédacteur de la *Revue d'Edimbourg*, professeur à l'université de Londres, et, depuis 1838, contrôleur à la papeterie royale. Il était associé de l'Institut de France. Il est mort en 1864. — On a traduit dans plusieurs langues ses deux *Dictionnaires de commerce et de géographie*. Il a aussi donné : *Principes d'économie politique*, 1825; *des Circonstances qui influent sur le taux des salaires*; *Statistique de l'Empire britannique*; *Littérature économique*, etc.

Macdonald, nom d'un clan écossais, qui fut massacré en 1692, pour avoir soutenu la cause de Jacques II.

Macdonald (ETIENNE-JACQUES-JOSEPH-ALEXANDRE), maréchal de France, né en 1765, à Sancerre (Cher), d'une noble famille écossaise, dont un membre aida Charles-Edouard dans son entreprise de 1745. Sous-lieutenant

du régiment irlandais de Dillon, 1784, il devint général de brigade en 1795, et de division, 1796, dans l'armée du Rhin. Nommé gouverneur de Rome, 1798, il battit Mack à Otricoli, envahit le royaume de Naples avec Championnet, à qui il succéda dans le commandement en chef, 1799. Obligé d'abandonner la république parthénopéenne, après les revers de Schérer, il traversa toute la péninsule jusqu'à la Trébie, où, après une bataille acharnée de trois jours, il échappa à Souwarov, et parvint à rejoindre Moreau. Partisan de Bonaparte au 18 brumaire, il reçut, en récompense, le commandement de l'armée de réserve qui eut à franchir le Splügen au milieu de fatigues inouïes, 1800. Son amitié pour Moreau lui attira, 1804, une disgrâce de cinq ans; rappelé, 1809, pour servir de guide à Eugène de Beauharnais, il contribua à la jonction de l'armée d'Italie et de la grande armée, et conquit, à Wagram, le bâton de maréchal et le titre de *duc de Tarente*, 1809. Après avoir remplacé Augereau en Espagne, 1810-1811, il commanda, en 1812, le 10^e corps d'armée qui s'arrêta devant Riga, et, en 1813, le 15^e corps que Blücher surprit à la Katzbach (29 avril). Il se distingua encore à Leipzig et dans la campagne de France. Rallié, le dernier des maréchaux, à la Restauration, il servit, pendant les Cent-Jours, comme simple garde national. En 1815, il fut chargé de licencier l'armée de la Loire; pair de France, il devint, en 1816, grand chancelier de la Légion d'honneur. Démissionnaire en 1831, il mourut en 1840.

Macedo (FRANÇOIS de), né à Coimbre en 1596, jésuite, puis cordelier, défendit à Paris les droits du duc de Bragance au trône de Portugal après la révolution de 1640; soutint à Rome, puis à Venise, des thèses de *omni re scibili*; et, depuis 1667, professa à Padoue, où il mourut en 1681. — Le P. Macedo a publié, sous le prénom de *François de Saint-Augustin*, la plupart de ses ouvrages: en 1675, il avait déjà composé 145 panegyriques ou discours, 150,000 vers, et, de plus, des consultations sur le droit, la théologie, etc. On cite : *Propugnaculum lusitano-gallicum*, 1647, apologie des maisons de Bourbon et de Bragance, en réponse à J.-J. Chifflet; *Schema Congregationis S. Officii Romani*, 1676, etc.

Macédoine. On a entendu par ce nom : I. un Etat de l'Europe ancienne, situé au N. E. de la Grèce, borné au N. par les monts Scardus et Orbelus, à l'O. par le mont Pindus, au S. par les monts Cambuniens et Olympe et par la mer Egée, et à l'E. par le fleuve Strymon. Au S. E. elle était terminée par la péninsule de Chalcidique (v. ce nom), qui était comprise entre les golfes Thermaïque et Strymonique. Elle était arrosée par l'Haliacmon, par l'Axius, grossi de l'Erigon et de l'Eordaique, enfin par le Strymon, avec son affluent le Pontus. Divisée en un grand nombre de cantons, elle renfermait : 1^o l'Emathie, qui possédait la capitale *Edesse* ou *Ages*, que remplaça *Pella*; 2^o au N., la Péonie ou Pélagonie; 3^o à l'E., la Mygdonie, à laquelle on rattachait l'Amphaxitide, l'Anthémonte et une portion de la Bisaltie et de la Crestonie; 4^o au S. O., la Lyncestide, l'Eordée, l'Orestide, la Piérie, etc.; 5^o au S. E., la Chalcidique. — II. Au iv^e siècle de l'ère chrétienne, un diocèse de l'empire d'Orient comprenant six provinces : 1^o Macédoine propre, *chef-lieu* Thessalonique; 2^o et 3^o la nouvelle et l'ancienne Epire; 4^o la Thessalie; 5^o l'Achaïe; 6^o la Crète.

Macédoine. *Histoire*. Selon les traditions grecques, la Macédoine devrait son nom au *Macednes*, tribu pélasgique qui s'établit dans l'Emathie, sur les bords de l'Haliacmon, au xiv^e siècle av. J. C. Le véritable fondateur du royaume serait pourtant l'Héraclide Caranus, venu d'Argos, qui lui donna Edesse pour capitale, 799. Agrandie sous les successeurs de ce prince, la Macédoine commença à jouer un rôle, sous Alexandre I^{er}, pendant la guerre médique; sous Archélaüs elle jeta un grand éclat. Troublée ensuite par des discordes intestines que n'étouffa point l'intervention de Thèbes et de Pélopidas, elle se releva avec Philippe II, qui fit des conquêtes sur les Illyriens, les Thraces et les Grecs (359-336), et prépara la ruine de l'empire des Perses accomplie par Alexandre III, le Grand (336-323). La mort de ce dernier la livra, pour cinquante années (323-273), à des usurpations sans nombre : Philippe Arrhidée et Alexandre Aigus furent dépouillés par Cassandre, fils d'Antipater, et après Cassandre, se succédèrent, à de courts intervalles, Démétrius Poliorcète, Pyrrhus d'Epire, Lysimaque de Thrace, Séleucus Nicator, Ptolémée Céraunus, et d'autres encore, jusqu'au moment où Antigone Gonatas installa définitivement sa famille, 273. Bientôt

la Macédoine eut à redouter la domination romaine : vaincue à Cynoséphales sous Philippe III (ou V), 197, accablée par la défaite de Persée à Pydna, 168, elle fut réduite en province après la révolte d'Andriscus, 148. Comprise dans le diocèse de Macédoine (voir ci-dessus) au IV^e siècle, elle fut, au VII^e, un des *thèmes* de l'empire d'Orient ; Stobi était la capitale. Envahie à plusieurs reprises par les barbares, la Macédoine, après la quatrième croisade, 1204, devint, sous le nom de royaume de Thessalonique. la part de Boniface, marquis de Montferrat. Revenue aux empereurs grecs, elle fut enfin conquise, au XIV^e siècle, par les Turcs ottomans. Elle forme aujourd'hui les trois eyalets d'*Uskioup*, de *Monastir*, et de *Salonique*.

ROIS DE MACÉDOINE D'APRÈS EUSÈBE ET LE SYNCHELLE.

Caranus, entre 799 et 791,	
Cienos,	
Thurimas,	
Perdiccas I ^{er} ,	
Argée,	
Philippe I ^{er} ,	
Ærope,	
Alcétas,	
Amyntas I ^{er} , vers	540
Alexandre I ^{er} , vers	500
Perdiccas II, vers	454
Archelaüs, depuis	413
Orestes et Ærope	394
Pausanias	394
Amyntas II.	393
Alexandre II.	369
Ptolémée Alorite	367
Perdiccas III.	364
Philippe II.	359
Alexandre III, le Grand.	336
Philippe (III) Arrhidée.	323
Alexandre Aigus.	
Cassandre.	311
Philippe (IV).	296
Démétrius Poliorcète	294
Pyrrhus.	287
Lysimaque.	286
Séleucus Nicator	282
Ptolémée Céraunus.	280
Méléagre, Antipater, Sosthènes.	278
Antigone Gonatas	278
Pyrrhus (de nouveau)	274
Antigone Gonatas (de nouveau)	273
Démétrius II.	242
Antigone Doson.	232
Philippe III (ou V).	220
Persée.	179-168
Andriscus.	152-148

Macedonius, diacre ou prêtre de Constantinople, fut élu patriarche, 341 ou 342, par les ariens, en opposition à Paul, qui était orthodoxe. Déposé en 348, rétabli en 350, il fut, à la fin, abandonné par l'empereur Constance, et déposé définitivement par les ariens purs ou *Acaciens* en 360. Son nom a désigné : 1^o les demi-ariens, qui admettaient que le Fils est d'une substance semblable à celle du Père; 2^o les *Pneumatomaques*, qui niaient la divinité du Saint-Esprit.

Macella, petite ville fortifiée de la Sicile ancienne, au S. O. de Ségeste.

Macer (ÆMILIUS), poète latin, né à Vérone vers 70, et mort en 16 av. J. C., avait écrit en vers sur les plantes médicinales, les serpents, etc. Il ne reste rien de lui. — On a publié, sous son nom, un livre de *Herbarum virtutibus*, dû à un poète du moyen âge.

Macerata, ch.-l. de la province de son nom (Italie), à 176 kil. N. E. de Rome, sur le sommet d'une montagne. Evêché. Université. Beau théâtre, etc. Sous Napoléon I^{er}, elle était le chef-lieu du département du Musone, et, avant 1860, celui d'une délégation des Etats de l'Eglise; 18,000 hab. — La province de Macerata, riveraine de l'Adriatique, a 2,737 kil. carrés et 229,000 hab.

Macfarlane (ROBERT), publiciste, né en Ecosse, 1734-1804, écrivit dans le *Morning-Chronicle* pour l'opposition, tenta une traduction en vers latins de *Temora*, 1769 (V. Macpherson), et, entre autres ouvrages, publia un *Essai sur l'authenticité d'Ossian et de ses poèmes*, etc.

Mac-Grégor (JOHN), économiste anglais, né à Stornoway, dans le comté de Ross, en 1797, résida longtemps

au Canada. Il en rapporta son livre : *l'Amérique anglaise*, 1832. Chargé de missions commerciales sur le continent, puis secrétaire du bureau de commerce, 1840-1847, il contribua au triomphe des réformes économiques réclamées par Cobden, etc. Il a encore donné : *Progrès de l'Amérique depuis sa découverte*, ouvrage plein de renseignements; *Statistique commerciale*, etc. Ruiné par de malheureuses spéculations, après avoir siégé au parlement, il mourut à Boulogne, 1857.

Machabée. V. MACCABÉE.

Machado (Barbosa). V. BARBOSA.

Machanidas, tyran de Sparte, 210 ans av. J. C., fut vaincu et tué près de Mantinée par Philopœmen, 206.

Machaon, fils d'Esculape, apprit la médecine du centaure Chiron, alla au siège de Troie, où il donna ses soins à Ménélas et à Philoctète. Au retour de cette expédition, il s'établit dans la Messénie, où il périt dans la suite. On associe à son nom celui de son frère *Podalire*, qui, après la prise de Troie, fut jeté par une tempête sur la côte de Carie. L'un et l'autre furent déifiés.

Macharès, fils de Mithridate (V. ce dernier nom).

Machault d'Arnouville (JEAN-BAPTISTE DE), homme d'Etat, né en 1701, était, depuis 1743, intendant du Hainaut, quand Louis XV le nomma contrôleur général des finances, 1745. Obligé d'accroître les impôts pour subvenir aux dépenses de la guerre de la succession d'Autriche, il fit rendre l'édit de *main-morte*, qui défendait au clergé de posséder aucun fonds sans autorisation légale, 1747. Il établit une *caisse d'amortissement* destinée à rembourser la dette publique, et alimentée par une taxe du *vingtième* portant sur tous les biens, 1749. En 1753, il autorisa la circulation des grains dans tout le royaume. Contrarié dans ses plans financiers, il échangea son portefeuille contre celui de la marine, 1754, tout en gardant les sceaux, qu'il avait reçus après d'Aguesseau, 1750. Machault, dans son nouveau poste, avait réussi à soutenir les premiers chocs de la guerre de Sept ans, quand, après l'attentat de Damiens, M^{me} de Pompadour le fit renvoyer, 1757. Retiré dans sa terre d'Arnouville, il y vécut jusqu'à la Révolution. Arrêté à Rouen, 1794, il fut transféré à Paris, dans la prison des Madelonnettes, où il mourut, 1794.

Machault, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. O. de Vouziers (Ardennes); 724 hab.

Machecoul, ch.-l. de canton de l'arr. et à 38 kil. S. O. de Nantes (Loire-Inférieure), sur le Falleron. Ce bourg dépendait des seigneurs de Retz. En 1793, il fut le théâtre de violents combats entre les républicains et les Vendéens; 3,859 hab.

Machiavel (NICOLAS), homme d'Etat et publiciste italien, né à Florence en 1469, fut, pendant 14 ans, secrétaire de la république florentine, 1498-1512 : dans cet intervalle, il représenta sa patrie dans 23 légations, soit auprès des Etats italiens, soit auprès de Louis XII, (1500-1504, 1510, 1511). Il fut aussi député auprès de César Borgia, 1502-1503. Privé de sa charge après le rétablissement des Médicis, 1512, il fut impliqué dans un complot et mis à la torture. Contraint par la pauvreté de vivre à la campagne, il chercha un aliment à son activité dans la culture des lettres. Il y écrivit son *Traité du Prince*, 1514, et ses *Discours sur Tite-Live*, 1516 : le principe qui domine dans ses ouvrages est la subordination des moyens à la fin que l'on veut atteindre. Nourri de l'antiquité, et subjugué par la politique immorale et cauteleuse de son temps, Machiavel croit que l'Etat est tout, et que l'individu, au besoin, doit sacrifier fortune, vie, honnêteté même, à la grandeur de l'Etat. On a flétri du nom de *machiavélisme* cette manière de voir si soucieuse du but, si peu scrupuleuse sur les moyens. Réconcilié avec les Médicis, Machiavel traça, en huit livres, la première partie d'une *Histoire de Florence*, que son ami Guichardin devait continuer, 1525. Deux ans après, il relevait les fortifications de Rome, menacée par Bourbon, puis, apprenant la chute des Médicis, il revenait à Florence, mais pour y mourir, 1527. — On a encore de lui : *Traité de l'Art de la guerre*, 1521; *la Mandragore*, la meilleure des comédies italiennes, composée vers 1504, etc. — Frédéric II, roi de Prusse, a publié un *Anti-Machiavel*, pour réfuter les doctrines du *Prince*. — Les principales éditions sont : celle de 1550, longtemps et souvent reproduite; celle de Le Monnier, Florence, 1843-52; on a traduit plusieurs fois en français les œuvres de Machiavel; la plus complète de ces traductions est celle de Périès, 12 vol. in-8°, 1823-1826.

Mâchicoulis ou **Mâhecoulis**, balcons munis d'un parapet, servant de fortifications. On pouvait lancer des projectiles par les vides laissés entre les mâchicoulis.

Machine (La), commune de 5,550 hab., à 8 kil. N. de Decize et 50 kil. S. E. de Nevers (Nièvre). Extraction annuelle de 1,150,000 hectolitres de houille.

Maciéjovicc, village de Pologne, à 60 kil. S. O. de Siedlec, où Kosciuszko fut vaincu par les Russes, le 10 octobre 1794.

Macine, historien arabe. V. ELMACINE.

Mack de Leiberich (CHARLES), général autrichien, né à Neusslingen (Franconie), en 1752, fut d'abord simple soldat. Chef d'état-major du prince de Saxe-Cobourg dans les Pays-Bas, 1792-95, il devint généralissime des Napolitains en 1798; il prit, puis perdit Rome; battu par Macdonald à Otricoli, troublé par l'indiscipline de ses soldats, il se rendit à Championnet qui l'envoya en France. Il s'échappa sous le Consulat, bien que libre sur parole. Dans la campagne de 1805, il commandait l'armée qui envahit la Bavière: enveloppé dans Ulm par Napoléon, il se rendit avec 28,000 hommes. Condamné à mort en Autriche, il ne fut que dégradé et enfermé pendant un an au Spielberg. Il mourut en 1828.

Mackau (ANGE-RENÉ-ARMAND, baron DE), amiral, né à Paris, d'une famille irlandaise, 1788. Il s'embarqua, en 1805, sur le vaisseau *le Vétéran*, commandé par Jérôme Bonaparte, son ancien camarade d'études: il était alors novice-matelot. Enseigne provisoire, en 1811, sur le brick *l'Abeille*, il s'empara, après un combat opiniâtre, du brick anglais *Alacrity*, d'une force supérieure. Sous la Restauration, il s'occupa de travaux hydrographiques dans la Méditerranée, l'Atlantique et les parages de Madagascar, 1816-1818; visita le Sénégal, 1819, les côtes de l'Amérique méridionale, et, en 1825, fit accepter par Haïti l'ordonnance qui reconnaissait l'indépendance de cette île, moyennant 150 millions d'indemnité à payer aux anciens colons; il fut alors promu contre-amiral. Sous le gouvernement de Juillet, il bloqua les ports de Hollande, 1832, obtint de la Nouvelle-Grenade une réparation pour une insulte faite au consul français de Carthagène, 1833-35, et administra la Martinique, 1836-1837. Nommé vice-amiral, 1837, il fit une apparition dans les eaux de la Plata avec 45 bâtiments de guerre, 1840-1841, et tint le portefeuille de la marine pendant 4 ans, 1845-1847. Promu amiral en 1847, il mourut en 1855.

Mackeldey (FERDINAND), jurisconsulte allemand, 1784-1834, professa à Marbourg et à Bonn. Il a laissé: *Manuel du droit romain*, traduit dans plusieurs langues; *Théorie du droit de succession*, d'après le Code Napoléon, etc.

Mackenzie (SIR GEORGE), jurisconsulte écossais, né à Dundee en 1636, se distingua, en 1661, par un plaidoyer en faveur du marquis d'Argyle. Nommé avocat du roi, 1674, il s'attira la haine des covenantaires en soutenant la doctrine de l'obéissance passive. Retiré de la vie politique après la révolution de 1688, il mourut en 1691. — On a de lui: *Aretino*, roman, *Essais de morale*, recueil de divers écrits; *Idea eloquentiæ forensis hodiernæ*, 1681; *Discours sur les lois et coutumes d'Écosse*, etc. Ses œuvres forment 2 vol. in-fol., 1716.

Mackenzie (SIR GEORGE), biographe et médecin écossais, du XVIII^e siècle. On a de lui: *Vies et caractères des principaux écrivains écossais*, Edimbourg, 1708-1722, 3 vol. in-fol.

Mackenzie (HENRY), romancier écossais, né à Edimbourg, 1745-1831, fut attorney général, puis collecteur de taxes dans son pays. Il a donné des romans d'une grande pureté morale, *l'Homme sensible*, 1771, *l'Homme du monde*, 1773, etc., et collaboré à deux journaux littéraires, *le Miroir* et *le Flâneur*. — Ses œuvres ont été traduites en français par Bonnet, 5 vol. in-12, 1825.

Mackenzie (ALEXANDRE), voyageur écossais, né à Inverness, 1755-1820. Employé par des négociants en pelleteries à l'O. de la baie d'Hudson, il découvrit en 1789, un fleuve auquel il donna son nom. Plus tard il arriva à l'Océan Pacifique, en partant toujours du fort Chipperway, 1792-1793. Castéra a traduit en français les *Voyages de Mackenzie dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale*, 5 vol. in-8°, 1802.

Mackenzie, fleuve de l'Amérique du Nord (Nouvelle-Bretagne). Formé de plusieurs cours d'eau, surtout de l'*Athabasca*, qui vient des monts Rocheux, il prend le nom de *rivière de l'Esclave*, traverse le lac de ce nom, et s'appelle alors Mackenzie. Il reçoit la *rivière*

Dease et la *rivière de l'Ours*. Il a 3,200 kil. de cours, et est gelé pendant 9 mois de l'année.

Mackintosh (JAMES), orateur et littérateur anglais, né à Aldourie (Inverness), en 1765, pratiqua d'abord la médecine. Le succès de ses *Vindiciæ gallicanæ*, livre où il réfutait les accusations de Burke contre la révolution française, 1791, le détermina à entrer au barreau, 1795. Il défendit l'émigré Peltier, auteur d'un libelle contre Bonaparte, 1802. Juge à Bombay, 1804-1811, puis membre du parlement, 1812-1832, il devint l'un des chefs des whigs. Il mourut en 1832. — On a de lui: *Histoire d'Angleterre* jusqu'en 1572, et *Histoire de la philosophie morale*, traduites en français. Il a aussi donné une *Vie de Thomas Morus*, avec *l'Histoire de la révolution de 1688*; un *Essai sur les progrès de la philosophie morale*, traduit par Poret, 1836.

Macklin (CHARLES), auteur comique et acteur anglais, né en Irlande, 1690, excellait à jouer le rôle de Shylock. Retiré en 1788, il mourut, en 1797, à l'âge de 107 ans. Ses *Mémoires*, rédigés par Kirkman, 1799, ont été traduits en français par Defauconpret. Il avait écrit plusieurs comédies.

Mac-Laurin (COLIN), mathématicien écossais, né à Kilmoddan, 1698-1746, professa à Aberdeen, puis à l'université d'Edimbourg. — Il a donné: *Traité des fluxions*; *Traité d'algèbre*; *Exposition des découvertes philosophiques de Newton*: ces trois ouvrages ont été traduits en français; dans le premier est la série qui porte son nom. On a encore de lui: *Geometria organica*, 1719. Mac-Laurin a partagé avec Euler et D. Bernouilli le prix proposé, en 1740, par l'Académie des sciences de Paris sur la théorie du flux et du reflux de la mer.

Maclou ou **Malo** (Saint), né dans le pays de Galles, fut ermite près d'Aleth (Bretagne), et, en 541, évêque de cette ville. Il mourut vers 565, dans une solitude aux environs de Saintes. Fête, le 15 novembre.

Mâcon, *Matisco Aduorum*, ch.-l. de Saône-et-Loire, à 399 kil. S. E. de Paris (441 kil. par le chemin de fer de la Méditerranée), par 46° 18' 24" lat. N. et 2° 29' 55" long. E., sur la rive droite de la Saône. Pop., 18,582 hab. Evêché. Commerce de grains, vins renommés, mercuriaux, etc. Tonnellerie, teinturerie, tuilerie, toiles à voiles, fonderie de cuivre, horlogerie, etc. — Mâcon a de belles promenades, des quais larges, un pont de 12 arches, du XII^e siècle, etc. — Cette ville est d'origine gauloise; elle eut un évêché dès le V^e siècle. Elle fut ravagée plusieurs fois, notamment en 1567, par les protestants. Patrie de Lamartine.

Mâconnais, anc. pays de France, situé dans le bassin de la Saône (Bourgogne), entre le Chalonnais au N. et le Lyonnais au S., la Bresse à l'E. et le Charolais à l'O. V. principales: *Mâcon*, capit., Tournus, Cluny, etc. Comté héréditaire au X^e siècle, il fut acheté par saint Louis à Robert de Dreux, 1239, cédé par Charles VII à Philippe le Bon, 1435, et repris par Louis XI. Il est compris aujourd'hui dans le département de Saône-et-Loire.

Maçons (Francs-). V. FRANCS-MAÇONS.

Macot, commune de 1,200 hab., à 16 kil. N. E. de Moutiers (Savoie), près de l'Isère. Mines de plomb très-riches.

Macouba (La), ville de la Martinique, sur la côte N., à 20 kil. N. de Saint-Pierre. Tabac renommé; 2,500 habit.

Macpherson (JACQUES), littérateur écossais, né à Ruthven (Inverness), en 1738. Après avoir fait ses études dans un collège d'Aberdeen, il devint maître d'école, et publia, en 1758, un poème intitulé *Highlander*, et, en 1760, des *Fragments de poésies anciennes recueillies dans les hautes terres d'Écosse*. On le chargea alors de visiter les montagnes; il en rapporta deux poèmes, *Fingal*, 1762, et *Temora*, 1763; il les attribua à un barde du III^e siècle, Ossian. Macpherson, grâce à cette publication, acquit à la fois fortune et réputation. Il obtint de hautes fonctions dans les Indes occidentales, 1764-1766, et, à son retour, trouva des lecteurs pour son introduction à *l'Histoire de la Grande-Bretagne et d'Irlande*, 1771; pour son *Histoire de l'Angleterre depuis la Restauration jusqu'à l'avènement de la dynastie de Hanovre*, 1775, bien que celle-ci, écrite à un point de vue jacobite, eût soulevé les réclamations des whigs. Il répondit à ces derniers par deux volumes de *Pièces justificatives*. Sa traduction de *l'Iliade*, 1773, dans une prose emphatique, avait provoqué des critiques bien autrement violentes. Après avoir soutenu le ministère North dans sa lutte contre les colonies américaines, il siégea dix ans au parlement, 1780-1790, et mourut en 1796. — Les pré-

tendus poèmes d'Ossian édités par lui ne sont, en réalité, qu'une habile mosaïque où il a fondu des traits empruntés à la Bible et aux littératures classiques, avec les ballades celtiques ou gaéliques qui chantent les héros ossianiques. Toutefois la question de leur authenticité a longtemps divisé les critiques anglais. La meilleure traduction française est celle de M. Aug. Lacaussade, 1842, in-12.

Macquarie, golfe de la Tasmanie, sur la côte O. — Ile au S. de la Nouvelle-Zélande, découverte en 1811. Elle est escarpée et stérile. — Fleuve de la Nouvelle-Galles du Sud (Australie), venant des montagnes Bleues et se perdant dans des marais; cours de 1,100 kil. (?)

Macquart (LOUIS-CHARLES-HENRI), médecin, né à Reims, 1745-1808, fit, aux frais du gouvernement, un voyage minéralogique dans le nord de l'Europe. On lui doit: *Manuel sur les propriétés de l'eau*; *Mémoires sur plusieurs points de minéralogie*; *Nouveau dictionnaire de santé*, etc.

Macquer (PIERRE-JOSEPH), chimiste, né à Paris, 1718-1784, dirigea, sous Louis XV, les travaux de la manufacture de Sèvres. On a de lui: *Eléments de chimie théorique et pratique*; *Dictionnaire de chimie* (tous traduits en allemand); *Art de la teinture en soie*, avec Baumé. Il a travaillé au *Journal des savants*.

Macquer (PHILIPPE), frère du précédent, né à Paris, 1720-1770, a donné: *Abrégé chronologique de l'histoire ecclésiastique*, — de *l'Histoire d'Espagne et de Portugal*, etc. On a loué l'exactitude et la clarté de ces ouvrages.

Macra, rivière d'Italie, formait la limite de la Cisalpine et de l'Etrurie. Aujourd'hui la *Magra*.

Macrien (MARCUS FULVIUS MACRIANUS), l'un des trente Tyrans, était en Syrie au moment où Valérien fut pris par les Perses, 260. Proclamé empereur, avec ses deux fils, Macrien et Quietus, il se dirigea sur Rome. Battu en Illyrie par Domitien, lieutenant d'Aureolus, il se fit tuer par des Pannoniens restés fidèles. Son fils, Macrien, périt avec lui, 262. Quietus fut tué en Orient par Odenath.

Macrin (MARCUS OPILIUS MACRINUS), empereur romain, né à Césarée (Mauritanie), en 164. Devenu préfet du prétoire par l'appui de Plautien, il assassina, dit-on, Caracalla, et deux jours après fut proclamé empereur (avril 217). Une paix déshonorante avec les Parthes et la mollesse de sa vie lui ayant aliéné les soldats, Julia Mœsa lui opposa son petit-fils Héliogabale. Battu près d'Antioche, Macrin fut tué dans sa fuite avec son fils Diadumène (juin 218).

Macrobe (AURELIUS THEODOSIUS), grammairien latin, contemporain d'Honorius et de Théodose le Jeune, fut peut-être, vers l'an 422, *præfectus sacri cubiculi*. Il paraît avoir composé, pour l'instruction de son fils Eustathe, les ouvrages suivants: les *Saturnales*, en sept livres, qui traitent des matières les plus diverses, mais surtout de rhétorique et de grammaire, sous forme de dialogue; le *Commentaire sur le songe de Scipion*, en deux livres, est un abrégé des connaissances que l'on avait alors sur le ciel et sur la terre. Enfin il avait écrit un ouvrage de *Differentiis et societatibus græci latine verbi*: on en a un abrégé dû à un nommé Jean. — L'édition la plus estimée des œuvres de Macrobe est celle de Leyde, 1670, in-8°. Il a été traduit en français par Ch. de Rosoy, 1826, et dans la *Bibliothèque de Panckoucke*, 1845.

Macrobiens (qui ont une vie longue), peuple de l'Afrique intérieure; au dire des anciens, ils vivaient 1,000 ans.

Macron (NÆVIUS SERTORIUS) arrêta, sur l'ordre de Tibère, Séjan, à qui il succéda comme préfet du prétoire (51 après J. C.). Plus tard il fit étouffer Tibère lui-même sous un amas de couvertures (57). Il fut mis à mort l'année suivante, par ordre de Caligula.

Macroom, v. du comté de Cork (Munster), en Irlande, sur la Sullane, affluent de la Lee, à 34 kil. O. de Cork; 4,800 hab. Ancien château anglo-normand.

Macta (La), riv. de la province d'Oran (Algérie), formée de l'Habra et du Sig, et tributaire du golfe d'Arzew. Défaite du général Trézel par Abd-el-Kader, en 1835.

Madagascar, ile d'Afrique dans l'Océan Indien, entre 41° 20' et 48° 50' long. E., et entre 12° 12' et 25° 45' lat. S. Elle est séparée du continent africain par le canal de Mozambique. Longue d'environ 1,400 kil. et large de 480, elle est traversée du S. S. O. au N. N. E. par une chaîne de montagnes de laquelle descendent le Manambaho, l'Ikoupa, le Mankourou, le Manangou-

rou, etc. Au centre est le plateau d'Ankova. Les côtes, à l'E., forment des lagunes insalubres; plusieurs baies, Diego-Suarez, Antongil, Bombetok, sont des positions maritimes importantes. La situation de Madagascar au S. E. de l'Afrique et les gradations du terrain y permettent la culture de tous les végétaux propres aux zones chaudes et tempérées: le ravenala, le sagoutier, le caféier, le cotonnier, l'ébène, la vigne, la canne à sucre, etc., y croissent. On y récolte encore du gingembre, du poivre, du tabac, du riz, des ignames. Le commerce des bœufs est considérable. Une espèce particulière de baleine fréquente les parages qui sont très-poissonneux. Les montagnes recèlent de l'étain, du plomb et du fer. Il y a aussi du sel gemme et des eaux thermales. La population, qui est de 2 à 4 millions d'habitants, se compose des *Malgaches* qui paraissent indigènes, à l'E.; des *Sakalaves*, à l'O., et des *Hovas* dans les plateaux du centre: les derniers forment la race dominante. Sur la côte orientale on trouve les anciens établissements français de Tintingue, Foulpointe, Tamatave et Fort-Dauphin; sur la côte occidentale sont les baies Tolia et Saint-Augustin; au N. est le magnifique port de Diego-Suarez. Dans le centre est la capitale des Hovas, *Tananarivou*, que l'on considère comme le chef-lieu de l'île entière. — Visitée par les Arabes longtemps avant Mahomet, Madagascar n'a été nettement indiquée que par Marco Polo, et découverte que par le Portugais Lorenzo d'Almeida, qui l'appela île Saint-Laurent. Nommée île Dauphine par les Français, qui bâtirent, sous le règne de Henri IV, le Fort-Dauphin, elle a été vainement, et à diverses reprises, colonisée par eux, en 1642, sous le ministère de Richelieu, puis au xviii^e siècle, et en dernier lieu sous la Restauration. Ces insuccès sont dus à l'insalubrité du climat, à l'hostilité des Hovas, et à la jalousie des Anglais, qui se firent les auxiliaires du roi Radama I^{er}, au commencement du xix^e siècle. La reine Ranavalo (1828-1861) expulsa tous les Européens, que rappela son successeur Radama II. L'assassinat de ce dernier, 1865, que sa femme Rasohaery remplaça, à la tête des Hovas, a rendu aux Anglais tout leur ascendant.

Madaï, fils de Japhet, et père des Mèdes.

Madaïn (El-), v. d'Irak-Arabi (Turquie d'Asie), à 55 kil. S. E. de Bagdad. Autrefois *Ctésiphon*.

Madame, titre porté, depuis le xviii^e siècle, par la femme de *Monsieur*, frère puîné du roi. On cite surtout Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. — Les filles du roi s'appelaient aussi *Madame*, *Mesdames*.

Madame, îlot fortifié à l'embouchure de la Charente, à 12 kil. N. de Marennes (Charente-Inférieure).

Madapollam, v. de la présidence de Madras (Hindoustan), dans l'ancienne province des Circars du N., à 50 kil. N. E. de Masulipatam. — Tissus de coton qui portent son nom.

Madaure, *Madaurus*, anc. v. de l'Afrique propre, sur le Bagradas. Patrie d'Apulée.

Maddalena, île d'Italie, au N. E. de la Sardaigne, à 54 kil. carrés et 1,800 hab. Port fortifié vaste et sûr.

Maddaloni, *Suessula* (?), ville de l'ancien royaume de Naples (Italie), à 5 kil. de Caserte, dans l'ancienne Terre de Labour. Aux environs bel aqueduc; 10,000 hab.

Madécasses, habitants de Madagascar.

Madeira (rivière du bois), rivière de l'Amérique du S., formée du Béni et du Guaporé, grossi du Marmoré (Bolivie). Elle entre ensuite dans le Brésil, où elle se jette dans l'Amazone, après avoir reçu le Guapey, la Sara, la Jamara, la Jeuparana, l'Axia et la Capana. Cours de 1,500 kil. Son lit est, dans sa partie supérieure, encombré de rapides et de chutes; c'est cependant la principale communication commerciale de la Bolivie et de la province de Mato-Grosso.

Madeleine (Sainte Marie-), *Maria Magdalena*, née à Magdala ou Magdalum, ville de Galilée près du lac de Genesareth. Délivrée de sept démons par Jésus-Christ, elle s'attacha à lui. On la retrouve au pied de la croix, puis au tombeau du Sauveur. Le Christ se montra d'abord à Madeleine après sa résurrection. Selon certains auteurs grecs, elle mourut en 90 à Ephèse, où elle aurait accompagné la sainte Vierge et saint Jean. Une tradition provençale du moyen âge rapporte que Madeleine aurait fini sa vie dans la pénitence à la Sainte-Baume. Fête, le 22 juillet.

Madeleine de Pazzi (Sainte), née en 1566, à Florence, d'une illustre famille, se fit carmélite en 1584. Elle mourut en 1607 et fut canonisée en 1669. Fête le 25 mai.

Madeleine (Montagnes de la), nom de la prolonga-

tion septentrionale des monts du Forez, depuis le Puy de Montoncelle. Elles sont à pres; leur point culminant, le Puy-Dadiou, a 988 mètres.

Madeleine (Iles de la). Elles sont dans le golfe du Saint-Laurent, entre Anticosti et l'île du Prince-Edouard, et peuplées de pêcheurs franco-acadiens.

Madeleine (La), bourg de l'arr. de Lille (Nord); sucre, café, chicorée, produits chimiques, etc.; 5,410 hab.

Madeley, v. d'Angleterre (Shrop), près de la Severn, à 25 kil. S. E. de Shrewsbury; 8,000 hab. Fonderies. Charles II, battu à Worcester, s'y réfugia.

Madelonnettes (Les), maison religieuse fondée, à Paris, entre les rues du Temple et Saint-Martin, rue des Fontaines, en 1618, pour servir d'asile aux filles repenties. Convertie en prison, en 1795, elle doit être prochainement démolie.

Mademoiselle. A partir du xvii^e siècle, on a désigné par ce titre, et sans addition aucune, la fille aînée de *Monsieur*, frère du roi de France. La première qui l'ait porté est la duchesse de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans, qu'on appelle souvent la *grande mademoiselle*. — Avant la révolution, les bourgeoises mariées n'avaient que le titre de *mademoiselle*, celui de *madame* étant réservé aux femmes nobles.

Madère. *Madeira* (bois), île de l'océan Atlantique, aux Portugais, par 32° 37' lat. N. et 19° 15' long. O., à 700 kil. de la côte O. de l'Afrique, au N. des Canaries. Le sol s'élève de tous côtés vers une chaîne de montagnes dont le sommet, le *pic Ruivo* (1800 mètres) est un ancien cratère. Le climat est doux et à peu près toujours égal. Arrosée par beaucoup de petits cours d'eau, Madère possède une foule d'arbres fruitiers, soit d'Europe, soit des tropiques. La culture de la canne y a été sacrifiée à celle de la vigne, qui est sa principale richesse; on exporte 12 à 15,000 pipes de vin par an. — Madère a 57 kil. sur 23, et 115,000 hab. La capitale est *Funchal*. Découverte en 1419 par Gonzalès Zarco et Tristan van Texeira, elle appartient à leurs descendants, à qui le roi de Portugal en concéda la propriété foncière. On apporta, en 1445, des ceps de Candie desquels le vin de Malvoisie est provenu. Elle forme, avec *Porto-Santo* et quelques îlots, le groupe qui porte le nom de *Madère*.

Maderno (CHARLES), architecte, né en 1556, près de Côme, à Bissone, était neveu de Dominique Fontana, qui l'appela à Rome. Sous le pontificat de Clément VIII, il termina l'église de Saint-Jacques des Incurables; sous celui de Paul V, il acheva la basilique de Saint-Pierre, et revint au plan en forme de croix latine du Bramante; des critiques de détail lui ont été justement faites dans l'exécution de ce travail. Parmi ses œuvres, qui sont nombreuses, on cite encore la coupole de Santa-Andrea-della-Valle, le palais de Castel-Gandolfo, les palais Mattei et Barberini, etc. Il mourut en 1629.

Madfunch, ville d'Egypte. V. *ABYDOS*.

Magyars. V. *MAGYARS*.

Madianites, *Madianitæ*. Il y eut deux peuples de ce nom, également de race arabe: 1° une tribu établie au S. O. de la mer Morte, issue de *Madian*, fils d'Abraham, et de Céthura, qui imposa à Israël une servitude secouée par Gédéon; 2° une tribu fixée dans le pays de *Madian*, dans la péninsule du Sinaï, et à l'O. du golfe Élanitique, à laquelle appartenait Jéthro, beau-père de Moïse.

Madison (JAMES), homme d'Etat américain, né en 1751, près du Port-Royal (Virginie). D'abord avocat, il entra dans la vie publique à l'époque de la guerre de l'Indépendance, et contribua beaucoup à l'établissement de la constitution fédérale, 1784-1788: c'est ainsi qu'il fit adopter le principe que chaque communion religieuse doit entretenir ses ministres. Secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, 1801-1809, puis élu président, 1809-1812, il ne cessa de réclamer contre les violences des Anglais, qui faisaient la presse des matelots américains. Appelé à une seconde présidence, 1813-1817, il eut à soutenir, pour le même motif, une guerre dans laquelle Washington tomba au pouvoir de l'ennemi, 1814: la paix de Gand, 1814, termina les hostilités. Madison mourut dans la retraite, en 1836.

Madison, capit. du Wisconsin (Etats-Unis), sans importance. — Ville d'Indiana (Etats-Unis), sur l'Ohio; 10,000 hab. Industrie développée; commerce de salaisons.

Madjicosimah, archipel du Grand Océan (Asie), dépendance des îles Lieou-Khieou, au S. O. desquelles il est situé. Il a les mêmes productions.

Madoura ou **Madura**, île de la Malaisie (archipel de la Sonde), entre 6° 10' et 6° 45' lat. S., et entre

110° 25' et 110° 45' long. E., à l'E. de Java. La Hollande en a laissé l'administration à des chefs indigènes qui dépendent de la résidence de *Sourabaya*. Cocos, riz, coton, gros bétail, nids d'hirondelles. Environ 60,000 hab.

Madoura ou **Madouré**, ville de la présidence de Madras (Hindoustan), à 430 kil. S. O. du chef-lieu, sur le Weigarou, autrefois capitale d'un royaume du même nom; elle renferme des monuments de l'architecture indoue; 15,000 hab.

Madox (THOMAS), historiographe anglais, mort vers 1735, connu par ses travaux sur les lois et la constitution de son pays. Il a laissé: *Formulare anglicanum*, collection d'anciennes chartes; *Histoire et antiquités de l'Échiquier des rois d'Angleterre*; *Firma Burgi*, essai sur les cités d'Angleterre; *Baronia anglica*. Le British Museum possède de lui 94 volumes in-fol. et in-4°.

Madras, chef-lieu de la présidence de son nom (Hindoustan), par 13° 49' lat. N. et 77° 54' 10" long. E., sur la côte de Coromandel et le golfe du Bengale, à 1,630 kil. S. O. de Calcutta. Pop., 500,000 hab. — Partagée en *Ville Blanche* ou *Fort-George*, siège de l'administration et des Européens, et *Ville Noire*, où habitent les indigènes, elle est surtout peuplée d'Indous. L'air est sain, en dépit d'une température élevée. Il y a un jardin botanique, une université créée en 1835, un musée, etc. N'ayant qu'une rade ouverte et dangereuse, Madras borne ses opérations à l'exportation de coton, indigo, cuirs, etc. — Cette ville doit son origine à un premier établissement fondé par les Anglais en 1639. Un fort y fut bâti en 1744; prise par la Bourdonnais en 1746, elle fut attaquée vainement par Lally en 1759.

Madras (Présidence de). Elle comprend le sud de l'Hindoustan. Bornée au N. O. par la présidence de Bombay, au N. par celle de Calcutta, à l'E. par le golfe de Bengale et le détroit de Palk, au S. par le golfe de Mannaar et l'océan Indien, et à l'O. par la mer d'Oman; elle a une superficie de 347,242 kil. carr. et une population de 22,500,000 hab. environ. Elle renferme 22 districts formés des anciennes provinces de Karnatic, Koïmbatour, Maïssour, Malabar, Kanara, Balaghat, Circars du Nord; et les Etats vassaux de Maïssour, Travancore, Cochin, etc. Les Chattes la sillonnent; le Godavéry, le Cavery, la Kistnah l'arrosent.

Madrazo y Agudo (JOSEPH DE), peintre espagnol, né à Santander, 1781-1859, élève de David, à Paris, séjourna à Rome, et fut peintre de Charles IV et de Ferdinand VII. Il devint directeur du Musée royal, à Madrid.

Madre (Sierra), chaîne de montagnes du Mexique, unit la sierra de los Mimbres au plateau d'Anahuac, entre 30° et 21° lat. N.

Madre-de-Dios (Archipel); il est situé sur la côte S. O. du Chili (Amérique du Sud), dans l'océan Pacifique, et s'étend du détroit de Magellan au 53° lat. S.

Madrid, *Mantua Carpetanorum*, puis *Majoritum* et *Madritum*, et, en arabe, *Majerit* (maison du bon air), capit. de l'Espagne, par 40° 24' 30" lat. N. et par 6° 0' 54" long. O., dans une plaine, sur la rive gauche du Manzanarès, à 1,505 kil. S. O. de Paris, par Bayonne. La popul. est de 352,000 hab. — Siège du gouvernement, Madrid est aussi le chef-lieu de la province de son nom, et de la Nouvelle-Castille. Elle possède un évêché, plusieurs académies, de nombreux établissements d'instruction, parmi lesquels est une université transférée d'Alcala de Hénarès, des musées de sculpture et de peinture, etc. Dans son enceinte de 8 kil. et fermée de murs, on remarque le palais du roi et celui de *Buen Retiro*, la promenade du Prado, les rues d'Alcala, de Tolède, d'Atocha, les places Mayor, du Palais-Royal, etc.

— Madrid n'est pas une ville de commerce, mais seulement un centre de consommation. L'industrie y est restreinte à la production des objets indispensables à la vie, comme ceux d'alimentation et de vêtement. — Cette ville, connue dès la domination romaine, apparaît réellement dans l'histoire, sous le nom arabe de *Majerit*. Ramire II y battit les Maures en 932, et Alphonse VI s'en empara en 1085. Appelée dès lors Madrid, elle servit plusieurs fois de lieu de réunion aux cortès de Castille, et de résidence aux rois. Philippe II, en dépit des hivers rudes, et des étés brûlants qui distinguent les plaines vastes et arides de cette portion de la Nouvelle-Castille, y transporta, en 1560, le siège de la monarchie espagnole. Occupée plusieurs fois par les Français, après la chute de Charles IV, 1808, et l'avènement de Joseph Bonaparte, elle fut évacuée complètement en 1813. — Madrid est la patrie de Lope de Vega, Quevedo, Calderon, Moratin, etc. — La prov. de *Madrid* (Nouvelle-Castille) a

7,762 kil. carrés, et 492,000 hab. Les villes princ. sont : Madrid, Leganez, Getafe.

Madrid (Traité de); il fut signé entre François I^{er} et Charles-Quint, le 14 janv. 1526. Le premier cédait la Bourgogne et le Charolais, renonçait à la suzeraineté sur la Flandre et l'Artois, ainsi qu'à toutes ses possessions d'Italie, etc. Ce traité, garanti par la remise de deux fils du roi comme otages, ne fut pas exécuté.

Madridejos, ville d'Espagne (province de Tolède), à 66 kil. S. E. de Tolède; 5,800 hab. — Safran; toutes communes.

Madura. V. MADOURA.

Maccianus (LUCIUS VOLUSIUS), jurisconsulte romain, maître de Marc-Aurèle et conseiller d'Antonin, mort en 175. Les Pandectes donnent 44 extraits de ses ouvrages. On lui a attribué un traité : *de Asse*, 1831, Bonn.

Mælar, lac de Suède, dans la province ou län de Stockholm, au N. O. de cette ville, et communiquant par deux cours d'eau avec la Baltique : long de 90 kil., large de 40, il a une superficie de 1,200 kil. carrés, et renferme 1,260 îlots. Découpé par des baies et des caps nombreux, il a sur ses bords Stockholm, Strengnæs, Westeras, et les châteaux de Drottningholm, Karlsberg, Gripsholm, etc.

Mael-Carhaix, ch.-l. de canton de l'arr. et à 45 kil. S. O. de Guingamp (Côtes-du-Nord); 2,255 hab.

Maelstrom (courant qui moule), gouffre dangereux de l'Océan Atlantique, par 67° 20' lat. N. et 9° 20' long. E., entre les îles Væroe et Moskenœsoë (Lofoden), sur les côtes de Norvège. Son mouvement est en opposition avec celui de la marée.

Maelzel (LÉONARD), mécanicien, né à Ratisbonne, 1776-1855, a construit un orchestre composé de 42 automates qui exécutaient des morceaux de grands maîtres, un automate joueur d'échecs, un automate trompette, etc. Il a inventé le métronome.

Maes, nom de la Meuse en flamand.

Mæsa. V. MÉSA.

Maeseyck ou **Maaseyck**, v. du Limbourg (Belgique), sur la rive gauche de la Meuse, à 26 kil. N. de Maestricht, à 120 kil. N. E. de Bruxelles; 4,000 hab. Patrie des frères Van Eyck.

Maëstricht ou **Maastricht**, *Trajectum ad Mosam*, ch.-l. du Limbourg hollandais, sur la rive gauche de la Meuse, par 50° 51' 7" lat. N. et 5° 20' 46" long. E., à 170 kil. S. E. d'Amsterdam. Pop., 28,500 hab. Place forte considérable. Cette ville a de belles rues, un hôtel de ville remarquable, et, sur la Meuse, un pont de 500 pieds qui l'unit au faubourg de Wyck sur la rive droite. La citadelle couronne la montagne Saint-Pierre, d'où l'on tire des pierres depuis quinze siècles. Le commerce est facilité par la Meuse et le canal de Liège. Fabrique de bière, pain d'épices renommés. Verreries, poteries, armes à feu, draps, distilleries, sucre de betterave, etc. — Connue dès le iv^e s., Maëstricht est la clef de la Hollande du côté de la Belgique et de la France. Elle a été prise plusieurs fois, notamment par Vauban en 1673, par le maréchal de Saxe en 1748, et par Kléber en 1794. Ch.-l. de la Meuse inférieure sous la domination française, 1794-1814, elle a été livrée aux Pays-Bas, qui l'ont gardée définitivement, après de longs débats, en 1859.

Maffei (RAPHAËL), dit *Volaterranus*, érudit, né à Volterra, 1451-1522, composa, à Rome, sous le titre de *Commentarii urbani*, un résumé des connaissances de son temps, etc. Ses *Œuvres* ont été publiées, à Rome, 1506, à Paris, 1526, in-fol.

Maffei (JEAN-PIERRE), jésuite, né à Bergame, 1536-1603, écrivit, en latin et en italien, plusieurs ouvrages historiques. Il a donné en latin : *Vie d'Ignace de Loyola*, 1585, et *Histoire des Indes*, 1588, qui ont été traduites en français. Il commença aussi, sur l'ordre de Grégoire XIII : *gli Annali di Gregorio XIII*, etc.

Maffei (PAUL-ALEXANDRE), antiquaire, né à Volterra, 1653-1716, a publié le résultat de ses études archéologiques, à Rome, dans divers ouvrages en italien : *Collection de statues antiques et modernes*, 1704; *Gemme antiche*, 1707-1709, 4 vol. in-4°, etc.

Maffei (SCIPION, marquis DE), littérateur et antiquaire italien, né à Vérone en 1675. Il donna, en 1713, une tragédie de *Mélope*, qui, malgré ses défauts, a commencé la régénération du théâtre italien. Des recherches sur l'histoire de Vérone l'ayant amené à s'occuper de chartes, il publia, en 1727, *Istoria diplomatica*, in-4°, livre qui contribua aux progrès de la diplomatie. Bien accueilli dans ses voyages en France, 1732, en Angleterre, en Hollande et en Allemagne, 1736, il revint mourir à

Vérone, à laquelle il légua son musée d'antiquités, 1755. Outre les ouvrages cités, ses *Œuvres complètes*, 1790, 18 vol. in-8°, contiennent encore : *Verona illustrata*; *Histoire théologique de la question de la grâce*, 1742; *Museum Veronense*, 1749, etc.

Maffeo-Vegio, poète latin moderne, né à Lodi, 1406-1458, fut appelé par Eugène IV à Rome, où il devint secrétaire aux brefs et dataire. Il est connu surtout par un *Supplementum libri duodecimi Æneidos*, imprimé à la suite de plusieurs éditions de Virgile du xvi^e siècle.

Mafra, v. de l'Estrémadure (Portugal), à 25 kil. N. O. de Lisbonne. Couvent, château royal, bâti par Jean V.

Mafumo, fleuve de la côte E. de l'Afrique, sépare la Cafreterie du pays de Sofala. Cours de 700 kil.

Magadoxo ou **Magadchou**, royaume d'Afrique, s'étendant le long de l'Océan Indien sur une longueur de 350 kil., entre la côte d'Ajan au N. E. et celle de Mélinde au S. O. Cette région, peu connue, abonde en grains, riz, bestiaux. Les habitants sont musulmans. — La capitale est *Magadoxo*, ville commerçante de 5,000 hab. On y fabrique, avec le coton de l'Inde, beaucoup d'étoffes pour les Somalis.

Magalhaens, nom de Magellan en portugais.

Magas, frère utérin de Ptolémée Philadelphe, et gouverneur de Cyrène depuis 308, se révolta en 266, et mourut en 258 av. J. C.

Magdala, forteresse de l'Abyssinie, au milieu des montagnes, à 550 kil. du littoral, où l'empereur Théodoros avait renfermé ses prisonniers anglais, et où il s'est tué, 1868, au moment d'être forcé par l'armée de sir Napier.

Magdalena, fleuve de la Colombie (Amérique du Sud), naît au plateau d'Almaguer, coule du S. au N., devient navigable à Honda, et se jette dans la mer des Antilles, au-dessous de Sainte-Marthe, par plusieurs embouchures; sur la principale est le port de Baranquilla. Cours de 1,320 kil. — Elle reçoit, à droite, le Bogota, et, à gauche, le Cauca. — On a donné le nom de *Magdalena* à une circonscription politique de la Confédération grenadine, située à l'embouchure du fleuve. Ch.-l. *Santa-Marta*.

Magdebourg, *Magedoburgum*, *Parthenopolis*, ch.-l. de la province de Saxe (Prusse), par 52° 8' 4" lat. N. et 9° 18' 50" long. E., à 112 kil. S. O. de Berlin, sur la rive gauche de l'Elbe. — Pop., 79,000 hab. Magdebourg est la plus forte place de la monarchie prussienne; la citadelle s'élève dans une île du fleuve. On cite, parmi les édifices, la cathédrale, l'église de la garnison, les places de la Cathédrale et du Vieux-Marché; celle-ci est ornée d'une statue en pierre d'Otton le Grand, érigée, dit-on, en 975. L'industrie a principalement pour objet la construction des machines, la fabrication des produits chimiques, de la chicorée, du sucre de betterave, du tabac, des cigares, de l'eau-de-vie de betterave et de pomme de terre. Le commerce est favorisé par l'Elbe, par les canaux qui en dérivent et par les chemins de fer qui unissent la ville à Leipzig, à Berlin, à Hambourg, à Cologne, etc. : c'est l'entrepôt de l'Allemagne du Nord. — Ancienne place des Saxons, Magdebourg doit son agrandissement à Otton le Grand, qui y fit établir, 967, un archevêché. Au moyen âge, elle fut ville libre et hanséatique; mais sa position stratégique l'a exposée, à toutes les époques, à des attaques: Maurice de Saxe la prit en 1551; Tilly la saccagea en 1631. Livrée par le traité de Westphalie à l'électeur de Brandebourg, elle capitula, en 1806, après la bataille d'Iéna, devint, en 1810, le ch.-l. du département de l'Elbe, ne revint aux Prussiens que par le traité de Paris, 1814. Patrie d'Otto de Guericke. — On appelle *Centuries de Magdebourg* une Histoire ecclésiastique, composée à Magdebourg par des protestants, pour montrer l'accord des doctrines luthériennes avec celles des premiers chrétiens. Elle est divisée en siècles ou *centuries*, et forme 13 vol. in-fol., 1559-1574, puis 6 vol. in-4°, 1757-65. Elle s'arrête à 1500.

Magaddo, v. de la demi-tribu occidentale de Manassé (Palestine). Défaite de Josias par Néchao, 609 av. J. C.

Magellan (FERNAND DE) ou **Magalhaens**, navigateur portugais, né vers 1470, à Villa de Sabroza (Tras-os-montes), servit d'abord le Portugal dans l'Inde et en Afrique. Mécontent du roi Emmanuel le Fortuné, il alla offrir à Charles-Quint de le faire participer, par une voie nouvelle, au commerce des Moluques. Parti avec cinq vaisseaux (20 septembre 1519), il reconnut la Patagonie, découvrit le détroit qui porte son nom, 1520,

traversa l'océan Pacifique, et, après avoir touché aux îles des Larrons, aborda à l'archipel des Philippines. Il fut tué dans un combat contre les naturels de Zébu, l'une des îles de ce groupe, 27 avril 1521. Ce voyage, le premier qui ait été accompli autour du monde, fut terminé sous la conduite de Sébastien del Cano.

Magellan (Archipel de) ou de **Bonin-Sima**, situé dans la Micronésie (Océanie), au N. O. des Mariannes, entre 24° et 29° lat. N., et entre 137° et 145° long. E. Ces îles sont habitées en parties par des Japonais et dépendent du Japon.

Magellan (Déroit de). Situé entre la Patagonie et l'archipel de la Terre-de-Feu, par 52° 46' lat. S. et entre 70° 38' et 77° 14' long. O., il unit l'océan Atlantique au Grand Océan. Sinueux et d'une navigation difficile, il a 550 kil. de long. Magellan le découvrit en 1520, et lui donna son nom. — Le gouvernement chilien a fondé une colonie de *Magellan*, sur le détroit, près du cap Forward, à Punto Arenas.

Magellan (Archipel de). V. TERRE-DE-FEU.

Magendie (FRANÇOIS), médecin et physiologiste, né à Bordeaux, en 1783, était fils d'un chirurgien. Connu par une Critique de Bichat, 1808, et par de nombreuses expériences, il fit partie de l'Académie de médecine, dès l'origine, et de l'Académie des sciences, en 1821. Nommé professeur au Collège de France, 1831, il se distingua, pendant l'épidémie du choléra, en 1832, à l'Hôtel-Dieu, où il était médecin depuis 1830. Président du comité d'hygiène publique en 1848, il mourut en 1855. — Magendie a beaucoup expérimenté les poisons, donné une théorie du vomissement, trouvé que l'épiglotte n'est pas nécessaire à la déglutition, etc. Il imagina, sans succès, de guérir de la rage en injectant d'eau les veines d'un malade. En 1821, il compléta une découverte de Charles Bell, qui avait trouvé que la plupart des nerfs, ceux de la moelle épinière, par exemple, sont à la fois moteurs et sensibles. Outre de nombreux mémoires, Magendie a laissé : *Précis de physiologie*, 2 vol. in-8°; *Leçons sur les phénomènes de la vie*, 4 vol. in-8°; *Leçons sur les fonctions du système nerveux*, 2 vol. in-8°. Il a encore publié, de 1821 à 1831, le *Journal de physiologie expérimentale*.

Magenta, bourg de la province de Pavie (Italie), à l'E. du Tessin et à 57 kil. N. O. de Pavie. Magenta a été, dit-on, fondée par Maximien Hercule. — Victoire des Français sur les Autrichiens, 4 juin 1859; le général Mac-Mahon fut nommé duc de Magenta; 6,000 hab.

Mages, prêtres chez les Mèdes et les Perses. Ils honoraient le feu comme le symbole de la Divinité, et reconnaissaient le dogme de l'immortalité de l'âme. On regarda Zoroastre (V. ce nom) comme le fondateur de leur religion. — L'Évangile nous montre trois mages venant à Bethléem adorer l'Enfant Jésus, et lui offrant de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Magetobria, Magetobriga. V. AMAGETOBRIA.

Maghreb, le couchant, nom donné par les Arabes à la région de l'Afrique septentrionale qui s'étend de la Tunisie à l'Atlantique. Les habitants s'appellent *Mograbs*.

Magliabecchi (ANTOINE), bibliophile italien, né à Florence, 1653-1714, fut orfèvre avant d'être ordonnateur et gardien de la bibliothèque de Cosme III. Doué d'une mémoire prodigieuse, il contribua, par les renseignements qu'il fournit, à tous les ouvrages importants composés de son temps en Italie, en Allemagne et en France. On a publié une grande partie de sa *Correspondance*. Il légua, en mourant, à sa ville natale, sa bibliothèque, riche de 50,000 volumes.

Maglietti. V. MACCHIETTI.

Magloire (Saint), né dans le pays de Galles, suivit, en Armorique, son cousin, saint Samson, 521, lui succéda comme évêque régional et abbé de Dol, 565. Trois ans après, il se retira à Jersey, et y mourut en 575. Fête, le 24 octobre.

Magnac-Laval, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. E. de Bellac (Haute-Vienne), sur la Bram; 3,427 hab. La baronnie de Magnac était possédée par la famille de la Motte-Salignac-Fénelon. Louis XV l'ayant érigée en duché-pairie en faveur du maréchal de Montmorency-Laval, 1723, ce dernier y ajouta le nom de Laval.

Magnan (DOMINIQUE), né à Reillane, près de Forcalquier, 1731-1796. Abbé du couvent de la Trinité-du-Mont, de l'ordre des minimes, à Rome, il y composa : *la Ville de Rome*, description méthodique et judicieuse de cette cité, 2^e édit., 1778, 4 vol. in-fol. avec 425 gravures; *Dictionnaire géographique de la France; Miscellanea numismatica*, etc.

Magnano, village sur la rive droite de l'Adige, au S. de Vérone (Italie). Les Français y furent repoussés, le 5 avril 1799.

Magnasco (ALESSANDRO), peintre italien, né à Gènes, 1681-1747, excella surtout dans les *bambochades*. Ses principaux ouvrages sont à Florence.

Magnats, titre donné, encore aujourd'hui, aux membres de la haute aristocratie en Hongrie. Il a été aussi porté en Pologne, en Allemagne, etc.

Magne, péninsule de Morée. V. MAÏNA.

Magnence (FLAVIUS POPILIUS MAGNENTIUS), Franc d'origine, commandait sous Constant les Joviens et les Herculiens. Proclamé empereur à Autun, 350, il fit tuer Constant fugitif, défit devant Rome un premier usurpateur, Népotien, et s'allia inutilement à un second, Vétranion. Laisant en Gaule son frère, le César Decentius, il attaqua Constance; battu à Mursa (Pannonie), en 351, puis au mont Seleucus, près de Gap, 353, il se tua à Lyon. Decentius s'étrangla.

Magnésie. Trois villes, dans l'antiquité, ont porté ce nom :

1° *Magnésie de Thessalie*, qui donnait son nom à une province et à une presqu'île située à l'E. du golfe Pagasétique. On y a trouvé de beaux bas-reliefs.

2° *Magnésie du Sipyle* (*Magnesia ad Sipylum*), colonie de la précédente, bâtie au N. du mont Sipyle et près de l'Hermus (Lydie). Scipion l'Asiatique y battit Antiochus III le Grand, en 190 av. J. C. Elle avait donné son nom à l'aimant (*Magnes lapis*), qui abondait sur son territoire. — Auj. *Manika* ou *Munsa*.

3° *Magnésie du Méandre* (*Magnesia ad Mæandrum*), colonie de Magnésie de Thessalie, située au S. O. d'Ephèse, non loin du Méandre (Lydie). Aujourd'hui *Ghuzel-Hissar*. Détruite par les Cimmériens, elle fut rebâtie par les Milésiens.

Magnier ou **Manier**, famille de sculpteurs français du xvii^e siècle. Le plus connu est MAGNIER (Philippe), né à Paris, 1647-1715, qui fut professeur de l'académie de peinture; il y a de lui neuf ouvrages estimables à Versailles.

Magnin (CHARLES), savant, né à Paris, 1795-1862, d'une famille originaire de Franche-Comté, fut trente ans conservateur à la Bibliothèque impériale. Il écrivit dans les revues les plus estimées des articles d'érudition profonde et spirituelle, qui ont été en partie réunis sous le titre de *Mélanges et causeries*, 1842, 2 vol. in-8°. Il a traduit en français les comédies de Hrosvita. Il s'est particulièrement occupé des origines du théâtre. Il a publié *l'Histoire des marionnettes en Europe depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, 1854, in-8°. Il était membre de l'Académie des inscriptions depuis 1858.

Magnol (PIERRE), né à Montpellier, 1658-1715, médecin du roi en 1665, est connu surtout par ses travaux en botanique. On a de lui : *Botanicum Monspelicense; Prodromus historiae generalis plantarum; Hortus regius Monspelienensis*, etc. Magnol a introduit, en botanique, l'expression de *familles*. Le nom de *magnolia*, appliqué au genre que Jussieu a appelé *talama*, a désigné, depuis Linné, un genre d'arbres d'Amérique et de l'Asie orientale.

Magnopolis, ancienne ville du Pont (Asie Mineure), au confluent de l'Iris et du Lycus, fondée par Mithridate qui l'avait nommée *Eupatoria*. Auj. *Tchenikieh*.

Magnum promontorium. V. ROCA (cap).

Magnus I^{er}, dit *Ladulas*, roi de Suède, 1276-1298, succéda à son frère Waldemar qu'il détrôna, et, le premier, s'appela *roi des Suédois et des Goths*. Les nobles, irrités du crédit des étrangers qu'avait attirés le mariage de Magnus avec Hedwige de Holstein, conspirèrent; Magnus en fit décapiter quelques-uns et s'appuya sur le clergé et les paysans. En accordant des immunités à ceux qui se présenteraient au service avec des armes et des chevaux, il établit en Suède la distinction actuelle des terres exemptées et des terres taxées. Cette milice nouvelle entretint une sécurité qui valut à Magnus le surnom de *Ladulas* (serrure des granges).

Magnus II, dit *Smek* (Le Leurré), petit-fils du précédent, élu roi de Norvège en 1319, et de Suède en 1321, était né en 1316. Majeur en 1333, il donna la Norvège à son fils Haquin, 1344, et dut céder la Suède à son fils aîné, Eric XII, 1350. Redevenu roi en 1359, il se déshonora en abandonnant aux Danois, ses alliés, la Scanie, acquise, pendant sa minorité, par le régent Kettilmundson. Attaqué de nouveau par les nobles suédois, qui prirent pour chef Haquin de Norvège, 1361, puis Albert de Mecklembourg, 1363, il resta en prison jusqu'en 1371 et périt dans un naufrage, 1374.

Magnus, frère de Frédéric II, roi de Danemark, proclamé roi par les Livoniens, 1570, fut battu par le tzar Iwan, et contraint de se réfugier dans l'île d'Æsel. Il mourut en 1583.

Magnus (JEAN), prélat suédois, né à Linköping en 1488, résida longtemps à Rome. Devenu archevêque d'Upsal, 1522, il ne put empêcher Gustave Wasa d'établir le luthéranisme. Obligé de quitter son pays, 1527, il revint mourir à Rome, 1544. On a de lui : *Historia Gothorum Suevorumque*, etc.

Magnus (OLAÛS), frère du précédent, devint son secrétaire, quand il quitta la Suède, 1527, et fut inutilement appelé à lui succéder comme archevêque d'Upsal, 1544. Il mourut à Rome, 1568. — On a de lui : *Tabula terrarum septentrionalium*, 1539; *de Gentibus septentrionalibus*, 1555.

Magnus I^{er} le Bon, fils d'Olaüs le Saint, devint roi de Norvège, 1035, à la place de Suénon, et de Danemark, 1042, comme successeur de Hardicanut. Il mourut en 1047.

Magnus II, roi de Norvège, 1066-1069, succéda à son père Harald III. Pour mieux résister aux Danois, il abandonna le sud de la Norvège à son frère Olaüs III.

Magnus III aux Jambes nues, roi de Norvège, succéda à son père Olaüs III, 1087. Après avoir enlevé le nord du royaume à Haquin II, 1089, il conquiert pour son fils Sigurd le royaume des Iles (Hébrides, Orcades, etc.), et prit le costume des montagnards écossais, d'où son surnom. Il fut tué dans une expédition en Irlande, 1103.

Magnus IV, roi de Norvège, 1130-1139, fils de Sigurd I^{er}, fut aveuglé, puis tué en luttant contre des usurpateurs.

Magnus V, roi de Norvège, 1142-43, fils d'Harald IV, régna quinze mois sur une partie de cet Etat alors divisé.

Magnus VI, roi de Norvège, 1162-1184, petit-fils de Sigurd I^{er} par sa mère, régna à 5 ans sous la régence de son père Erling. Le parti des *Birkébéniens* (chaussés d'écorces de bouleaux) lui opposa Sverrer, qui le battit à Drontheim, 1179, puis dans un combat naval, où Magnus VI se noya.

Magnus VII le Législateur, roi de Norvège, 1262-1280, succéda à son père Haquin V. Il céda à l'Écosse les Hébrides, 1266, rétablit Waldemar en Suède, 1268, mais fut battu par les Danois à Skarøer, 1278. Il rendit de nouveau la couronne héréditaire, essaya de fonder les codes particuliers en un code général, etc.

Magnus VIII, roi de Norvège. V. MAGNUS II, roi de Suède.

Magny-en-Vexin, ch.-l. de canton, à 22 kil. N. de Mantes (Seine-et-Oise), sur l'Aubette; 1,834 hab. — Draps, blé, cuir, etc. Son église ogivale renferme un curieux baptistère, et des tombeaux de la famille Villeroy.

Magny-les-Hameaux, village de l'arrond. de Rambouillet (Seine-et-Oise), à l'O. de Versailles, où sont les ruines de l'abbaye de Port-Royal, dans un vallon pittoresque.

Magog. V. GOG.

Magon, nom de plusieurs amiraux et généraux carthaginois. Le plus ancien aurait conquis les Baléares et fondé Port-Mahon (*Portus Magonis*), 702 av. J. C. Deux autres combattirent en Sicile, le premier contre Denis le Tyran, qui fut vaincu, en 397, et vainqueur en deux rencontres (392 et 385), et le second contre Timoléon (344), qui réduisit l'ennemi à une fuite honteuse : de ces deux Magons, le père périt dans la lutte, 385; le fils se tua pour échapper au supplice de la croix, 343. — Le dernier personnage du nom de Magon a été le plus jeune frère d'Annibal : il porta à Carthage la nouvelle de la victoire de Cannes, 216, combattit, avec Asdrubal, son autre frère, les Scipions, pendant 10 ans, en Espagne. Sur l'ordre du sénat de Carthage, il débarqua en Ligurie, 204, fut battu par Quintilius Varus dans un combat où il reçut une blessure dont il mourut en abordant en Afrique, 203.

Magon, auteur carthaginois d'un Traité d'agriculture en 28 livres. Le manuscrit, revendiqué par le sénat romain après la ruine de Carthage, fut traduit en latin, et, plus tard, en grec. Il ne reste de cet ouvrage que les citations faites par les agronomes latins : Heeren les a recueillies (*Ideen*, vol. IV).

Magon de Clos-Doré (CHARLES-RENÉ), marin, né à Paris en 1763, se distingua, comme aspirant et enseigne, pendant la guerre d'Amérique. Il combattit ensuite dans les mers de l'Orient (1796), et à Saint-Domingue, où la prise du Fort-Dauphin lui valut le grade de contre-amiral, 1802. En 1805, il amena de Rochefort

une division navale qui combattit, sous Villeneuve, à Trafalgar : Magon, qui montait l'*Algésiras*, fut tué dans une lutte inégale contre le vaisseau anglais le *Tonnant*.

Magonis Portus. V. MAHON.

Magophonie ou *Massacre des Mages*, fête annuelle des anciens Perses, instituée en mémoire de la chute du mage Smerdis.

Magra, anc. *Macra*, rivière d'Italie, naît dans les Apennins, arrose la Lunegiana, passe à Pontremoli, à Sarzane, et se jette dans le golfe de la Spezzia. Cours de 55 kil.

Magriz, montagne de l'Atlas, en Algérie, entre Djidjelli et Sétif (1,722 mètr.).

Maguelonne, *Magalona*, étang d'une superficie de 1,500 hectares, situé sur le littoral de la Méditerranée (Hérault). Il renferme l'île de Maguelonne, qui possède les ruines d'une ancienne ville épiscopale, détruite par ordre de Louis XIII, en 1633. L'évêché était, depuis 1536, transféré à Montpellier, qui en est à 10 kil. N.

Magyars, nom indigène des Hongrois, peuple probablement d'origine finnoise, du rameau ougrien, établi depuis 894 dans l'ancienne Pannonie. V. HONGRIE, OUGRIEN, etc.

Mahabharata, épopée sanscrite, comprenant plus de 200,000 stances, réparties en 18 livres. On l'attribue à Vyasa. Elle raconte la guerre des Kourous et des Pandous. Plusieurs épisodes ont été traduits en français; M. Fauche a commencé, 1865, la traduction complète de l'ouvrage.

Maballet-el-Kebir, v. de la Moyenne-Egypte, où l'on fabrique des soieries; 15,000 hab.

Mahanaddy, *Méhénéddy* ou *Kattak*, fleuve de l'Indoustan, naît dans les monts Windhya, traverse le Gandouana et l'Orissa, arrose Kattak, et se jette, par plusieurs bouches, dans le golfe de Bengale. Cours de 1,100 kil.

Mahaut, l'une des formes du nom de *Mathilde*.

Mahdi (Al-). V. MOHAMMED-AL-MAHDI.

Mahdia ou *Africa*, port de la Tunisie, à 150 kil. S. E. de Tunis, fondé au IX^e s. par les Fatimites.

Mahé, v. française sur la côte de Malabar (Hindoustan), par 11° 42' lat. N., et 75° 10' 51" long. E., à 450 kil. O. de Pondichéry, près de l'embouchure de la rivière de Mahé dans le golfe d'Oman. Le territoire a 585 hect. et 7,000 hab. — Commerce de poivre, huile, noix d'arec, etc. — Acquis par la France en 1725, Mahé a été occupée par les Anglais de 1760 à 1783, et de 1793 à 1817.

Mahé, une des îles Seychelles, entre 4° 30' et 5° 30' lat. S., et entre 52° et 54° long. E., a 80 kil. carrés de superficie. La capitale, du même nom, a 6,000 hab. — Mahé a été cédée par la France à l'Angleterre, en 1814.

Mahé de la Bourdonnais (BERTRAND-FRANÇOIS), marin français, né à Saint-Malo, 1699-1751, entra au service de la compagnie des Indes, 1718, contribua à la conquête de Mahé, 1724, servit le vice-roi portugais de Goa, et, en 1734, fut nommé directeur général des îles de France et de Bourbon. Il développa la prospérité de ces colonies, et lorsque la guerre éclata entre la France et l'Angleterre, il équipa une escadre de 9 bâtiments, battit l'amiral Peyton, dispersa l'escadre de Barnet, et força Madras à capituler, 1746. D'après les ordres du ministère français, il se contenta de rançonner la ville. Dupleix, jaloux de la Bourdonnais, refusa de ratifier la convention, le retint trop longtemps sur la côte de Coromandel et lui donna un successeur à l'île de France. La Bourdonnais, dénoncé injustement comme prévaricateur, revint en France et resta prisonnier à la Bastille. Après un procès qui dura 5 ans et demi, il fut déclaré innocent, mais il mourut de chagrin quelques mois après. On lui a élevé une statue à la Réunion, en 1859.

Maherbal, général carthaginois, se signala à la bataille du lac Trasimène, et surtout à celle de Cannes, où il commandait la cavalerie. On cite de lui ce mot : « Tu sais vaincre, Annibal, mais non profiter de la victoire. »

Mahetre, vêtement militaire du XV^e et du XVI^e s., qui faisait paraître les épaules larges et carrées. On donna aussi ce nom aux soldats. Le pamphlet du *Mahetre et du Manant* est l'un des plus célèbres pamphlets de l'époque de la Ligue.

Mahim, v. de l'Indoustan, dans la présidence de Bombay, à 9 kil. N. O. de cette dernière ville; 16,000 hab.

Mahmoud (*Aboul Cacem*), dit le *Ghaznévide*, sultan de Perse et de l'Inde, né à Ghazna, en 967, succéda à son père Sébouctighin, en 997. De Ghazna, il se porta alternativement contre les diverses dynasties (Samanides, Soffarides, Bouides, etc.), soulevées contre le